

CARTER BROWN

adíos, chiquita!

canal
nove





CARTER BROWN

adios, chiquita!

canal
real



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Série Noire

1581 – OH, CES AMAZONES !

(CARTER BROWN)

1582 – ON DEMANDE UN PIRATE

(TONY KENRICK)

1583 – PAS DE BOULETTES !

(GIL BREWER)

1584 – MONDE DES TÉNÈBRES

(ROBERT BLOCH)

1585 – LE COMPAGNON DE LA NUIT

(JOHN BINGHAM)

1586 – BERRY STORY

(ALAIN CAMILLE)

1587 – FRÈRES DE SANG

(P. D. BALLARD)

1588 – UN JEU DE FOUS

(MORGAN FOLSOM)

CARTER BROWN

**Adios,
chiquita !**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR HENRI COLLARD

nrf

GALLIMARD

Titre original :

NONE BUT THE LETHAL HEART

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© Horwitz Publications Inc. Pty. Ltd., Sydney, Australia.

© Éditions Gallimard, 1960, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

— *Olé !* cria une voix pleine d'enthousiasme. *Viva, Mavis Seidlitz !*

Je laissai retomber ma jupe avec au moins cinq secondes de retard et lui fis front, le regard mauvais.

— Dites donc, affreux ! articulai-je d'une voix froide. C'est pas parce qu'une jeune fille a des ennuis avec ses jarretelles qu'il faut...

Au même instant, je le reconnus, et éprouvai cette faiblesse au creux du jarret, qui, pour moi, est un signe infaillible. D'habitude, il faut l'interpréter par : « Sauve-toi tout de suite... ou jamais ! » Dans le cas présent, d'après mes souvenirs, il s'agissait d'un réflexe conditionné, du type « ou jamais ».

— Vous ! bredouillai-je. Rafaël Vega !

Il me sourit, radieux :

— C'est moi, oui, Rafaël Vega – La Mort-Noire – pour vous servir. Vos jambes, *chiquita*, elles sont aussi belles qu'à l'époque où vous preniez vos vacances dans mon pays, et le reste de votre personne – je le constate avec émerveillement – est à l'avenant ! Vos cheveux sont toujours tissés d'or ; vos yeux bleus, toujours pleins de tendres promesses ; vos douces lèvres, de passion ; votre cou gracieux, votre...

— N'en jetez plus, ma baignoire est pleine ! lui dis-je. Et d'abord, qu'est-ce que vous faites ici ? Ici, c'est un bureau où l'on travaille – exclusivement !

Je mis l'accent sur le mot « travail ».

— C'est pour un travail que je suis là, Mavis, répondit Rafaël poliment, mais quand les dieux, dans leur bonté, me laissent entrevoir la perfection de vos jambes, alors j'oublie pour un instant le cadavre au fond de ma malle arrière.

— Suffit ! Je ne veux plus entendre parler travail, espèce de Latin lubrique ! déclarai-je d'un ton ferme. En ma qualité d'associée à l'agence Rio, je n'ai pas le temps de... (Ma voix s'étiola, et je ne pus que sonder les verres noirs de ses lunettes qui, comme toujours, cachaient son regard.) Qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire de cadavre dans votre voiture ?

Rafaël eut un doux sourire, et je compris qu'un corsage à trous-

trous n'offrait aucune protection contre un mironton à lunettes noires. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'avait même pas à faire semblant de regarder ailleurs.

— Si j'ai bien compris, reprit-il, vous et Johnny Rio, vous êtes toujours dans la police privée... Mais c'est peut-être à Johnny que je devrais exposer mon petit problème.

— Johnny ne sera pas de retour avant cinq heures ! (Je consultai ma montre.) Et il n'est que deux heures moins le quart... alors si vous croyez...

— Le cadavre ne peut attendre, coupa Rafaël. Mais peut-être pourriez-vous me donner un coup de main, *chiquita* ? Vous connaissez bien Los Angeles, non ?

— Un peu, que je le connais, dis-je. Ça va faire quatre ans que j'y habite, et ma première année, je l'ai passée à essayer de me faire embaucher au cinéma. Je crois bien que j'ai sillonné toutes les rues de Los Angeles, à l'époque, en long, en large et en travers. Et à pied.

— Pourquoi donc ?

— A cause de ces sacrés dénicheurs de talents neufs. Ces gens-là courent comme des lapins, dis-je amèrement. Et tous ceux que j'ai pu voir ne m'ont proposé que des contrats féroces, où ne figurait aucune clause permettant de se libérer.

— Si vous connaissez bien Los Angeles, alors, certainement, vous pourrez m'être utile, Mavis, dit-il d'un ton rassuré. Si on allait en causer dans un coin tranquille, où personne ne nous dérangerait ?

Si j'avais eu un peu de plomb dans la tête, j'aurais dit : « Non ! » tout de suite, sachant par expérience comment ça se passe avec les individus de la race de Rafaël. En montant dans sa voiture, vous êtes une brave petite fille, sage comme tout. Vous parcourez deux, trois kilomètres en sa compagnie et vous voilà déjà mûre pour écrire vos mémoires... et en deux volumes, encore !

Mais, après un regard à Rafaël, j'éprouvai, une fois de plus, cette faiblesse au creux du jarret.

Rafaël est un bel homme, avec une très légère tendance à l'embonpoint, mais qui lui va bien. Il a des cheveux d'un blond presque blanc et on ne voit pas ses yeux, à cause de ces lunettes noires qu'il ne quitte jamais. Ça fait partie de son charme. Dans son pays, il est chef de la police secrète, et on l'appelle « La Mort-Noire », à cause de ses lunettes sombres et de sa philosophie, car il professe que la plus courte distance d'un point à un autre est une balle d'automatique.

Essayez de sortir avec lui sous une lune tant soit peu latine, et il vous fera le grand numéro docteur Jekyll-M. Hyde. Croyez-moi, tout

ce que votre mère vous a raconté sur les garçons à la lèvre inférieure trop gonflée se trouve drôlement justifié dans le cas de Rafaël. Avant que vous ayez le temps d'interroger votre conscience, il est déjà trop tard. Le cha-cha-cha sera la seule expérience que vous n'aurez pas épuisée... à moins qu'entre-temps on ait inventé une nouvelle danse.

— On pourrait discuter dans le bureau de Johnny, proposai-je d'un ton dubitatif, si toutefois vous voulez vraiment parler boulot.

— C'est l'affligeante nécessité, Mavis.

— Bon, d'accord. (Je lui montrai le chemin.) Mais attention, un coup de patte d'araignée et vous êtes bon. Je suis championne de close-combat... Vous vous en souvenez ?

— Je m'en souviens. Et je parie que vous avez été dans les premières... hein, *chiquita* ?

— Première où ?

— Première parmi les beatniks⁽¹⁾. (Il sourit, content de lui.) Vous voyez, j' suis fana de tous les dadas de votre belle Amérique. Les beatniks, j' suis chipé pour ! C'est ceux qui s'font du gringue à coups de poing dans le citron ?

— Non ! dis-je en me reculant vivement. Beatnik, c'est une espèce d'engin interplanétaire qui... et puis, à quoi bon !... Tenez, asseyez-vous là... (Je lui désignai le fauteuil des visiteurs.)... et expliquez-moi ce qui vous amène !

Rafaël s'assit face à moi.

— Depuis que vous avez passé vos vacances dans mon pays, dit-il, bien des choses ont changé. Nous avons un nouveau président.

— Pas de chance, dis-je avec sympathie. La révolution a éclaté et vous avez perdu votre job, hein ? Eh bien, je suis désolée, mais pour l'instant nous n'embauchons pas de personnel. Je vais néanmoins en parler sérieusement avec Johnny et...

— *Chiquita*, dit-il d'une voix glacée, comme d'habitude vous avez tout de la poupée de rêve et, comme toujours, vous parlez à tort et à travers. Alors, maintenant, vous allez m'écouter !

— Je vous défends de me parler ainsi, dis-je. Pour qui vous vous prenez ?

— Pour un client, peut-être bien, répondit-il, venimeux. Un client payant...

— Eh bien, marmonnai-je, évidemment, dans ce cas...

— Je suis toujours chef de la police secrète, dans mon pays, poursuivit-il. Et je suis ici en mission. Une mission très délicate.

— Des dattes ! déclarai-je. Vous n'avez qu'à vous dégouter une autre blonde qui veut connaître la belle vie, avec les guitares, les bananes mûres et toutes les fantaisies qui se pratiquent dans votre patelin. Très peu pour moi !

Rafaël secoua lentement la tête :

— Je ne recrute pas pour le harem du président, Mavis, dit-il brièvement. D'ailleurs, il ne tient pas de harem. Il est vieux, obèse et trouve son plaisir à pendre, de temps en temps, un des ex-généraux, non pas par le cou, mais par les pieds.

— Excusez-moi, fis-je humblement. Mais quand vous avez parlé de mission délicate, j'ai pensé...

— Je sais. (Il pousse un profond soupir.) Et le climat de Californie est rudement chaud. Maintenant, il se trouve que mon nouveau président a un fils, nommé Arturo, et mieux connu sous le surnom de « le Stupéfiant ».

— Pourquoi le Stupéfiant ?

— A cause de son stupéfiant appétit pour deux éléments vitaux du monde moderne, expliqua Rafaël. L'un étant la femme, l'autre l'argent. Non pas l'argent que l'on gagne, ni l'argent qu'on économise, mais celui qu'on dépense. Sa façon de dépenser l'argent est littéralement stupéfiante – et certaines femmes stupéfiantes sont, comme de bien entendu, attirées par ces stupéfiantes dépenses.

— J'entrave Arturo, dis-je avec empressement. Vous pourriez peut-être me torcher un mot d'introduction, Rafaël ? Pour tout dire, j'ai toujours été sensible aux guitares, aux bananes et autres fantaisies exotiques. Vous savez, au fond, j'ai le tempérament très latin... Rumba, samba, cha-cha-cha... nommez la chose... je vous la gigote !

Rafaël ne daigna même pas enregistrer mon appel du pied.

— Arturo est très populaire, dans le pays, poursuivit-il. Pour les gens, c'est un grand romantique, mais pour moi, c'est un tocard. Par malheur, c'est un tocard riche et haut placé, à moi donc de m'en occuper...

— Autrement dit, vous allez le descendre ?

— Mais non, idiote ! grinça-t-il, les dents serrées. C'est au contraire mon boulot d'empêcher les autres de s'offrir ce plaisir. Mon nouveau président a besoin de capitaux, car le dernier président, en se réfugiant au Brésil, a emporté ce qui restait dans le Trésor public. C'est la crise, vous comprenez ? Mon nouveau président doit donc négocier un emprunt, mais très discrètement, car le peuple s'affolerait s'il apprenait que la patrie est à sec. C'est pour cela qu'Arturo se trouve ici – son père l'a envoyé en mission ultra-secrète pour obtenir

un emprunt privé d'un financier établi ici, à Los Angeles.

— Rafaël, dis-je avec douceur, vous m'en voyez désolée, mais l'agence Rio ne dispose pas d'un tel capital.

— *Chiquita*, répondit-il avec tendresse, j'ai toujours dit que vous n'étiez pas une imbécile... simplement une gourde. J'ai eu tort, je l'avoue !... Je ne suis pas ici pour vous demander de l'argent et j'admets volontiers que même l'agence Rio ne dispose pas d'un capital de dix millions de dollars. Je suis ici parce que je suis chargé de protéger Arturo. Or, avant notre départ, on parlait déjà d'une conjuration qui complotait la mort d'Arturo.

Je lui adressai un sourire encourageant :

— Il fallait le dire tout de suite, voyons ! Rafaël, vous ne pouviez trouver une meilleure agence ! On va vous le garder jour et nuit. Pour vous satisfaire, je m'attacherai à Arturo comme de la glu, pendant toute la durée de son séjour. Par amitié pour vous, vous comprenez, je suis prête à accepter tous les diams, toutes les bagnoles et tous les yachts qu'il voudra me fourguer...

D'un bond, Rafaël quitta sa chaise. Son poing s'écrasa sur le bureau et le choc manqua de faire sauter mon soutien-gorge.

— Je suis capable de protéger Arturo, fit-il d'une voix rauque. Je n'ai besoin de personne. Je suis, vous ne l'ignorez pas, Mavis, un grand modeste, mais la vérité m'oblige à dire que je suis également doué d'une intelligence supérieure et d'une ruse peu commune, qu'au pistolet je suis inégalable et que ma prodigieuse force physique va de pair avec mon extraordinaire vivacité d'esprit. Je n'ai donc besoin de personne pour garder Arturo !

— Bon, bon, bon, dis-je en tirant sur l'élastique de mon soutien-gorge qui était soumis à rude épreuve. Quel genre de service attendez-vous de nous ?

Rafaël se laissa retomber dans son fauteuil et alluma avec soin un noir *crapulos*.

— La nuit dernière, dit-il, ou, plus précisément, aux premières heures du jour, j'ai été réveillé par Arturo. Il avait entendu un rôdeur dans la propriété que nous avons louée à Beverley Hills. Il m'a demandé d'y aller voir. J'y suis donc allé.

— Et alors ?

— Il avait raison. Un meurtrier rôdait bel et bien dans le parc.

— Vous l'avez attrapé ?

Il lança un jet de fumée noire vers le plafond et s'essaya à prendre un air modeste.

— Vous souhaitez vraiment une réponse ? N'oubliez pas qu'on m'appelle La Mort-Noire.

— Enfin, vous l'avez attrapé, alors qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? demandai-je.

— J'ai déjà eu affaire avec votre police américaine, dit-il lentement. Très active, très honnête. Il faut lui rendre cette justice. Mais si naïvement attachée aux chinoïseries administratives ! On exigera des explications, des rapports, des enquêtes menées par je ne sais combien d'inspecteurs... et puis la chose s'ébruiterait, ce qui serait tout à fait désastreux...

Je secouai la tête, effarée.

— Doucement ! Je ne sais même pas de quoi vous me parlez !

— Mais de mes soucis, justement ! Aidez-moi à m'en débarrasser, Mavis, et je vous paie vos honoraires tarif double. Vous connaissez Los Angeles, vous pouvez donc m'indiquer un coin – un bon petit coin, bien calme et bien désert, pour que personne ne sache rien.

— Faites donc appel aux boys-scouts dis-je. Moi, je suis toujours dans le cirage.

— Pas question d'en parler à la police, grinça-t-il, je pense que ça tombe sous le sens ! Alors, qu'est-ce que vous voyez comme solution ? Je ne peux pas le garder, je ne peux pas le vendre, je ne peux même pas le donner pour rien. Il faut donc que je le sème – avec votre aide.

— Que vous semiez qui ? hurlai-je dans sa figure.

— Le cadavre, poupée ! hurla-t-il en réponse.

— Cadavre ?... (Le mot gargouilla au fond de ma gorge.) Autrement dit, vous avez abattu le rôdeur ?

— Mais voyons ! C'était même drôlement bien visé ! (Sa voix en était tout attendrie.) Mauvais éclairage et le type à cinquante pas de moi... enfin, à quarante pas pour le moins. Ma main n'a rien perdu de son étonnante sûreté !

Posant les deux coudes sur le bureau de Johnny, je me cachai le visage dans les mains.

— En somme, vous êtes sorti de la maison et vous avez abattu le bonhomme... sans autre forme de procès ? demandai-je d'une voix chevrotante.

— L'assassin, rectifia-t-il.

— Et vous croyez que je vais vous donner un coup de main pour vous débarrasser du corps ? (Je faillis m'étrangler à cette seule pensée.) Vous croyez que j'ai du son dans la tête ?

— Du son ?... savoir !

— Ecoutez-moi une minute, *señor* Vega ! dis-je avec passion. Il existe une charmante résidence pour dames, appelée Corona. Si je vous aide à vous débarrasser de ce corps, c'est sans doute là que je vais finir mes jours !... Et, à côté, même un bureau d'impresario a tout du petit paradis.

— Dois-je comprendre que vous refusez de m'aider ? fit-il, sincèrement étonné.

— Exactement. Et vous aurez beau faire et beau dire, je ne changerai pas d'avis !

J'avais encore parlé trop vite ! Dans la seconde qui suivit, il m'avait saisie dans ses bras, pliée en arrière, au-dessus du bureau. Et n'importe quelle sténo vous dira que, dans cette position, toute discussion est impossible.

Rafaël m'embrassa et j'eus le sentiment d'avoir inauguré les Jeux Olympiques. J'avais brandi la torche et il y avait mis le feu. Puis nous passâmes aux quatre cents mètres haies, franchîmes une haie, deux haies, trois haies, moi menant d'une courte tête, lorsque, soudain, il me lâcha. Je m'affalai en travers du bureau et restai là, sur le dos, les yeux levés vers lui. Je n'avais plus la force de bouger et le brusque lâchage brouillait ma vue.

— *Chiquita*, fit-il d'une voix sourde, l'entendez-vous, la belle musique que nous faisons naître, tous les deux... ?

— L'adagio des violons...

— Vous ne pouvez m'abandonner dans un moment difficile, murmura-t-il. Vous m'aidez, oui ?

— Oui, chuchotai-je sans hésiter.

Tout indiquait que ma raison, dégoûtée, était partie faire un tour, ou peut-être même s'exiler pour de bon.

— Olé ! (Il se frotta vigoureusement les mains.) Eh bien, il n'y a plus de temps à perdre. La matinée a été chaude et la journée l'est tout autant, sans parler de l'humidité de l'air.

— Qu'est-ce qu'il a à voir, le temps, dans cette histoire ? demandai-je tout en me redressant tant bien que mal et en ramenant ma jupe à une hauteur qu'elle n'aurait jamais dû dépasser.

— Le corps est dans ma malle arrière, ainsi qu'une pelle que j'ai empruntée, expliqua Rafaël avec beaucoup de naturel. Et pour le moment, ma voiture stationne dans la rue... et dans le soleil.

J'eus un étrange pincement au creux de l'estomac et sentis, je ne sais trop pourquoi, que cette journée n'allait pas me laisser un

souvenir particulièrement exaltant.

CHAPITRE II

N'était le troisième membre de l'équipée, je crois bien que la balade m'aurait ravie. C'était bon de rouler dans la Thunderbird, à côté de Rafaël, et l'après-midi était vraiment indiqué pour goûter la nature. Mais mon compagnon s'impatientait.

— Mavis, dit-il d'un ton farouche, il est déjà quatre heures trente, et ça fait deux heures que nous avons quitté votre agence. Mais le cadavre est toujours là.

— En effet, me rebiffai-je, vous n'avez pas voulu suivre mon conseil, pas vrai ?

— Qui consistait à s'arrêter sur l'autoroute de Hollywood, à coucher le corps devant la voiture et à lui passer dessus plusieurs fois pour faire croire qu'il a été victime d'un accident ? (Il ricana.) Vous appelez ça un conseil ?

— Ça aurait très bien marché, déclarai-je, si toutes ces imbéciles de bagnoles n'avaient pas circulé en même temps que nous. Ça, au moins, vous le reconnaissez ?

— Bien sûr, dit-il, la police de la route peut toujours établir quand un homme a été tué dans un accident de voiture, surtout avec une bonne preuve... comme une balle dans la tête !

— Vous voulez à tout prix compliquer les choses, dis-je, blessée. Si cette idée-là ne vous a pas plu, qu'est-ce que vous reprochez à l'autre ?

Près de moi, Rafaël frémit de tout son corps.

— L'idée du théâtre chinois de Granman ?

— Je vous ai dit que c'est un endroit célèbre, où toutes les stars ont laissé l'empreinte de leur pied dans le ciment... pour la postériorité...

— Postérité ?

— C'est ce que j'avais dit. Et mon idée était épatante.

— Voyons, si je me rappelle bien les détails... articula Rafaël d'une voix curieusement étranglée. Vous vouliez qu'on s'arrête devant le théâtre et que je porte le corps dans la cour en ciment ?

— Que vous trouviez des empreintes de la bonne pointure et que vous posiez le cadavre dessus. Rien de plus facile.

— Et comme ça, en le voyant debout sur le terre-plein, les gens penseraient qu'il s'agit d'une vedette quelconque qui se serait trop attardée sur le ciment humide.

La voix de Rafaël trembla :

— *Santa Maria !*

Il tourna à droite vers Sunset Boulevard et, pendant quelques minutes, je gardai le silence, car Rafaël avait l'air furieux, pour je ne sais quelle raison.

— Si vous continuez dans cette direction-là, on se retrouvera à Sunset, déclarai-je, enfin.

— Vous retournez à votre bureau, dit-il. Je préfère résoudre cette affaire tout seul.

— Une seconde ! coupai-je d'un ton ferme. Nous avons un contrat, Rafaël, et vous n'avez pas le droit de vous dérober à vos engagements sans autre forme de procès.

Je n'avais aucune envie d'avouer à Johnny que j'avais laissé échapper un client – il me reprocherait de lui avoir fait une entourloupe. Et, s'il y a une chose qui a le don de mettre Johnny en colère, c'est bien de perdre de l'argent.

— Auriez-vous une autre idée, Mavis ? demanda Rafaël d'une voix désagréable et chargée de sarcasme.

— Et comment ! répondis-je. Vous continuez tout droit jusqu'aux falaises du Pacifique.

— Je crois que j'ai vu assez de paysage, aujourd'hui, grogna-t-il.

— C'est bon, dis-je. Si vous tenez à garder ce cadavre pour le restant de vos jours, ça vous regarde. Vous expliquerez aux gens que c'est un souvenir que vous emportez de Los Angeles... ou quelque chose comme ça !

Le silence se prolongea de nouveau.

— Très bien, dit-il enfin. On ira jusqu'aux falaises, et je saurai, à ce moment-là, si votre nouvelle idée vaut mieux que les premières. Si ce n'est pas le cas... (Il réfléchit un instant.) C'est bien l'océan Pacifique que nous trouverons là-bas ?

— Bien sûr, où voulez-vous qu'il soit ?

— Bueno ! (Il sembla tout content.) Dans ce cas, si votre idée ne vaut rien, je vous noierai.

Il nous fallut encore près d'une demi-heure pour gagner les falaises. Je dis alors à Rafaël de quitter la grand-route et de s'arrêter au bout de la plage municipale Will Rogers. Il s'exécuta, puis, ayant

coupé le contact, se tourna vers moi.

— Et maintenant ? fit-il.

— Examinez les alentours, Vega, dis-je, et vous remarquerez plusieurs particularités intéressantes. La plage est en contrebas de la route et, à cette extrémité-là, elle est déserte.

— Oui ? grogna-t-il, comme à contrecœur.

— Eh bien, sortez le corps de la malle et posez-le sur le sable, dis-je. Personne ne pourra vous voir... Ensuite, vous remonterez en voiture et vous quitterez les lieux.

Il jeta encore un regard sur la plage.

— J'ai peine à y croire, grommela-t-il. Pour une fois, vous ne divaguez pas. Bon. Nous allons donc descendre.

— Nous ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? demandai-je vivement.

— Au cas où vous vous tromperiez, *chiquita*, expliqua-t-il d'une voix perfide, et que les forces de la police de Los Angeles se seraient donné rendez-vous sur cette plage pour leur pique-nique annuel, je tiens à ce que vous soyez avec nous – je veux dire avec moi et le cadavre. C'est vous qui avez eu cette idée, et je souhaite que vous en supportiez les conséquences, quelles qu'elles soient. (Il se pencha par-dessus moi et ouvrit la portière.) Ouste !

Je descendis donc. Je n'avais pas le choix, à vrai dire, mais j'étais loin d'avoir le cœur en fête. Cette histoire de pique-nique, je n'y avais pas du tout songé !

Rafaël inspecta une fois de plus les environs, puis il ouvrit la malle. Le cadavre était bien là, comme il l'avait dit, mais pour moi, il venait de prendre une réalité surprenante. C'était le corps d'un type d'une cinquantaine d'années, portant un complet gris, une chemise blanche et une cravate unie, de soie marron.

Il avait les cheveux élégamment taillés en brosse, et il était chauve. Je veux dire par là que sa coiffure en brosse était postiche et que, la perruque lui ayant glissé sur l'oreille, on découvrait son crâne, dont la candeur et l'éclat ne pouvaient se comparer qu'à ceux d'une vedette de cinéma, le jour de la distribution des Oscars.

— Il n'a pas une tête d'assassin, déclarai-je avec une certaine nervosité.

— Caramba ! grinça Rafaël. Quelle tête ils ont, les assassins ?

— La vôtre, dirais-je. Et comment se fait-il qu'il ait les genoux pliés si bizarrement ?

— Comment je m'y serais pris pour le fourrer dans la malle, autrement, crétine ! Allons, prenez cette pelle !

Rafaël se pencha. Ayant enfin, avec force grognements réussis à sortir le corps de la malle arrière, il se redressa, serrant son fardeau dans ses bras. Je fis quelques pas sur la plage, ne vis personne et commençai à creuser. Rafaël, cependant, avait accoté le cadavre à une petite dune, dans la position assise.

Ça avait un côté comique et parfaitement sinistre. Le défunt était posé là, les genoux remontés et les deux mains tendues à hauteur de sa poitrine, paumes en l'air, dans l'attitude de la prière.

— Comme il est là, dis-je en frissonnant, il me fait penser à un producteur de télé parlant à son bailleur de fonds. Pourquoi il tient les mains et les genoux comme ça ?

— Pour une raison toute simple, appelée rigidité cadavérique, dit Rafaël. Grouillez-vous !

Un coup d'œil me fit comprendre que la chevalerie n'était pas à l'ordre du jour. Bientôt, étant d'un naturel robuste, j'eus creusé une fosse suffisamment profonde, et Rafaël y traîna le corps. Nous nous mîmes à le recouvrir en toute hâte.

Soudain, derrière nous, une voix fit : « Hé ! » et, de saisissement, j'eus un soubresaut qui manqua me projeter hors de mon slip.

Je me retournai lentement, sans aucun enthousiasme, et vis le personnage qui avait failli me donner une syncope.

Il était grand, hâve, le cheveu trop long et la barbe de huit jours. Elle avait au moins deux centimètres de long et lui mangeait la moitié de la figure, l'autre moitié disparaissant derrière les plus grosses lunettes d'écaille que j'eusse jamais vues. Vêtu en tout et pour tout de chaussures de tennis et d'un caleçon de bain, il examinait le cadavre, à quatre pattes devant le trou.

Rafaël me regardait et je voyais ses lèvres s'agiter en silence. J'étais bien contente de ne pas l'entendre, car j'avais l'impression qu'il s'adressait à moi en m'appelant d'un nom tout autre que « *chiquita* ». Puis il glissa la main sous sa veste, ce qui me rappela qu'il accrochait son pistolet dans un étui d'épaule. Je ne voulais surtout pas assister à un meurtre, aussi m'interposai-je aussi vite que je pus entre lui et le chevelu.

Le chevelu nous regardait en souriant :

— Sapristi, dit-il avec un accent très anglais, votre ami que voici me semble bien mal en point. Quel est ce jeu que vous jouez ? C'est américain ?

Il se releva et eut un sourire chaleureux pour Rafaël.

— Je ne veux pas être indiscret, soyez-en persuadé. Mais je ne

crois pas, vieille branche, que ce serait bien indiqué de le laisser là. Ça pourrait même être ennuyeux, vu son état. Il semble avoir perdu l'usage de la parole et, au toucher, il est froid, que c'en est terrible.

— D'où sortez-vous ? demanda Rafaël d'une voix meurtrière.

— De l'autre côté de la dune, fit le chevelu sur le mode enjoué. J'ai fait trempette dans l'océan, voyez-vous, et ensuite je crois bien que je me suis abandonné à un petit somme. Il n'en reste pas moins vrai que votre ami réclame votre sollicitude...

Il regarda encore longuement le cadavre.

— Ciel ! dit-il d'une voix sourde. Il a perdu ses cheveux... Tous en même temps !

Je plaçai un coup de coude perfide dans les côtes de Rafaël.

— C'est une maladie tropicale, expliquai-je vivement. Il l'a attrapée à Hawaï en chassant le crocodile.

Il tourna vers moi un regard indéchiffrable :

— Mais à Hawaï il n'y a pas de crocodiles.

— Eh bien, enchaînai-je en lui décochant un sourire, il l'a attrapée dans un pays à crocodiles, je ne sais plus lequel... Rafaël ! (Je n'osais le regarder.) Si tu ramènerais Georges à la voiture ?

— Georges ? siffla Rafaël.

Je pointai le doigt sur le cadavre.

— Madre *mia* ! marmonna-t-il. Quand je pense que je lui ai promis le tarif double !

Il se pencha quand même, ramassa le corps et s'en fut d'un pas pesant vers la voiture.

Comme le chevelu le suivait d'un regard intéressé, je me dis qu'il fallait, coûte que coûte, distraire son attention. Je remontai donc ma jupe à mi-cuisse et lui souris de plus belle :

— Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, lui demandai-je, si j'ai une maille qui file ?

Il se laissa tomber derechef à quatre pattes pour inspecter ça de plus près – on voyait qu'il mettait son cœur dans tout ce qu'il faisait. Au bout d'une bonne demi-minute, il se releva à contrecœur :

— Non, prononça-t-il avec regret, du moins, je n'en vois pas.

— Si vous n'en voyez pas, c'est qu'il n'y en a pas, faut croire, dis-je. Merci quand même. Ravie de vous connaître.

Je pivotai sur mes talons et remontai vers la voiture, coudes au corps.

Entre-temps, Rafaël avait réussi à fourrer le cadavre dans la malle. Il en rabattit le couvercle et, ayant regagné l'avant de la Thunderbird, nous prîmes place.

— Complètement siphonné, le gars ! dis-je.

— Je le crois aussi, *chiquita*, répondit Rafaël. C'est même heureux pour lui qu'il soit *loco*, sinon il serait mort. Un témoin sain d'esprit est un luxe que nous ne pouvons nous permettre.

Il mit le contact et, au même moment, je sentis quelque chose me chatouiller la joue. Je me retournai vivement et manquai faire sauter les lunettes d'écaille du nez du chevelu.

— Excusez-moi encore, dit-il fort civilement, mais je serais curieux de savoir si votre ami a l'habitude de se déplacer dans les malles arrière ?

— Mais bien sûr, répondis-je avec une pointe de nervosité. Comme vous voyez, dans une voiture de sport, on ne peut pas être à trois devant. On se gênerait. Alors, où voulez-vous qu'il se mette ?

Derrière les verres épais, ses yeux se plissèrent.

— Quel étonnant pays ! murmura-t-il. Je ne suis là que depuis trois jours et, déjà, j'ai fait la connaissance d'un personnage qui enseigne aux Indiens à monter à cheval pour les besoins de la télévision. Hier, on m'a présenté une jeune fille employée dans une usine de burlesque qui se spécialise dans certaines recherches d'action mécanique – oscillation, glissement, frottement... je me demande bien à quelle fin... (Il secoua lentement la tête.) Et voilà qu'aujourd'hui je rencontre une autre jeune fille qui m'invite à chercher des mailles filées dans ses bas... et un chasseur de crocodiles qui perd tous ses cheveux d'un seul coup et qui voyage dans les malles arrière. (Il me regarda, les yeux brillants.) C'est à se demander si Christophe Colomb savait ce qu'il faisait.

Rafaël embraya violemment et la voiture bondit en avant, laissant le chevelu hocher la tête sur place. Je restai muette pendant les dix dernières minutes, faute de pouvoir placer un mot, mais à la longue le torrent d'imprécations espagnoles tarit et Rafaël retomba dans un morne silence.

— Enfin, protestai-je, comment pouvais-je savoir que le mironton se trouvait de l'autre côté de la dune ?

— Il est cinq heures passées, répondit-il. On retourne à votre agence. Johnny Rio doit être rentré, maintenant. Peut-être saura-t-il m'indiquer un moyen de me débarrasser de ce cadavre.

— Faites pas ça ! m'écriai-je. Inutile de déranger Johnny pour cette histoire, Rafaël. Attendez une minute – je vais inventer quelque

chose !

— Moi aussi, Mavis, dit-il, féroce. C'est bien pour ça que je suis pressé de retourner à l'agence. Si vous me soumettez encore une de vos idées, je vais avoir deux cadavres à fourguer au lieu d'un.

Eh bien, après ça, je gardai le silence pendant tout le reste du trajet. Comme si j'étais responsable de la présence du chevelu sur la plage ! C'est ça, qui est embêtant, avec des types comme Rafaël Vega. Suffit qu'il y ait une femme dans les parages, ils lui mettent tout sur le dos.

En arrivant, nous laissâmes la voiture dans le garage du sous-sol, puis nous montâmes par l'ascenseur à l'agence. J'ouvris la porte et pénétrai dans le bureau la première, ce qui était une erreur, car Johnny Rio attendait, de fort méchante humeur. Je l'enregistrai tout de suite, et d'autant mieux qu'il s'agissait bien d'un registre. Je le vis arriver à travers les airs et l'esquivai de justesse. C'est ainsi qu'il atteignit Rafaël, juste à l'arête du nez.

Pendant les cinq minutes qui suivirent, je ne jugeai pas utile de parler, car, de toute façon, dans le vacarme, ma jeune voix féminine n'avait aucune chance de se faire entendre. Y avait Johnny qui gueulait comme un sourd en me demandant des explications sur mon silence de l'après-midi, sans même m'écouter, lorsque je tentais de lui répondre.

Et puis y avait Rafaël qui vitupérait Johnny en espagnol, sans jamais se répéter, pour autant, du moins, que je pouvais en juger. La langue espagnole est admirablement faite pour exprimer l'amour, mais il semblait bien que Rafaël exprimait tout autre chose.

Au bout d'un certain temps, je me dis que j'étais bien bête de rester là à les écouter. Je me retirai donc pour me repoudrer le nez – au sens propre du mot – il brillait de tous ses feux. M'étant donc repoudrée, je ravivai un peu mes lèvres et me donnai un coup de peigne. Vite fait, le ravalement. Pas plus de vingt minutes. Là-dessus, je retournai tranquillement au bureau.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut le silence. Ils étaient debout tous les deux et me foudroyaient du regard. A voir la figure de Johnny, on aurait dit qu'on lui avait administré une paire de claques avec un poisson mouillé !

— C'est bien vrai, Mavis ? demanda-t-il d'un ton sceptique. Il y a bien un cadavre dans sa malle arrière ? Un vrai ?

— Pour ça, il est bien vrai, répondis-je. Rectifié, mais tordu.

C'était une astuce, mais, bouché comme il est, Johnny ne l'a même pas sentie passer. Pour le faire rire, celui-là, c'est comme pour lui

soutirer du fric. Aussi coton. Sauf que c'est pire.

— Ainsi, vous avez passé l'après-midi, tous les deux, à essayer de le balancer dans le décor ? dit-il lentement... Bigre !

— Non, Georges, rectifiai-je. Du moins, c'est comme ça qu'on l'a baptisé.

— Pourquoi Georges ? demanda-t-il d'une voix brisée.

— Il porte une moumoute.

— C'est une raison, ça ?

— En connais-tu une autre ?

Johnny émit une plainte sonore :

— Il suffit que je quitte ce bureau une heure pour qu'une catastrophe arrive. Nous voilà embarqués par ta faute dans une histoire ridicule !

— Elle n'est pas ridicule, Johnny, coupa Rafaël d'un ton ferme. Elle est pire que ça – dangereuse ! J'ai besoin de vous, vous devez m'aider à me débarrasser de ce corps.

— Vous êtes sonné ! protesta Johnny. Si vous vous imaginez que je consentirai à toucher ce défunt... même avec des pincettes stérilisées...

— Comme je l'ai dit à Mavis, interrompit Rafaël, je paie tarif double.

— L'argent n'entre pas en ligne de compte dans une affaire de cet ordre, fit Johnny, catégorique. Je n'en veux pas.

Rafaël aspira une longue bouffée d'air.

— Tarif triplé ! proposa-t-il d'une voix douloureuse.

— Je viens de vous expliquer que l'argent... (Johnny s'interrompt soudain et scruta Rafaël du regard.) Qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Tarif triplé ! marmonna Rafaël, *Bandido* !

— Eh bien, je pense que ça n'engage à rien de jeter un coup d'œil, fit Johnny, prudemment. Où elle est, votre voiture ?

— Dans le garage, en bas, dis-je. J'ai pensé que ça valait mieux que de la laisser dans la rue, avec ce...

— Je sais, coupa Johnny. On va toujours voir.

Nous reprîmes donc l'ascenseur jusqu'au garage et nous approchâmes de la voiture de Rafaël. Il n'y en avait pas d'autres au garage, pour le moment, aussi pouvait-on se risquer à soulever le couvercle. Rafaël ouvrit donc la malle, Johnny se pencha pour mieux voir, poussa un glapisement et fit un bond en arrière, comme s'il

avait été piqué à la fesse. Mais je suis sûre que personne ne se l'était permis.

— Désolé, *amigo*, dit Rafaël très poliment, je ne savais pas que la vue d'un cadavre vous ferait un tel effet.

Johnny se tourna vers lui, l'œil meurtrier, les narines palpitantes.

— Je ne parle pas de n'importe quel cadavre... *amigo*, répliqua-t-il d'une voix mauvaise. Mais ce cadavre-ci, en particulier... un peu, qu'il me fait de l'effet !

— Tiens ? (Rafaël parut intéressé.) Vous le connaissez, peut-être ? Serait-ce un assassin déjà recherché par votre police ? (Une lueur d'espoir s'alluma dans ses yeux.) Il n'y aurait pas une promesse de récompense, des fois ?

— Non, trancha Johnny. Pas de récompense... pour l'instant. Mais il va en être question bientôt. Elle sera même grosse, la récompense... pour le type qui retrouvera l'assassin de celui-là, quand sa mort sera connue.

Rafaël le regarda, fronçant le sourcil :

— Je n'ai pas bien saisi, Johnny. Qui c'est, celui-là ?

— Juste un pauvre petit millionnaire sans importance, fit Johnny avec un rire strident. Je pourrais dire qu'il est, tout au plus, la sixième puissance de Californie.

— Vous vous trompez, Johnny, pas vrai ? Ce type est un vulgaire tueur, non ?

— Là, vous m'en demandez trop. Mais ce qui est sûr, c'est que vous aurez un sacré boulot pour démontrer que Jonathan B. Stern était un coupe-jarret.

— Vous avez dit quel nom ?

— Jonathan B. Stern, répéta Johnny. Le financier de génie et... d'illustre mémoire. Le mec dont la main droite renflouait une société, pendant que l'autre main jouait au poker.

— Madre *mia* ! (Rafaël s'administra une gifle si cinglante qu'il faillit perdre ses lunettes.) Je ne suis plus un homme !

Bien entendu, à cette déclaration, je ne pus refréner ma curiosité féminine ; je jetai donc un coup d'œil à la dérobée, mais constatai que, comme d'habitude, il avait exagéré.

— Vous le connaissez ? demanda Johnny.

— C'est avec lui qu'Arturo devait traiter, gémit Rafaël. C'est auprès de lui que le président l'a envoyé, afin qu'il négocie l'emprunt. Pour moi, il ne reste plus que le peloton d'exécution, et encore avec de la

chance. Je crois plutôt qu'on m'écartera sur la place du marché.

— De quel marché ? demandai-je, pleine d'enthousiasme.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? gronda Johnny.

— C'est seulement que je voudrais être là, le moment venu, expliquai-je.

Johnny lança un regard venimeux qui m'était particulièrement destiné, puis, d'un pas rapide, s'en alla vers l'ascenseur.

— Hé ! criai-je. Où vas-tu comme ça ? Tu ne vas pas nous laisser tomber, maintenant ?

— Les paris sont ouverts, répondit-il, glacial. Je ne toucherai pas ce macchab pour dix fois le tarif ! Il n'y a pas assez de fric en ce bas monde pour payer ma participation à ce gâchis !

Il appuya un index vengeur sur le bouton de l'ascenseur, et quand, au bout de quelques secondes, la cabine s'arrêta, il y pénétra, claqua la porte et disparut sans me laisser le temps de trouver un argument.

— *Chiquita*, dit Rafaël d'un ton implorant, vous n'allez pas m'abandonner dans ma détresse ?

— Jamais de la vie ! répondis-je, très résolue. D'autant moins que je viens d'avoir une idée !...

CHAPITRE III

Rafaël referma la malle d'un geste violent et me regarda comme un cobra qui va frapper.

— Alors, comme ça, vous avez une nouvelle idée ! dit-il avec douceur. Eh bien, moi aussi, j'en ai une... Ça vous dirait de retrouver notre ami à l'intérieur de cette malle ?

— Écoutez, Rafaël, enchaînai-je vivement. Grâce à Johnny, nous savons maintenant comment s'appelle... ce qu'il y a là-dedans... Jonathan B. Stern... C'est bien ça ?

— Ne me le rappelez pas ! gémit-il. Que moi, La Mort-Noire, j'aie commis une si fatale erreur !

— En fait de boulette, ça se pose un peu là, admis-je, mais, comme on dit dans l'entourage de Khrouchtchev, ça ne sert à rien de pleurer les pots de caviar cassés. Je viens juste de penser à un coin, où on pourrait défarguer le corps sans qu'on vienne nous poser de questions incongrues.

— Une autre plage, peut-être ? grinça-t-il sans desserrer les dents.

— Non, sa propre maison, déclarai-je triomphalement.

Rafaël réfléchit pendant une dizaine de secondes, puis il haussa les épaules. Moi, je ne sais jamais comment interpréter son haussement d'épaules. Dans son pays, ça peut vouloir dire, des fois : « En joue, feu ! » ou, en d'autres circonstances : « Saute par la fenêtre, ma petite, parce que, dans un instant, il va tirer le verrou ! »

— Un financier a, d'habitude, une femme, dit-il enfin, et des domestiques. Si j'ai bien compris, vous voulez qu'on monte le cadavre sur le perron, qu'on sonne à la porte et, quand elle sera ouverte, qu'on dise, tout en remettant l'objet en main propre : « *Por favor*, nous avons cru comprendre que cela vous appartenait...

— Je n'ai jamais dit ça ! protestai-je. On attend que tout le monde soit couché, puis on s'amène en douce et on décharge le macchab sur le seuil de la porte.

— On appuie sur la sonnette et on se sauve ? demanda Rafaël d'une voix douce et chargée de menace.

— C'est bon, fis-je en haussant les épaules. Avez-vous une

meilleure idée ?

Je me rendis compte, tout de suite, rien qu'en voyant son regard vitreux, qu'il en avait une, d'idée, et qu'une fois de plus, c'était ma faute. Ça m'apprendra à hausser les épaules : j'avais encore oublié que je portais un corsage en broderie anglaise.

— Le travail d'abord ! lui dis-je.

— Bon. Vous avez peut-être raison, *chiquita*, répondit-il. Je n'ai pas de meilleur plan. Où se trouve la résidence de feu Jonathan B. Stern ?

— J'en sais rien, mais je la trouverai. On va remonter à l'agence.

Nous y montâmes donc pour y trouver Johnny en train de découper des poupées en papier.

— Johnny, commençai-je, pleine d'espoir, est-ce que tu verrais un inconvénient à...

— Je ne vous vois pas, répondit-il, les yeux fixés sur ses poupées en papier. Pour moi, vous n'existez pas, ni l'un, ni l'autre. Quand la police viendra me poser des questions, je prétendrai tout ignorer et, peut-être, avec de la chance, conserverai-je ma licence. Adieu, Miss Quel-est-votre-nom-déjà !

— Juste une dernière question, Johnny, susurrai-je. Où habite M. Stern ?

— Tu veux dire où il habitait ? ricana Johnny. A Beverley Hills, bien sûr ! Il a... il avait... une baraque comme peut en avoir un miron-ton de son poids. Deux hectares de terrain, avec une bicoque de style « résidence de campagne anglaise », une piscine de vingt-cinq mètres de long, un court de tennis de championnat, un jardin dessiné par un paysagiste, tout le tremblement ! J'en ai lu la description, dans le temps, avant que Stern l'achète, dans la publicité de l'agence immobilière. D'après l'annonce, dans cette taule-là, y aurait cinq salles de bains et demie !

— Todos *Santos* ! s'exclama Rafaël, médusé. Quelle moitié prend son bain dans la moitié de baignoire ?

— Faites pas l'âne ! grogna Johnny.

— C'est vrai, intervins-je. Même moi, je peux piger ça !

— Tiens ! fit Johnny en me lançant un regard chargé de doute.

— Mais oui. Personne n'entre dans une baignoire la tête la première, pas vrai ? Même dans une moitié de baignoire.

— Il ne s'agit pas d'une baignoire, dit Rafaël, rêveur, mais d'une pièce dont la moitié sert de salle de bains. Il s'agit de savoir à quoi est consacrée l'autre moitié.

Johnny fit une boule avec ses poupées en papier et la lança par la fenêtre d'un geste rageur.

— Si vous me promettez de débarrasser le plancher, bande de savates, glapit-il, je vous trouverai l'adresse exacte !

— Tope là, dis-je. D'abord, on n'est montés que pour ça !

Johnny trouva donc l'adresse et nous la donna. Je l'inscrivis sur un bout de papier, de peur de l'oublier.

— Et maintenant, du balai, tous les deux ! fit Johnny brutalement. Et ne comptez pas sur moi pour verser le montant de votre caution. Pour vous, je ne verserai même pas une larme.

— Allons-nous-en, Rafaël, dis-je en relevant fièrement le menton. Et ceci ne fait qu'illustrer le vieux dicton : « L'amitié est une fleur qui n'amasse pas mousse. »

Je sortis donc de l'agence, la tête haute, en me découvrant de nombreuses affinités avec la reine de France sur le chemin de l'échafaud. Vous savez bien, celle qui a dit : « S'ils n'aiment pas la brioche, qu'on leur donne des tartes ! » Mais les paysans n'ont pas voulu l'écouter, car ils étaient trop excités à griffonner : « Liberté, Égalité, Maternité » sur leurs murs.

Nous redescendîmes donc au garage et remontâmes en voiture.

— A votre avis, Mavis, vers quelle heure la maisonnée Stern se retire-t-elle pour la nuit ? demanda Rafaël.

— Eh bien, ça m'étonnerait qu'ils aillent se coucher à cette heure-ci, dis-je. J'ai faim. Si on mangeait d'abord un morceau ? Ensuite on irait jeter un coup d'œil à la maison !

Une fois sorti du garage, Rafaël reprit le chemin de Sunset Strip, roulant sur l'allée centrale à la vitesse vertigineuse de quarante kilomètres à l'heure.

— Je me fais du souci pour Arturo, dit-il. Je ne l'ai pas vu depuis ce matin, et les tueurs pourraient profiter de ce que je ne sois pas là pour le descendre. (Il haussa les épaules, abîmé dans ses réflexions.) D'autre part, si Arturo découvre que j'ai abattu, dans la nuit, Stern, le financier, et non un vulgaire assassin... Au fond, ce serait peut-être souhaitable qu'Arturo périsse de mort violente... à ce moment-là, je m'engagerais dans la Légion étrangère...

— Et, pour le moment présent, dis-je, si vous vous arrêtiez au prochain carrefour, qu'on se tape un steak ?

— Si on allait chez vous, *chiquita*, en attendant de pouvoir disposer du corps ? fit-il, une lueur d'espoir dans les yeux.

— On a assez d'ennuis comme ça, lui dis-je. Alors, contentons-nous

de casser la croûte, hein ?

Nous allâmes donc au restaurant, où nous nous offrîmes des steaks et quelques Martini-dry, et quand nous eûmes fini, il était tout juste huit heures.

Il était huit heures trente quand nous passâmes lentement devant la résidence Stern. Nous ne pûmes voir grand-chose. Il y avait un haut mur de briques et une grande grille ouverte. Au bout de l'allée, on apercevait la silhouette de la maison, tout illuminée, comme pour un anniversaire.

— Je vois, dit Rafaël, qu'ils ne se couchent pas de si bonne heure. On devrait faire un tour, qu'en pensez-vous ? On reviendra plus tard, quand ils seront endormis.

— Eh bien, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

— Où va-t-on ? A San Francisco ? dit-il d'une voix mauvaise.

— J'ai une meilleure idée, dis-je. Continuez, jusqu'à la prochaine cabine téléphonique.

— Vous avez l'intention de les appeler pour leur dire d'aller se mettre au lit – et plus vite que ça ? demanda Rafaël d'une voix rauque.

— Ce que vous êtes bête ! Je vais leur dire que M. Stern a eu un accident – et ce sera la pure vérité. Je vais leur dire de venir à Bel Air de toute urgence... et, pendant qu'ils seront partis, nous pourrions planquer le corps à l'intérieur de la maison.

— Ma vie ne vaut pas plus qu'un lacet de chaussure de torero, marmonna Rafaël comme pour lui-même, alors qu'ai-je à perdre ?

Nous trouvâmes un téléphone quelque dix minutes plus tard. Rafaël attendit dans la voiture, et moi, je m'enfermai dans la cabine et cherchai le numéro de Stern dans l'annuaire. Je le trouvai, le composai et écoutai sonner deux ou trois fois. Enfin, une voix de gorge, nettement féminine, me répondit :

— Madame Stern ? demandai-je, pleine d'espoir.

— C'est bien M^{me} Stern, répondit-elle, mais je ne reconnais pas votre voix.

— Vous ne devez pas me connaître, madame Stern, dis-je d'un ton grave. Je suis une amie de votre mari.

— Ah ?

Sa voix, je ne sais trop pourquoi, était soudain devenue glacée.

— Il m'a demandé de vous appeler, poursuivis-je vivement. Il est assez mal en point. Il a eu un accident.

— Jonathan ? Un accident ? (Son débit s'était précipité.) Il est

blessé ?

— Eh bien, pour l'instant, il ne peut pas parler. Mais il vous demande de venir tout de suite... Vous et aussi les domestiques.

— Les domestiques ? (Pour le coup, elle était surprise.) Nous n'avons pas de domestiques, en ce moment.

— Il devait parler des gens qui se trouvaient avec vous à la maison, expliquai-je. Il a dit « tous », qu'il fallait que vous veniez tous.

— Mais il n'y a personne ici, à part moi !

— Dans ce cas, c'est vous seule qu'il a réclamée, dis-je avec sympathie. Vous, sa petite femme chérie.

— Mais quel accident a-t-il eu ? demanda-t-elle d'une voix crispée.

— Un accident de voiture.

— Mais il ne conduit jamais lui-même !

— Il est passé sous une auto, déclarai-je. Il marche lui-même, pas vrai ?

— Ça s'est passé où ?

— Au Bel Air. Au coin de Smithson et de Don Carlos, répondis-je précipitamment. Vous venez tout de suite ?

— Très bien, dit-elle, mais...

Je n'attendis par les « mais ». J'étais déjà assez embrouillée comme ça. Je lui raccrochai donc au nez et retournai à la voiture.

— Eh bien ? demanda Rafaël.

— Le nécessaire est fait, dis-je modestement en sautant sur le siège, à côté de lui. M^{me} Stern était seule chez elle et, en cet instant, elle est déjà en route vers Bel Air. Tout ce qu'on a à faire, c'est de remonter l'allée jusqu'au grand perron, de débarquer le cadavre et de disparaître dans la nuit.

— Ça paraît presque trop facile, marmonna-t-il. Vous êtes sûre d'avoir formé le bon numéro ?

— Bien sûr que je suis sûre ! dis-je avec indignation. Même qu'il faudrait vous grouiller, sinon elle sera de retour avant qu'on ait le temps d'y arriver.

J'avais encore parlé trop vite. La Thunderbird fit un démarrage, comme au circuit d'Indianapolis. Après ce premier bond, je fermai les yeux et les gardai clos jusqu'au moment où je sentis la voiture changer brutalement d'allure.

— La maison est toujours éclairée, prononça Rafaël d'une voix perplexe.

— Mais ça va de soi, répliquai-je. Vous voyez un peu l'épouse aimante et affolée qui prend le temps d'éteindre les lampes avant de se rendre sur les lieux de l'accident ?

— Vous avez peut-être raison, fit-il, peu convaincu.

Il lança la voiture dans l'allée et, en voyant la maison se rapprocher, mon cœur se mit à battre la chamade, je ne sais trop pourquoi.

Rafaël stoppa devant l'entrée principale, dans un affreux couinement de freins, et sauta à terre. Je descendis à mon tour et passai à l'arrière de la voiture. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Rafaël avait ouvert la malle et saisi le corps dans ses bras. Avec son fardeau, il se mit à gravir les marches, mais s'arrêta si brusquement que je faillis l'emboutir.

— La porte ! siffla-t-il. L'est ouverte !

— Mais bien sûr, dis-je avec aplomb. C'est encore le coup de l'épouse aimante – elle n'allait pas se donner la peine de fermer sa porte en sortant !

— J'ai envie de poser Georges là, sur le seuil, et de foutre le camp en vitesse ! chuchota-t-il.

— Soyez pas pusillanime, Rafaël. C'est bien plus simple comme ça – vous le portez à l'intérieur et vous le posez dans le salon. Du coup, les flics ne voudront jamais croire la femme, quand elle leur expliquera qu'elle a retrouvé le cher disparu en rentrant chez elle. Je vous l'ai dit, laissez faire l'agence Rio, et vous aurez du beau boulot.

— Très bien, dit-il, mais si vous vous êtes trompée, *chiquita*, je vous jure que vous n'oublierez pas de sitôt Rafaël Vega. Je vous graverai mes initiales sur le cœur... avec un hachoir à viande !

— Je parie que vous racontez ça à toutes les *señoritas*, répliquai-je d'un ton enjoué. Et aux *señoras* aussi... ou alors, je vous connais mal !

Je le suivis dans le hall d'entrée, puis à travers une portière en bambou, dans le salon, ou mieux, dans la « pièce à vivre », car il y avait là assez d'espace, assurément, pour vivre très à l'aise. Deux ou trois douzaines de personnes pouvaient y passer leur existence, sans jamais se bousculer ou se marcher sur les pieds.

— Vous croyez que ça suffit comme ça ? grogna Rafaël. Ou dois-je lui faire la barbe et le shampoing avant de quitter les lieux ?

— Posez-le simplement sur ce canapé, commandai-je d'une voix assurée, et après on s'en va. Mission accomplie, comme m'a dit un jour un sergent des *Marines*.

— Vous avez fait la Corée ? demanda Rafaël en me regardant d'un

œil éteint.

— Non, le Tunnel d'Amour, répondis-je. Allons, qu'est-ce que vous attendez ? Balancez Georges, et qu'on se tire !

— Pour une fois, vous parlez raison, grommela-t-il. Il commence à me peser, Georges.

Rafaël s'approcha du canapé et se pencha pour laisser choir le corps. Au même instant, une lumière éblouissante jaillit. Aveuglée, je laissai échapper un glapisement.

— Ne bougez pas, prononça une voix froide et féminine, ou je tire.

J'étais trop occupée à papilloter des paupières dans l'espoir de recouvrer la vue, pour songer à bouger. Je restai donc immobile. Quelque part, tout près de moi, déferlait un torrent amer d'imprécations espagnoles. Enfin, je retrouvai la vision des choses. Ce qui me sauta d'abord aux yeux fut le pistolet – affligeant spectacle ! – et, après le pistolet, je vis celle qui le braquait. Elle était brune et semblait avoir été trempée dans un bain de lamé argent. Ce ne pouvait être une robe, car il n'y avait pas la place pour s'y glisser ni pour en sortir.

Elle nous souriait avec venin, et le pistolet, dans sa main, semblait ferme comme un roc.

— Vous croyiez, peut-être, que je marcherais dans votre stupide histoire d'accident ?... Maintenant, si l'un de vous peut s'expliquer... (Sa voix était suave, comme de l'acide chlorhydrique.) En somme, que faites-vous dans ma maison, avec le corps de mon mari dans vos bras ?

— Mais bien sûr, m'empressai-je, en ravalant nerveusement ma salive... Allez, racontez à la dame, Rafaël. Je sais que vous pouvez expliquer tout cela d'une façon très simple et logique.

Ses lunettes noires eurent une brève lueur, lorsqu'il se tourna vers moi, puis il sourit sournement.

— *Por favor* ? fit-il, très poli.

— Racontez à la dame, Rafaël ! répétais-je d'un ton angoissé.

Il haussa les épaules, d'un geste d'impuissance.

— *Buenas noches, señora*, dit-il encore.

— Vous parlez l'anglais aussi bien que moi, espèce de Latin à la mie de pain ! Ce corps est à vous – alors, à vous de vous expliquer.

— *No comprendo*, répondit-il en battant des cils.

Les rideaux, qui cachaient une fenêtre, à l'autre bout de la pièce, s'écartèrent soudain et un type apparut, un appareil photo à la main, un appareil muni d'un flash, et c'est avec horreur que je crus

comprendre pourquoi j'avais été aveuglée, quelques instants plus tôt.

Le gars était jeune et assez beau dans son genre – le genre débraillé. Ce qu'il lui fallait, c'était un peu moins de barbe, des vêtements corrects – ça aurait déjà bien arrangé les choses – et les cheveux un peu moins longs. Ils étaient blonds, lui tombaient presque dans les yeux, et l'ombre de son menton était vieille de trois jours. Il portait un pantalon informe et, sous un blouson de gabardine, une chemise bleue. Il nous regardait avec un grand sourire.

— *Man !* s'exclama-t-il. C'est pas humain !

— Vous avez la photo, Terry ? demanda la dame brime.

— Un peu, dit-il. En pullman !

La brune eut un pâle sourire.

— Terry parle aussi l'espagnol, dit-elle d'une voix douce. Vous préférez peut-être vous expliquer dans votre langue maternelle, monsieur Vega ?

— Non, répondit Rafaël avec lassitude. Vous connaissez mon nom – alors, autant attendre la police et m'expliquer avec elle. Elle ne me croira d'ailleurs pas davantage.

Je concentrai toute mon attention sur l'homme à la caméra.

— Vous avez pris une photo, dis-je lentement. En pullman ?

— Tu m'entraves, poupée, déclara-t-il.

— C'est quoi, « en pullman » ?

— C'est comme qui dirait rien du tout.

Puis, se tournant vers la belle brune, il fit, accusateur :

— C'est une sournoise ! Si ça continue, ça va finir en partouse !

La belle brune feignit de ne pas l'entendre.

— Ne faites pas attention à Terry, dit-elle calmement. C'est un « beatnik ».

Rafaël la regarda, les yeux ronds, puis désigna le blond d'un doigt tremblant :

— Ça ? dit-il. C'est un beatnik ?

— Espèce d'oignon d'Espagne, lança le blond avec mauvaise humeur. Tu tires les larmes et tu piques la langue !

Je vis la figure de Rafaël et volai à son secours :

— C'est comme qui dirait « rien du tout »...

— *Caramba !*

— Si nous revenions à cette affaire, intervint la belle brune d'un

ton catégorique. Le corps de mon mari, c'est quelque chose, comme qui dirait. Et j'attends toujours vos explications.

— Et moi, j'attends toujours la police, *señora*, dit Rafaël poliment. Le corps... il était votre mari ?

— De nom, tout au moins, répondit la brune brièvement.

— Navré, *señora*. (Rafaël s'inclina avec grâce.) Une regrettable erreur...

— Une erreur !

— *Madré mia* ! fit Rafaël avec un haut-le-corps. Vous ne pensez quand même pas que je l'ai tué exprès ?

— C'est exactement ce que je pense, répondit-elle. Je sais même qui vous a payé pour le faire.

Elle avança d'un pas, et le pistolet sembla grossir dans sa main, quadruplant de volume.

— C'est Alex Milroyd, et ne vous avisez pas de me contredire !

— Alex Milroyd ! répéta Rafaël d'une voix mourante.

— Eh bien, poursuivit M^{me} Stern avec douceur, vous allez lui faire une surprise. Il a financé le crime, il va en récolter les conséquences. Vous allez m'emporter ce corps, tous les deux, et vous allez lui en faire livraison – sans plus attendre !

J'avalai ma salive spasmodiquement et finis par retrouver ma voix – du moins, en partie.

— Madame Stern, chevrotai-je, vous commettez une erreur terrible. D'abord, c'était un accident et...

— La ferme !

Elle fit légèrement pivoter son poignet et mes yeux plongèrent dans l'âme du canon.

— Ai-je dit quelque chose ? balbutiai-je.

Déjà, elle s'était retournée vers Rafaël :

— Terry a pris un excellent cliché, où l'on vous voit portant dans vos bras le corps de mon mari, monsieur Vega. Vous allez donc m'obéir, sinon Terry va tirer deux épreuves de ce cliché, l'une pour la police et l'autre pour Arturo. Vous savez maintenant ce qu'il vous reste à faire.

Rafaël se pencha derechef et reprit le corps dans ses bras.

— Je suis déjà parti, *señora*, dit-il précipitamment.

— Voilà qui est mieux, concéda-t-elle. Mais ne faites pas le malin, une fois dehors. N'essayez pas de fuir. Je saurai si vous avez ou non

porté le corps à destination et, s'il n'a pas été remis à qui de droit, les deux photos le seront.

— Je comprends, répondit Rafaël d'une voix éteinte. Une seule question encore, je vous prie. Quelle est l'adresse d'Alex Milroyd ?

— Comme si vous ne le saviez pas ! dit-elle, suave.

Et maintenant, monsieur Vega, je vous conseille de vous remuer. Je vous donne une heure, pas une minute de plus. Et emmenez l'imbécile avec vous !

— Le beatnik ? demanda Rafaël.

— Je vous parle de cette blonde turgescente... Il vous reste encore cinquante-neuf minutes !

Je suivis Rafaël, à travers le hall d'entrée jusqu'à la voiture. Je pris place sur le siège avant et Rafaël alla, une fois de plus, fourrer le corps dans la malle. Enfin, il s'assit près de moi et mit le moteur en marche. Il ne prononça pas une parole pendant que nous roulions vers la grand-route.

Une fois sortis de l'allée, il articula d'une voix blanche :

— Alex Milroyd ?

— En pullman ! répondis-je.

CHAPITRE IV

Nous nous arrê tâmes à un drugstore et consultâmes l'annuaire. Vous me croirez si vous voulez, les « A. Milroyd » y figuraient au nombre de quinze. Nous n'étions pas plus avancés.

Rafaël les compta à haute voix et, soudain, me sourit, toutes dents dehors :

— Vous en faites pas, Mavis, dit-il, mielleux, peut-être qu'on me vendra un hachoir ici...

— Je suis sûre qu'il existe un moyen de savoir où il vit, déclarai-je nerveusement. Au fond, qu'est-ce qui m'empêche d'appeler Johnny ?

— Je n'en sais rien, répondit-il. Je ne sais pas non plus ce qui vous empêche de tomber morte à mes pieds. Surtout que vous me rendriez un fier service.

— Je téléphone à Johnny, dis-je précipitamment, et plongeai dans la cabine, sans lui donner le temps de s'informer au sujet des hachoirs.

J'appelai vainement le bureau, puis j'essayai l'appartement, et Johnny me répondit à la quatrième sonnerie.

— Coucou, Johnny ! dis-je d'un ton que je voulus primesautier. C'est Mavis !

— Je te l'ai déjà dit, coupa Johnny. Zéro pour la caution !

— Je reconnais bien là mon vieux Johnny ! Toujours blagueur ! Alex Milroyd... Ça te dirait quelque chose, par hasard ?

Il y eut un silence au bout du fil.

— T'es encore là ? demandai-je angoissée.

— Ouais, fit Johnny, amer. Et ne me demande pas pourquoi ! Et ne me dis pas que tu viens, avec ton cintré de Latin, d'ajouter le cadavre de Milroyd à ta collection !

— Grosse bête, va ! m'écriai-je. Tu sais très bien qu'on ne fait pas collection de cadavres, qu'on cherche, au contraire, à en semer un. Quant à Milroyd, on voudrait lui faire une petite visite.

— Il habite quelque part, du côté des falaises, déclara Johnny, résigné. Juste au-dessus de la plage Will Rogers. Qu'est-ce que c'est encore que cette farce ?

— C'est pas une farce, protestai-je. On veut lui dire bonsoir en passant...

— Tel que je connais Milroyd, ça devrait suffire.

J'écoutai quelques instants le souffle oppressé de Johnny.

— T'as attrapé froid ? lui demandai-je enfin.

— Oui. Tout le long de l'échine. Tu sais au juste qui est Alex Milroyd ?

— Mais non, dis-je prudemment. Pourquoi ? Je devrais le savoir ?

— Si tu vas lui rendre visite, ce serait souhaitable, dit-il. Ou, après tout, non ! Vaut mieux t'en laisser la surprise !

— Ça va ! Alors, qu'est-ce qu'il a de si spécial, Milroyd ?

— C'est M. La Goupille soi-même... si toutefois tu as du répondant, expliqua Johnny, d'une voix blanche. Mettons que tu es sur un coup... tu vas trouver Milroyd et, si tu peux payer ses services, il te goupillera ça en moins de deux.

— Qu'est-ce que ça a de mal ?

— Rien, dit-il. C'est même très pratique. Qu'est-ce que tu veux te faire goupiller, Mavis ? Faire gagner un canasson dans la troisième ? Ou alors, t'as un oncle à héritage qui t'obligerait en quittant rapidement ce bas monde ? Ou un ennemi à qui tu souhaiterais un accident fatal ? Tous ces petits problèmes, Milroyd te les résoudra – il est champion pour goupiller ce genre de trucs ! Si je comprends bien, tu veux qu'il vous trouve une solution pour votre macchab ?

— Oui, dans un certain sens, dis-je, sans me mouiller.

— Il vous goupillera ça au poil – et à prix d'or. Quand on t'a parlé d'un destin pire que la mort, Mavis, as-tu cru ça possible ?

— Quoi ?

— Adieu, Mavis ! dit-il.

— Adieu ? Qu'est-ce que tu entends par là ? demandai-je avec emportement.

— Rien... un pressentiment, dit-il. On se reverra au « Jardin de la Paix-Bienheureuse »...

— Mais c'est un cimetière ! m'exclamai-je.

— Je t'apporterai des fleurs, promit-il, puis me raccrocha au nez.

Je retournai auprès de Rafaël, qui m'attendait impatiemment, mais pris le temps de jeter encore un coup d'œil à l'annuaire. Il n'y avait qu'un A. Milroyd habitant du côté des falaises. Ce devait donc être le bon. Je rapportai tant bien que mal à Rafaël ce que Johnny m'avait dit

au sujet du personnage, et ses lunettes noires jetèrent des étincelles.

— Nous n'avons pas le choix, étant donné les circonstances, Mavis, dit Rafaël d'une voix brève. Nous allons donc porter ce corps au nommé Alex Milroyd. Mais pourquoi il le veut, c'est ce que je me demande encore.

— Il est peut-être collectionneur, hasardai-je, reprenant l'idée de Johnny.

— Est-ce que les gens collectionnent des cadavres ? demanda Rafaël en me regardant d'un œil las.

— Pourquoi pas ? Y a plein de gens qui collectionnent des objets très inattendus. J'ai connu un type qui faisait collection de poupées.

— Tous les hommes en font autant, dit-il avec impatience. J'ai moi-même débuté, à l'âge de treize ans, à l'hacienda de mon père, avec une petite bonne...

— Je parle de jouets !

— *Bueno !* (Rafaël eut un sourire mauvais.) Dans ce cas, j'ai bien envie de faire affaire avec le type en question. Pour deux *cents*, vous serez à lui... et le cadavre, il l'aura en prime.

— Crevant !

— Vous ne croyez pas si bien dire, *chiquita*, répondit-il, tout sucré. Mais je pense qu'il serait temps de se mettre en route. L'heure que nous a assignée la *señora* Stern est presque écoulée.

On remonta en voiture, on retourna vers les falaises. Comme disait la strip-teaseuse en ôtant sa gaine : « La vie est affreusement monotone. »

Nous trouvâmes facilement la résidence d'Alex Milroyd. C'était le genre de maison qu'on ne pouvait manquer d'apercevoir, même en regardant de l'autre côté. Elle était de style « ranch » et était composée de quatre corps de bâtiments, posés à des niveaux différents, l'ensemble étant perché sur le bord d'une falaise, au-dessus de l'océan. Rien qu'à la regarder d'en bas, j'avais la tête qui me tournait.

Rafaël engagea lentement la Thunderbird dans le chemin qui montait en lacets vers la maison, et notre allure était tout à fait en harmonie avec mon humeur. Enfin, il stoppa au pied de six marches en béton, qui desservaient un vaste patio. La maison était illuminée et, à l'intérieur, une radio ou un pick-up déversait du jazz cool, sans doute pour compenser la chaleur de la nuit.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? demandai-je.

— Ce que l'on m'a dit. Je commence à en avoir assez de cette coryphée !

— Coryphée ?

— De cette corrida ou de cette équipée ! (Il haussa les épaules.) Quel que soit le terme, j'en ai marre. Allez ! Ouste !

Docilement, je sortis de voiture et attendis que Rafaël eût ouvert, une fois de plus, la malle et en eût tiré le corps. Il monta les six marches vers le patio, portant Georges dans ses bras, et moi, je lui emboîtai le pas.

L'illumination du patio n'était pas faite pour vous mettre à l'aise. Je piquai le doigt dans les côtes de Rafaël.

— Pourquoi vous ne le lâchez pas ici, qu'on se sauve ? chuchotai-je.

— Vous me prenez pour un lâche, Mavis ? rétorqua-t-il avec mépris.

Il installa Georges dans un fauteuil en toile gris tendre, puis, avec un grognement soulagé, se redressa.

— Bueno ! s'exclama-t-il. Mavis, vous avez raison, je suis un lâche ! (Il me saisit par le coude.) Sauve qui peut !

Soudain, le patio s'anima et nous fûmes entourés par quatre personnages aux yeux durs, tous armés de pistolets. C'était comme un plan de western, celui où le héros justicier pénètre dans le « saloon » pour s'expliquer avec le méchant. Sauf que Rafaël ne m'apparaissait pas très héroïque, en ces conjonctures. Je ne le voyais même pas figurant dans l'intermède comique.

Un cinquième personnage sortit de la maison et traversa le patio pour nous regarder. Grand et maigre, il portait une chemise de soie blanche, ornée d'un monogramme noir. C'était un gars frisant la quarantaine, aux cheveux bouclés et noirs, aux yeux perçants. A peine eut-il posé son regard sur moi que j'eus envie de lui demander si l'état de mes poumons lui paraissait satisfaisant et s'il n'y décelait aucune ombre suspecte, mais je m'en abstins, car, déjà, il s'était retourné vers Rafaël.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il. Vous n'étiez pas invités, que je sache...

— Je vous ai livré un colis, *señor*, répondit Rafaël, glacial. Vous êtes bien Alex Milroyd ?

— En effet, acquiesça le grand maigre. Quel colis ?

— Là, dans le fauteuil, dit Rafaël en désignant le siège gris. On m'a chargé de le porter ici.

L'un des individus à face dure se pencha sur Georges, puis recula d'un bond.

— L'est refroidi ! articula-t-il d'une voix indignée. Ce mec doit être timbré.

A son tour, Milroyd examina en silence le corps, puis, de nouveau, il fit face à Rafaël.

— Jonathan Stern, dit-il d'une voix étrangement calme. Racontez-moi le reste de votre histoire.

— Sa veuve m'a dit de porter le corps ici, expliqua Rafaël, affable. Alors, je l'ai fait.

— Ce n'est pas tout ! déclara Milroyd avec la même affabilité. J'écoute la suite...

— Vous m'excuserez, dit Rafaël. J'ai eu une journée très harassante. Alors, je me permets de vous suggérer de téléphoner à la *señora* Stern pour avoir les détails complémentaires. *Hasta luego, señor*.

Il pivota sur les talons, avec l'idée de redescendre les marches, et fit même un pas dans cette direction, lorsqu'il fut stoppé par deux pistolets qui s'enfoncèrent dans son estomac.

— Amenez-les tous les deux à l'intérieur, ordonna Milroyd.

On nous poussa donc dans le salon, où nous fûmes basculés dans des fauteuils.

— Je veux entendre le récit complet, dit Milroyd.

Rafaël haussa les épaules en silence.

— C'est bon, petite, fit Milroyd en se tournant vers moi. C'est vous qu'on écouterait.

— Je ne sais rien, moi, dis-je nerveusement. Je l'ai juste accompagné, histoire de faire un tour.

Sans hâte, méthodiquement, Milroyd alluma une cigarette, puis m'adressa un vague sourire.

— Vous êtes mignonne, dit-il, les flics vont se régaler.

— Les flics ? fis-je, en écho.

— Un peu, dit-il. Je vais vous livrer aux flics, tous les trois.

Je jetai un regard suppliant à Rafaël, qui grommela :

— C'était une erreur, le coup du *señor* Stern... Pour tout dire, nous souhaitons nous débarrasser de son corps et avons songé à le déposer dans sa propre maison. Mais, là, nous avons rencontré la *señora* Stern, qui nous a ordonné de l'emmener ici.

— Vous ne refusez jamais rien aux dames ? demanda Milroyd négligemment.

— Quand elle possède une photo au flash qui me représente

portant le cadavre dans mes bras, et quand elle me menace de communiquer la photo à la police, au cas où je ne suivrais pas ses instructions, expliqua Rafaël, alors je ne lui refuse rien.

Des pas résonnèrent dans le patio, et, au bout de quelques secondes, un sixième personnage fit son entrée. Je ne jetai qu'un seul regard à ses lunettes d'écaille et à sa barbe, puis je fermai les paupières. Mais quand je les rouvris, il était toujours là.

— Alors, ces bas, ils ont tenu le coup ? fit-il avec un sourire aimable. Je vois que votre ami ne vous a pas quittés... et que la rigidité cadavérique ne le paralyse plus.

— Autrement dit, vous saviez qu'il était mort, pendant tout le temps qu'on a discuté sur la plage ?

— Ma chère enfant, je suis peut-être myope, mais je ne suis pas aveugle.

— Mais alors, pourquoi avez-vous fait semblant de le croire ?

— J'ai pensé que c'était plus prudent. N'oubliez pas que j'étais seul et que vous étiez deux – deux criminels prêts à tout, pour autant que je pouvais en juger. Or, comme chacun sait, prudence est mère de sûreté !

— Ils ont essayé de fourguer le macchab à la veuve, expliqua Milroyd, mais elle a eu une meilleure idée. Elle leur a dit de l'emmener chez moi.

— Vous êtes dans les pompes funèbres, Alex ? Première nouvelle ! s'exclama l'homme aux lunettes d'écaille. Ça rapporte ?

— C'est le job de tout repos, répondit-il avec brio. Les gens, vous savez, ils n'arrêtent pas de mourir.

— Jonathan Stern n'a pas fait exception, dit « Lunettes ». Où a-t-il trouvé sa fin prématurée ?

Ils se tournèrent tous deux vers Rafaël, l'œil plein d'espoir, mais il resta muet. Milroyd, alors s'avança d'un pas, son poing jaillit et s'écrasa sur la figure de Rafaël. Rafaël fut rejeté dans son fauteuil. Au bout d'un moment, il hocha lentement la tête ; son visage restait impassible.

« Lunettes », à son tour, hocha la tête d'un geste désolé.

— Je n'aime pas la brutalité, Alex, dit-il sèchement. (Il se tourna vers Rafaël.) Allons, vous feriez mieux de parler !

Comme Rafaël restait silencieux, ce fut « Lunettes » qui lui envoya son poing dans la figure, peut-être avec plus de force encore que Milroyd.

— Évidemment, la brutalité est parfois utile, dit-il avec onction. Et

maintenant, êtes-vous décidé à répondre à cette question, ami ?

Rafaël marmonna quelque chose en espagnol qui me parut bref et bien senti. « Lunettes » se tourna vers moi :

— Ça ne vous plairait pas qu'on abîme votre copain, n'est-ce pas ?

— Laissez-le tranquille ! criai-je avec colère.

— Je ne demande que ça, dit-il. Il suffirait que vous répondiez à sa place...

Il n'y avait vraiment aucun intérêt à laisser tabasser Rafaël, aussi commençai-je :

— Eh bien, Rafaël est, en quelque sorte, le garde du corps de...

— Du tout charmant Arturo Santerres, compléta « Lunettes ». Nous le savions déjà.

— Eh bien, ça s'est passé dans le parc de sa maison, la nuit dernière. Rafaël a pris Stern pour un rôdeur et il l'a abattu. Ce n'est qu'aujourd'hui, en début de soirée, qu'il a su que c'était Stern.

Milroyd et « Lunettes » s'entre-regardèrent pendant un temps qui me parut très long, mais sans rien trahir de leurs sentiments.

— Merci, dit enfin « Lunettes ». Il faut reconnaître que vous êtes plus raisonnable que votre ami Vega. Mais un garde du corps intelligent, ça ne s'est jamais vu, n'est-ce pas ?

— Caramba ! fit Rafaël d'une voix étranglée. Je vais loger une balle dans votre crâne de serin, et on verra bien ce qui va en sortir.

— Oh ! que j'ai peur ! dit « Lunettes » avec un grand sourire. Pourtant, je doute que vous ayez l'occasion de mettre votre projet à exécution.

Milroyd eut un grognement impatient.

— Assez de bêtises, dit-il. Qu'est-ce qu'on va faire de ces deux-là, Hal ?

— J'estime que le corps doit être rapporté sur les lieux du crime, dit « Lunettes ». Ce ne serait que justice.

Un lent sourire s'épanouit sur les lèvres de Milroyd.

— Si j'ai bien compris, vous voulez le faire ramener dans le parc d'Arturo ?

— Exactement.

— Je trouve cette idée excellente, fit Milroyd, enthousiasmé. Et je sais déjà qui se chargera du transport !

Rafaël tourna lentement la tête pour me regarder. Pendant un instant, je crus voir des flammes jaillir des verres noirs de ses lunettes.

— Vous en faites pas, Rafaël, dis-je précipitamment. Dans des circonstances pareilles, on travaille à forfait !

CHAPITRE V

La maison de Beverley Hills louée par Arturo le Stupéfiant était vraiment plaisante, mais mon état d'âme ne me permettait pas d'en goûter les charmes. Nous descendîmes lentement de la Thunderbird et je m'efforçai de ne pas regarder du côté de la malle. Georges s'y trouvait encore et cette pensée m'accablait.

Milroyd se pencha par la portière de la Cadillac qui nous avait suivis tout au long du trajet et dit :

— Nous allons vous laisser maintenant, Vega, mais ne vous avisez pas d'embarquer le corps d'ici, au cours de la nuit. Je vous fais surveiller par mes hommes qui ne vous laisseront pas faire dix mètres dans la rue. Ce corps appartient à Arturo et on tient à ce qu'il le récupère !

Là-dessus, dans un long ronronnement, la Cadillac s'éloigna, nous laissant, moi et Rafaël, sur le perron de la maison.

— Eh bien, dis-je d'une voix agitée, si ça ne vous fait rien, Rafaël, je vais appeler un taxi et rentrer vite chez moi.

— Mais bien sûr, Mavis, répondit-il, empressé. Il y a pourtant une chose qui me tient à cœur et dont je voudrais m'acquitter d'abord.

— Excusez-moi, dis-je en hochant la tête, mais, pour le moment, je ne suis pas d'humeur sentimentale.

— Moi non plus, répliqua-t-il d'une voix rauque. Ce que je veux, c'est voir Arturo, lui expliquer pourquoi nous sommes revenus avec le défunt, lui raconter comment, sur votre astucieuse suggestion, nous l'avons ramené à sa veuve et quelles ont été les heureuses conséquences de votre initiative.

— Tout le monde peut se tromper, répondis-je sur le mode apaisant. Vous êtes bien d'accord ?

— Je suis d'accord, *chiquita*, mais tout le monde ne peut commettre des erreurs de cette taille – pour gaffer comme vous, il faut avoir du génie !

— Enfin, dis-je, ce n'est pas une raison pour être impoli. Vous non plus, vous n'avez pas été très malin, ce soir.

— Très juste, dit-il, mais moi, on m'a cassé la figure pour me punir

de mes erreurs, et vous, vous vous en êtes tirée sans dommage... Je veux y mettre bon ordre... On va donc entrer !

— Osez seulement me toucher !

Je ne pus en dire davantage, car, déjà, saisissant mon coude, il m'avait entraînée dans la maison. Quand nous fûmes au seuil du salon, il me donna une poussée qui m'envoya valdinguer à travers la pièce pour atterrir sur un canapé.

— Ah ! dit une voix tendre. C'est trop charmant ! La grande belle fille ! Tu ne m'as pas dit que tu nous amènerais du monde, Rafaël. Et du monde si agréable à l'œil. Félicitations pour ton bon goût !

Je levai les yeux du fond de mon canapé et je me dis qu'il y avait sûrement maldonne. Ce type ne pouvait être le stupéfiant Arturo. Il avait tout juste un mètre cinquante-sept et j'eus comme une idée qu'il portait des talonnettes dans ses chaussures. Une longue mèche sombre lui tombait dans l'œil, ce qui était sans doute une bénédiction, car l'autre œil était d'une vilaine couleur boueuse et tout injecté de sang, l'œil d'un clochard poivrot, chassé de son fossé par l'averse.

Il portait une chemise de soie écarlate, aux boutons de perle, prise dans un pantalon noir très serré, dont les jambes étaient, à leur tour, prises dans des bottes noires et étincelantes. Ces bottes étaient agrémentées de gros éperons d'argent, qui tintaient quand il marchait. Une grosse verrue était piquée sur le bout de son nez, qui semblait frémir quand il me regardait.

Je fermai les yeux et frissonnai, puis levai sur Rafaël un regard médusé :

— Le Stupéfiant ? demandai-je.

— Qui voulez-vous que ce soit ? dit Rafaël courtoisement. Oh ! Stupéfiant, permettez-moi de vous présenter Mavis Seidlitz.

— Charmé ! (Arturo se coula comme un serpent sur le canapé, plus près de moi.) Les Américaines sont toutes ravissantes. J'en ai rencontré beaucoup depuis mon arrivée, mais c'est encore vous la plus belle, Mavis. Je serai éternellement reconnaissant à Vega de vous avoir conduite auprès de moi. (Il leva la tête vers Rafaël et fit un geste négligent de congédiement.) Vous pouvez disposer ! dit-il avec hauteur.

— Je vous le défends ! criai-je.

Arturo me sourit amoureusement, en montrant ses dents – fatale erreur, que le conseil d'un ami aurait dû lui éviter.

— Le tête-à-tête à trois, déclara-t-il, n'est plus un tête-à-tête, comme on dit en votre langue, ma toute belle.

De nouveau, il se tourna vers Rafaël.

— Sors, mon gros, dit-il froidement, sinon je télégraphie à mon père que j'ai découvert ton activité contre-révolutionnaire.

Rafaël s'inclina en silence et quitta la pièce, refermant la porte d'un geste précis. Arturo me regardait, son sourire retrouvé, tout en se poussant vers moi le long du divan. Il finit par adhérer à ma personne comme une couche de cold-cream.

— Quel est votre désir, ma rayonnante beauté ? demanda-t-il dans un souffle. Une voiture neuve ? Un pendentif de diamant ? Peut-être même de l'argent ? Vous n'avez qu'un mot à dire, et l'objet sera à vous... demain matin.

Je ravalai ma salive :

— J'ai eu une rude journée, dis-je, affolée. Pour le moment, j'ai surtout envie d'un bon café.

— Ha ! ha ! (Il éclata d'un rire énorme et m'assena une claque sur la cuisse, oubliant ensuite de retirer sa main.) Vous pétilliez d'esprit ! Quel humour exquis ! (Son rire cessa brusquement et il consulta la montre d'or à son poignet.) Mais il se fait tard, enchaîna-t-il, pas question, donc, de perdre notre temps ! Otez-moi ces fringues, et que ça saute !

— Quoi ? m'écriai-je, l'œil dilaté.

— Vos fringues ! dit-il avec impatience. Faut les enlever !

— Plutôt mourir ! m'exclamai-je avec indignation.

— Aha ! (Il paraissait enchanté.) Vous voulez faire joujou avec moi, oui ? Vous verrez qu'Arturo, il est joueur comme pas un !

Soudain, son bras se détendit comme un ressort, il m'empoigna par le col de mon corsage en dentelle et déchira l'étoffe du haut en bas.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. J'avais l'intention de m'en tirer au baratin, comme une femme du monde. Mais les circonstances ne me le permettaient plus. Je crois bien que je suis sortie de mes gonds – le sergent des *Marines*, qui m'avait enseigné le « close-combat », m'avait pourtant avertie : « Garde ton sang-froid quand tu fais ça, sinon tu peux casser quelque chose qui ne pourra plus être réparé »... et il semble bien qu'il eût raison.

Mais, comme je viens de le dire, j'étais folle furieuse contre Arturo, et je ne pris pas le temps de réfléchir. Je lui fis d'abord le coup de la fourchette dans les yeux, puis une manchette de judo à la gorge, pour faire cesser ses hurlements. Là-dessus, je lui tortillai les jambes, les nouai autour de son cou, puis, saisissant son poignet droit à deux mains, je traversai la pièce au galop, le traînant à ma suite comme un

wagonnet. Arrivée à l'autre bout du salon, je m'arrêtai pile, puis, sans lâcher son poignet, me mis à tourner sur moi-même.

Arturo exécuta quelques cercles rapides sur le derrière, puis, prenant de la vitesse, il s'éleva progressivement dans les airs. Je tournai toujours, de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il planât à deux bons mètres du sol. Puis, stoppant brusquement, je lâchai son poignet.

Pendant une bonne seconde, il offrit une ressemblance frappante avec un missile téléguidé ; puis il emboutit le mur, dans un bruit épouvantable, provoquant la chute de trois ou quatre tableaux, d'ailleurs médiocres, qui y étaient accrochés. Je le vis glisser au ralenti et toucher le plancher. Il gisait là, sans bouger, et je songeai que cette petite séance valait bien une automobile neuve, même rallongée d'un pendentif en diamant.

La porte s'ouvrit soudain devant Rafaël, qui semblait avoir été éjecté d'une rampe de lancement. Arrivé à ma hauteur, il me considéra attentivement et je me félicitai d'avoir mis un soutien-gorge sous mon corsage à trous-trous. Enfin, il se tourna vers Arturo et sa mâchoire s'affaissa.

— *Madré mia !* murmura-t-il. Maintenant, on a deux cadavres sur les bras !

— Il respire encore... il me semble, dis-je. Mais vous, alors, quel héros à la mie de pain ! Quand je pense que vous m'avez laissée seule avec cet Adonis mangé aux mites !

— J'attendais dehors, expliqua-t-il d'une voix oppressée. J'étais sûr que vous étiez de taille à le neutraliser, mais si vous aviez appelé, *chiquita...*

— Vous auriez branché la radio ! dis-je avec amertume. J'en ai soupé de vous et de vos copains – morts ou vifs, Rafaël Vega ! Je laisse tomber !

J'étais sur le point de sortir, sans demander mon reste, quand, soudain, une fraîcheur inhabituelle me rappela mon corsage arraché. Se promener à travers les rues en soutien-gorge, ça va bien pour les jeunes personnes sur les affiches publicitaires, mais moi, j'ai des principes différents.

Et c'est alors que j'eus une idée de génie : ayant ôté mon corsage déchiré, je m'accroupis près d'Arturo et lui enlevai sa chemise écarlate. Donnant, donnant : je lui pris sa chemise, mais lui enfilai le corsage, de peur qu'il n'attrapât froid. Il fallait bien reconnaître que le corsage en dentelle m'allait mieux qu'à lui, mais, en revanche, je mettais en valeur sa chemise rouge, mieux qu'il ne l'avait jamais fait. On était donc quittes.

Rafaël m’observait toujours, bouche-bée. Je lui jetai un coup d’œil glacial et dis :

— *A dios*, héros !

Là-dessus, je quittai le salon d’un pas ferme et mis le cap sur la porte de sortie.

— Mavis ! cria Rafaël à ma suite. Attendez ! Je...

— Vous devriez être acteur ! répondis-je. Vous me faites penser à ce sketch où il est question du pays où fleurit la patate. Je parie que c’est de votre pays qu’il s’agit – et les patates de votre espèce, c’est des patates pourries !

— *Chiquita*, implora-t-il, qu’est-ce que je vais faire, maintenant ?

— Foutez le camp avec une tournée théâtrale. Vous pourriez jouer le grand rôle dans *Arturo dans la purée*. Vous feriez un triomphe !

J’ouvris la grande porte à la volée, franchis le seuil... et n’allai pas plus loin. Une petite marée bleue me submergea et me repoussa dans le hall d’entrée. Puis la lame de fond se disloqua en quatre flics maflus, sanglés dans leur uniforme bleu et accompagnés d’un personnage vêtu de gris, qui aurait eu sa place au sommet d’un totem, dans une quelconque réserve.

— C’est bon ! grinça le type en gris, en me faisant face. Où est le corps ?

J’aspirai une longue bouffée d’air et baissai les yeux sur ma chemise écarlate, dont l’étoffe se tendait à craquer.

— Si vous ne voyez pas le corps, c’est que vous êtes miro ! déclarai-je froidement.

— Assez de boniments ! fit-il d’une voix qui s’étranglait. Je vous parle d’un cadavre – où est-il ?

— Cadavre ? fis-je d’une voix mourante. Vous en avez perdu un ?

— Ha ! s’exclama-t-il, dégouté.

Puis, me saisissant par le bras, il me reconduisit, tambour battant, dans le salon, avec les quatre flics « habillés » sur les talons.

Rafaël ne trahit aucune émotion lorsqu’il nous vit, mais l’homme au masque de totem l’examina d’un œil soupçonneux.

— Je suis le lieutenant Fry, de la Brigade Criminelle, dit-il enfin. Où est le corps ?

— Moi pas parler anglais, répondit vivement Rafaël.

Je le reconnus bien là – il n’était même pas fichu de trouver une vanne un peu originale, dans le genre : « Je ne suis pas de la maison... je ne faisais que traverser... »

— Dites donc, lieutenant ! fit l'un des flics en désignant Arturo, toujours affalé par terre. Le v'là, ma parole !

— Mais oui ! (Le lieutenant triomphait.) C'est bien ça ! (Il me lança un regard mauvais.) Pour la mise en boîte, faudra repasser, la frangine !

Il regarda Arturo de plus près et ses paupières battirent :

— Nom d'un ouistiti ! dit-il. Qu'est-ce qu'ils vont pas se foutre sur le dos, les mecs, de nos jours !

— C'est pas un cadavre, protestai-je. Ça respire !

Le lieutenant Fry se pencha, examina Arturo en silence pendant quelques secondes, puis se redressa, avec une grimace écœurée.

— Il n'est pas mort, le mec ! (Il avait lui-même l'air mortifié.) Mais il devrait l'être, nom de nom ! Quand on porte une chemise pareille – avec des orchidées sur fond de dentelle !... (Il se tourna vers les quatre agents.) Fouillez la maison, fit-il d'une voix brève. Il y a un cadavre de caché quelque part. Trouvez-le !

Les agents s'égaillèrent, pleins de zèle, et Fry nous considéra, Rafaël et moi, d'un œil farouche, et chacun son tour.

— Ça va ! dit-il enfin. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Rafaël avait déjà la bouche ouverte pour lui répondre, mais le lieutenant le prit de vitesse :

— Et ne me resservez pas ce bobard, comme quoi vous ne parlez pas anglais ! Quand un mec réussit à lever une pépée comme celle-là... (Il me désigna du pouce.)... faut qu'il sache causer l'anglais – et plus qu'un peu !

Rafaël expliqua, avec rapidité et concision, qui il était et qui était Arturo. Il s'étendit avec complaisance sur le fait qu'Arturo, le fils du président de sa mère-patrie, était là en mission diplomatique. Et maintenant, il ne pouvait s'empêcher de frissonner en songeant à la réaction du ministère des Affaires étrangères, lorsqu'il apprendrait l'intrusion du lieutenant à leur domicile privé, sans le moindre mandat, et qu'il connaîtrait les affreuses accusations que le même lieutenant s'était permis de formuler.

— Mission diplomatique... Tiens, tiens ! (Fry se tourna vers moi, le sourcil froncé.) Je parie que c'est la mission en question que je regarde en ce moment. C'est quoi, votre nom ?

— Mavis Seidlitz, répondis-je.

Je vis l'éclair dans son œil et ajoutai précipitamment :

— Si vous avez l'intention de me demander : « Mavis... ou Mon Vice ? », ne vous fatiguez pas – on l'a trouvé avant vous !

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je suis en visite, ou plutôt, je l'étais. Je sortais justement quand vous êtes arrivé.

— Où est le corps ?

Décidément, il y tenait !

— Je ne sais vraiment pas de quoi vous parlez, déclarai-je.

— Lieutenant, intervint Rafaël d'un ton très courtois, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y a un mort dans la maison ?

— On le sait, dit Fry. On a eu le tuyau.

— Par qui ?

— Ceci ne vous regarde pas, dit le lieutenant avec désinvolture.

— C'était donc un informateur anonyme ? (Rafaël eut un sourire dédaigneux.) Dans mon pays, la police reçoit de nombreux appels de ce genre – on lui signale des incendies sans feu, des meurtres sans cadavres...

— Silence ! aboya Fry.

Rafaël haussa donc les épaules et fit silence, ce qui, pour une fois, me parut fort raisonnable.

Cinq minutes se traînèrent, ou peut-être davantage, et soudain les flics réapparurent, mais il suffisait de voir leurs figures pour se rendre compte qu'ils revenaient bredouilles. Ils firent leur rapport au lieutenant, et il suffisait de voir sa figure pour comprendre que ses subordonnés devaient renoncer pour dix bonnes années à l'espoir de monter en grade.

— C'est bon, dit-il en ravalant péniblement sa salive, je veux bien croire que l'informateur nous a donné un tuyau bidon. Allez, on s'en va !

Il s'en fut d'un pas décidé vers la porte, les agents le suivant en groupe serré. Nous sortîmes derrière eux. Mais, la porte à peine franchie, Fry s'arrêta et regarda la Thunderbird de Rafaël. Aussitôt, mon cœur fit un plongeon bien au-deçà de mon soutien-gorge.

— Une seconde, fit le lieutenant, très calme. On n'a pas fouillé cette voiture encore. A qui est-elle ?

— Vous parlez de la Thunderbird, lieutenant ? marmonna Rafaël après un long silence.

Fry semblait de glace.

— Vous voyez une autre voiture ? demanda-t-il.

— C'est la mienne, je crois bien, dit Rafaël d'une voix grêle.

Mon cœur dégringola dans mes talons quand je vis l'un des flics ouvrir la malle arrière. Je m'attendais qu'il hurle : « Eurêka ! » mais rien de tel ne se produisit. Il referma la malle et déclara : « Il n'y a rien là-dedans, lieutenant. » Les autres reconnurent à leur tour qu'ils n'avaient pas découvert de cadavre dans les différentes parties de la Thunderbird, et la séance fut levée. Ils s'engouffrèrent dans la voiture de police et filèrent vers les services de la Brigade criminelle, ou tout autre endroit qui leur convenait.

Rafaël me regarda d'un œil éteint et je le regardai de même. Puis, tous deux, nous nous approchâmes de la bagnole et ouvrîmes la malle. Le flic n'avait pas blagué – Georges était bel et bien parti !

— Todos *Santos* ! articula Rafaël d'une voix rauque. Un miracle !

— J'y crois pas, déclarai-je. Les corps ne se volatilisent pas !

— Sauf celui-là, répondit-il avec simplicité.

Force m'était de reconnaître qu'il n'avait pas complètement tort.

— Eh bien, dis-je, puisqu'il est parti, moi, je vais en faire autant... Chez moi !

— Je vous reconduis, proposa-t-il.

— Et Arturo, dans tout ça ? Vous êtes, en principe, son garde du corps.

— Je crois que mon temps de garde du corps est révolu, Mavis, dit-il tristement. Pour le moment, je souhaiterais plutôt oublier Arturo et ne pas penser à ce qu'il décidera quand il aura retrouvé ses esprits. Venez, je vous ramène.

Je remontai donc dans la Thunderbird et Rafaël me déposa devant son immeuble. Il voulut monter avec moi, histoire de s'assurer qu'aucun danger ne me menaçait, mais je lui déclarai qu'une séance de close-combat me suffisait pour la soirée et je le plantai là, au coin de la rue.

C'était vraiment bon d'être chez soi, bien à l'abri. La lampe de la pièce de séjour était allumée et je ne me rappelais pas l'avoir laissée ainsi, mais il y a tellement de choses que j'oublie – j'oublie le moment où il est recommandé de se défendre, j'oublie celui où il est conseillé de prendre les jambes à son cou et même celui où il est opportun de capituler.

Ce qu'il me fallait, décidai-je, c'était une bonne douche pour me rafraîchir, et puis une bonne nuit de sommeil. Et, le lendemain matin, j'allais oublier l'existence même du nommé Rafaël Vega et de son cadavre à éclipses.

Je passai dans ma chambre, me débarrassai de mes vêtements et,

ramassant un peignoir, l'emportai avec moi dans la salle de bains. Je tournai le commutateur, accrochai le peignoir à la patère et, l'instant d'après, poussai un hurlement.

Vous pouvez toujours la chercher, la fille qui, à ma place, n'aurait pas hurlé ! J'étais là, dans le plus simple appareil, prête à recevoir un bon jet d'eau chaude, et qu'est-ce que je reçois à la place ? Un homme ! Un homme installé dans mon bac à douche, comme chez lui, avec tous ses cheveux tombant d'un côté du crâne, l'autre côté étant chauve.

Je lui jetai un second regard et hurlai de plus belle. C'était Georges, avec sa moumoute de guingois, qui semblait décidé à me hanter jusqu'à la fin de mes jours, comme s'il était payé pour.

La salle de bains était trop petite pour nous deux. L'un devait céder la place à l'autre. Ce fut moi. Je quittai donc les lieux à reculons, sans prendre la peine de remporter le peignoir. J'avais fait peut-être trois pas dans la pièce de séjour, toujours à reculons, quand un doigt fut piqué au creux de mes reins. Je laissai échapper un troisième hurlement.

Je pivotai sur mes talons et là, devant moi, je le vis – mains dans les poches, sourire niais aux lèvres, l'air d'être chez lui – l'énergumène, le beatnik, Terry, ou je ne sais plus quoi...

— Mon p'tit bouchon, dit-il en m'examinant sur toutes les coutures d'un œil admiratif, vous êtes badour, que c'est pas humain !

CHAPITRE VI

Quand une jeune fille n'est couverte que de confusion, ses deux mains suffisent à peine à la tâche. D'ailleurs, il était trop tard pour songer à la modestie virginale. Je le foudroyai du regard et articulai :

— Je voudrais bien savoir ce que vous venez fiche ici, bon sang de bois !

— Je vous attendais, mon lapin, dit-il sans s'émouvoir. J'ai du temps devant moi que c'est pas humain !... *Man !* J'aime la méditation – et je ne vois pas, pour m'y consacrer, de meilleur endroit que votre bahut.

Je me dis que, pour m'appeler « man », il devait être ou myope ou cinglé.

— C'était donc vous ! repris-je sur le mode dramatique.

— C'était je, moi, lui, vous, nous, leur, dit-il, comme qui dirait le genre humain en délire éthylique – comme qui dirait rien du tout, mon p'tit puma. Comme qui dirait, on a le bahut, je vous ai, vous m'avez, il ne manque plus qu'un peu de jazz et un peu de gnôle, grande dingue que vous êtes, pour s'envoyer dans l'espace interplanétaire !

— C'est vous qui avez sorti le corps de la malle, poursuivis-je, sans plus écouter ses propos qui, de toute façon, étaient complètement dénués de sens. Mais pourquoi l'avoir amené ici ?

— Je vois les petits uniformes bleus qui s'avancent, expliqua-t-il, je me dis qu'une poupée comme vous mérite bien un petit coup de pouce, alors je décarre le raide de la chignole au Latin et le carre dans la mienne. Tu creuses ?

— Je voudrais bien ! criai-je en lui lançant des regards étincelants. C'est vous que je mettrai dans le trou, et le cadavre par-dessus !

— Il est aussi bien dans la salle de bains, dit-il avec indifférence.

— C'est vous qui le dites !

— Il ne vous donnera pas plus de souci qu'une brosse à dents, poupée. Et, à la longue, vous vous y habituerez.

— Comme à un mal de dents, oui ! dis-je.

Il opina de la tête, avec un air heureux dont je ne pouvais comprendre la cause.

— Ça y est, tu creuses ! dit-il. Qu'est-ce qu'il y a à biberonner, dans le secteur, mon p'tit bouchon ?

— Il y a une bouteille de whisky dans le tiroir de la commode, lui dis-je, désespérée. Je la gardais pour les urgences, mais cette nuit est bien la nuit de l'urgence !

Il s'en fut aussitôt vers la commode et, pendant qu'il cherchait la bouteille, je retournai en toute hâte dans ma chambre.

Je venais d'enfiler un slip quand j'entendis la sonnerie de la porte. Fébrilement, je finis de m'habiller pour pouvoir y répondre. Je mis un de ces soutiens-gorge qui s'attachent par-devant, modèle spécial pour la jeune fille vivant seule et qui aime bien voir ce que fait son petit ami. Puis je passai un tricot par-dessus ma tête et, tortillant des hanches, réussis à me faufiler dans un pantalon particulièrement collant. Enfin, quand j'eus glissé mes pieds dans des sandales, je fus prête pour répondre à la sonnerie, et c'est alors que je me rendis compte que cette sonnerie avait quelque chose de bizarre – elle n'avait retenti qu'une fois. Sans doute le visiteur s'était-il trompé d'appartement, à moins qu'il ne fût parti, pour quelque raison personnelle.

Je revins donc dans la pièce de séjour pour découvrir que le beatnik n'y était plus. Il semblait même qu'il fût parti en toute hâte, car il n'avait pas ouvert la bouteille de whisky – elle était là, sur la table, même pas décachetée.

Je fis quelques pas de plus... et poussai un hurlement. Cela devenait chronique. Face contre terre, juste devant la porte, sur le tapis, gisait un nouveau corps !

Je restai là à le regarder pendant un bout de temps, comme quelqu'un qui en a vu trop, en une seule journée... et pas en pullman. Puis, je me rendis compte que ce corps avait une allure étrangement familière. Je l'avais déjà vu quelque part. Je me mis à quatre pattes et le retournai sur le dos. Il avait bel et bien quelque chose de familier, ce corps – c'était celui de Johnny Rio. Et il n'était pas qu'un corps, il respirait.

Je ne m'y connais pas beaucoup pour administrer les premiers soins, mais je m'y connais drôlement pour tout ce qui touche Johnny Rio ; je savais donc que c'était perdre mon temps que de lui envoyer de l'eau à la figure. Je décachetai la bouteille et lui éclaboussai le visage de whisky.

En un clin d'œil, il avait retrouvé la position assise et me regardait

d'un œil papillotant.

— Qui c'est qui m'a assommé, vingt dieux ? demanda-t-il d'une voix étrangement sourde. Et cesse de gaspiller du bon whisky, espèce d'idiote ! Mets-en dans un verre et donne-le-moi !

J'obtempérai. Il vida rapidement le verre et, s'étant remis debout sur ses jambes flageolantes, tourna vers moi un regard embrasé :

— Qui c'est qui m'a assommé ? répéta-t-il.

— Ne me regarde pas comme ça, répondis-je. J'étais dans la pièce à côté, en train de me faire une beauté.

— Des poèmes, maintenant ! grommela-t-il. Et à part nous, qui il y avait encore ?

— C'était sûrement le beatnik. Ton coup de sonnette l'a effarouché, faut croire. En tout cas, il a disparu.

— Le beatnik ?

— Mais oui, dis-je. Tu sais bien – en pullman !

— Mavis, dit Johnny avec raideur, t'as perdu ton radar.

— Mon quoi ? demandai-je, inquiète.

— Aucune importance, soupira-t-il en me tendant son verre vide. Remplis-moi ça, pendant que je remets un peu d'ordre dans ma toilette.

— J'en ferais rien, à ta place, dis-je. En tout cas, pas dans la salle de bains.

— Où veux-tu que j'aille ? A la cuisine ?

— T'y seras pas à ton aise ! insistai-je encore, d'une voix affaiblie.

— Donne-moi à boire, c'est tout ce que je te demande, dit-il. Et, cette fois, mets un peu de glace dans mon verre.

Et il s'en fut vers la salle de bains.

J'étais à la cuisine en train de sortir la glace, quand j'entendis son cri et j'éprouvai une certaine satisfaction en constatant qu'il s'y mettait, lui aussi. Deux secondes plus tard, nous nous cognions du front dans la pièce de séjour.

— Mavis ! (Les yeux lui sortaient de la tête.) T'as un cadavre dans ta salle de bains !

— Mais oui, dis-je. J'ai des idées très personnelles pour la décoration d'appartements.

Je versai du whisky sur les glaçons et lui offris le verre.

Johnny était si époustouflé qu'il ne le vida pas tout de suite.

— Ce corps, il était déjà dans la malle arrière de Vega, reprit-il d'une voix étranglée. Comment diable a-t-il abouti dans ta salle de bains ?

— C'est le beatnik qui l'y a mis.

— Quel beatnik ?

— Celui qui ne voulait pas que les flics le découvrent dans le coffre de la bagnole de Rafaël, expliquai-je patiemment. Celui qui habite dans le bahut à M^{me} Stern. Il nous a filés jusque chez Alex Milroyd.

A tâtons, Johnny gagna le fauteuil le plus proche et s'y laissa choir.

— Le bahut à M^{me} Stern ? marmonna-t-il. Qu'est-ce que ça signifie, nom de nom ?

— Ça signifie la maison de M^{me} Stern, tiens ! Ma parole, tu débarques !... Tu vas comprendre – Milroyd et « Lunettes » nous ont obligés à remmener le cadavre chez Arturo. On n'a vraiment pas eu le choix, parce qu'ils étaient drôlement nombreux et ils avaient tous des pistolets. Alors, quand on est arrivés à destination, Arturo s'est dit que j'étais faite pour le délassement du guerrier et force m'a été de l'estourbir. (J'adressai à Johnny un sourire triomphant.) Et c'est à ce moment-là que les flics se sont amenés et c'est là aussi que le beatnik a sorti le corps de la malle à Rafaël et qu'il l'a apporté ici.

La pomme d'Adam de Johnny eut un soubresaut, car il venait d'avaler son whisky d'un trait.

— Bon, j'ai perdu la raison et n'ai plus de soucis à me faire ! dit-il humblement. Je sais que c'est du masochisme, Mavis, mais je te demande de recommencer par le commencement et de parler lentement !

— *Man !* m'exclamai-je avec amertume. C'est pas humain !

Quand j'eus fini de lui raconter les événements dans leur ordre chronologique, Johnny avait fait un sort à un bon tiers de la bouteille de whisky réservée aux urgences, d'autant plus aisément qu'il n'avait cessé de m'interrompre.

Puis il resta là, sans bouger, pendant une bonne demi-minute, les yeux clos, la figure douloureuse.

— Si tu veux dormir, tu ferais mieux de rentrer chez toi, lui dis-je. Je n'ai aucune raison de te garder ici. T'es même pas mon patron – juste mon associé !

— Si je pouvais découvrir la moindre parcelle de logique dans ce micmac, je m'estimerai heureux, dit Johnny lentement. Pour commencer, Vega abat le bonhomme, parce qu'il le prend pour un rôdeur animé d'intentions meurtrières. Là-dessus, il s'adresse à nous,

sous prétexte qu'il nous connaît et que nous, nous connaissons Los Angeles et pouvons lui indiquer un lieu où il pourrait balancer le corps, sans histoires et avec discrétion. Du moins c'est ce qu'il prétend.

« Vous partez donc, tous les deux, vous ne trouvez pas l'endroit où balancer le corps, et il vous vient l'éblouissante idée de le ramener à l'endroit d'où il n'aurait jamais dû partir – dans sa propre maison. Mais la veuve, pas explorée du tout et armée d'un pistolet, aidée en plus par le beatnik qui partage son bahut, vous contraint à le porter au domicile de Milroyd. Milroyd et un individu à lunettes d'écaille vous obligent à le reconduire à son point de départ, puis ils alertent les flics, du moins tout permet de le supposer. Mais le beatnik intervient, embarque le corps avant que les flics aient pu le découvrir... et il le monte ici !... Pourquoi ?

— Pourquoi ? fis-je en écho.

— Pourquoi ça et pourquoi tout ? explosa Johnny. Pourquoi Vega a-t-il cru devoir nous l'amener ? Pourquoi n'a-t-il pas averti la police qu'il a abattu un rôdeur ? Pourquoi la veuve n'a-t-elle pas appelé la police pour lui déclarer qu'un homme et une femme venaient de franchir la grande porte de sa maison, portant le corps de son mari ? Pourquoi Milroyd n'a-t-il pas convoqué la police sans perdre un instant, en lui expliquant que des inconnus cherchaient à lui fourguer un cadavre dont il ne voulait pas ?

Je réfléchis un moment à ces questions, puis me tournai vers Johnny avec un sourire encourageant.

— J'en sais rien, dis-je.

Johnny alluma une cigarette et s'extirpa de son fauteuil.

— Va falloir trouver toutes ces explications à la sueur de notre front, on dirait... Mais, d'abord, il s'agit de planquer ce cadavre dans un coin où il restera planqué... Mais où ?

— J'ai une idée ! criai-je en faisant claquer mes doigts avec enthousiasme. Si on le...

Au même instant, je reçus le choc de son regard fulgurant et m'arrêtai net.

— Ne t'avise pas de formuler la moindre idée, Mavis Seidlitz ! gronda-t-il, menaçant. Sinon, je fous le camp d'ici après t'avoir enfermée dans la cabine à douche avec le macchab, et je me paie de longues vacances !

— Je ne veux surtout pas te contrarier, Johnny, mon cher associé, dis-je vivement. C'est toi le patron !

— Comment s'appelait le lieutenant qui cherchait le corps ?

demanda-t-il sèchement.

— Fry. Le lieutenant Fry. Il ne m'a pas plu du tout. Il a dit des choses désobligeantes au sujet de mon corsage. Et même si c'est Arturo qui le portait à ce moment-là, je l'avais payé treize dollars cinquante, et...

— Fry, répéta Johnny d'un ton lugubre. Je le connais. Il ne me porte pas dans son cœur. Il a une dent contre tous les gars munis d'une licence de privé. Si on lui racontait ta version de l'histoire, en lui expliquant comment on s'est retrouvé avec ce cadavre sur les bras, il faudrait abandonner tout espoir... à moins qu'on ne plaide la folie...

— Je ne suis pas cinglée ! protestai-je.

— Qu'est-ce que tu paries ? dit-il froidement. Mais il s'agit de se grouiller, car ton copain beatnik est fichu d'avoir téléphoné aux flics en disant que le corps est chez toi. Pour commencer, on va donc le descendre dans ma voiture.

Je partis en avant-garde et Johnny porta le corps. Nous arrivâmes dans le hall d'entrée sans rencontrer personne et, quand la rue fut libre, Johnny traversa vivement le trottoir et bascula le corps sur le siège arrière de sa décapotable. Nous prîmes place sur le siège avant.

La voiture fit un bond, comme si on avait les motards de la police aux trousses.

— Où allons-nous, à cette allure d'enfer ? demandai-je, tout oppressée.

— Plus vite j'aurai débarrassé le siège arrière de ce refroidi, dit-il, plus je serai content.

Minuit avait tout juste sonné quand il arrêta sa voiture et coupa le contact. Je reconnus l'endroit tout de suite, car c'était la deuxième fois en douze heures que je lui rendais visite – la plage Will Rogers !

J'attendis dans la bagnole, pendant que Johnny ramassait le corps sur le siège arrière et descendait le long de la plage avec son fardeau. Quelques minutes après, je le vis revenir.

— Ce sera une bonne surprise pour un baigneur matinal, grogna-t-il en remettant le moteur en marche.

— Je suis ravie, en tout cas, que t'aies approuvé mon idée, déclarai-je, puisque t'as choisi la même plage que moi... et tout ça.

— C'est la loi des probabilités, dit-il. Sur des millions d'idées ridicules, tu peux en avoir une ou deux de bonnes.

Je jugeai inutile de me lancer dans une discussion à ce moment-là, car j'avais pas mal discuté avec Johnny dans ma vie, et, bizarrement, ce n'est jamais moi qui gagne. Je suis sûre qu'il triche d'une façon ou

d'une autre, mais j'ai jamais pu mettre le doigt dessus.

Je jetai un coup d'œil à travers le pare-brise et me dis que la rue que nous suivions ne m'était pas inconnue non plus. Et quand Johnny engagea la bagnole dans une allée montante et sinueuse, je sus que je ne m'étais pas trompée.

— Hé ! hurlai-je. C'est la propriété de Milroyd !

— Ta mémoire s'améliore à tous les instants, dit Johnny. Oui, j'ai fait quelques boulots pour Alex, dans le temps, alors que je n'avais pas encore appris par la rumeur publique quelles étaient ses activités... Maintenant, j'estime qu'il serait temps d'élucider un peu toute cette histoire.

— Si nous restons en vie assez longtemps ! dis-je, accablée.

Mais Johnny n'écoutait même pas.

Juste devant le fameux patio, Johnny arrêta la bagnole. Mais, cette fois, nous ne gravâmes pas ses marches, car Johnny, avec son sens des convenances, s'en alla, en me traînant par le poignet, vers d'autres marches qui menaient à la grande porte d'entrée.

Il appuya sur la sonnette et, à l'intérieur, un carillon joua un petit air qui ressemblait beaucoup à *My Fair Lady*, mais je me dis que ce n'était sûrement pas cet air-là, à cause de ce truc qu'on appelle « droits d'auteur », n'est-ce pas ?... ce truc qui signifie que, pour utiliser un thème musical, faut d'abord payer. Or, je voyais mal Milroyd dépensant son argent s'il avait la possibilité de l'éviter.

La porte s'ouvrit et un individu de haute taille et de puissante carrure s'arrêta sur le seuil, en fixant sur nous un regard féroce. Je reconnus un des gorilles qui, la dernière fois, nous avaient groupés, Rafaël et moi, dans le patio. Ce qui est certain, c'est qu'il ne gagnait pas à être mieux connu. Il me parut plus affreux qu'avant. Décidément, je ne trouvais aucun attrait à cette tête en boule de loto et au paillason de poils de sa poitrine, sous la chemise ouverte.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grogna-t-il.

— Voir Alex, répondit Johnny d'une voix brève. Dites-lui que Johnny Rio est là.

— Il dort, dit l'individu. Allez vous faire voir.

— Eh bien, réveillez-le, fit Johnny. Dites-lui que les flics n'ont pas retrouvé le corps de Stern dans la maison d'Arturo et que je veux lui parler.

Le gorille nous regarda encore un moment d'un œil vide, puis haussa les épaules.

— Vous feriez mieux d'entrer et de vous expliquer avec lui, dit-il

lentement. Il est au fond, dans le bar.

Johnny entra, j'en fis autant et le gorille nous guida à travers toute la maison, vers le bar en question. Cette pièce avait tout du « Diner's Club » par ses proportions, son mobilier et le reste.

Milroyd était là, bel et bien, et, avec lui, quelques-uns de ses sbires.

Sans se presser, il leva la tête à notre arrivée et sourit.

— Johnny, salut ! dit-il, très décontracté. Ça fait une paie !... Qu'est-ce que tu fous dehors à cette heure tardive ?

— Je viens troquer quelques tuyaux, Alex, expliqua Johnny, tout aussi décontracté.

— Des tuyaux ? fit Milroyd avec une pointe d'intérêt. Au sujet de quoi ?

— Au sujet du corps de Jonathan Stern, dit Johnny.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Les poulets ne l'ont pas trouvé chez Arturo, déclara Johnny tranquillement. Quelqu'un l'avait enlevé avant qu'ils arrivent.

— Je ne comprends absolument rien à ce que tu me racontes, Johnny, dit Alex Milroyd, catégorique. Tu te trompes de mec – ou tu te trompes de maison... enfin, quel que soit ton boulot, je ne veux pas le connaître.

Johnny s'assit sur le divan, et je me hâtai de prendre place à côté de lui, car je me sentais très nerveuse... ce qui était bien naturel pour une jeune fille.

— Jouons pas à cache-cache, Alex, dit Johnny. Je sais ce qui s'est passé ici, tout à l'heure. Mavis me l'a raconté. (Il me désigna du doigt.) Tu te souviens de Mavis Seidlitz, pas vrai ?

— Je l'ai jamais tant vue, déclara Alex.

Là-dessus, il m'adressa un sourire brûlant et ajouta :

— Mais j'ai eu tort !... Bonjour, beauté !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? criai-je avec colère. Vous savez très bien que vos hommes de main nous ont alpagués dans le patio, moi et Rafaël Vega, et que vous avez dérouillé Rafaël, ce qui m'a obligée à vous avouer qu'on a amené le corps chez vous sur l'ordre de M^{me} Stern !

Milroyd regardait Johnny avec sympathie :

— Elle est pourtant mignonne à voir, la greluce ! Tu penses la conduire chez un presse-citron... enfin, chez un psychiatre ?

— Vous avez peut-être oublié, hurlai-je, que c'est « Lunettes

d'Écaille » qui vous a donné l'idée de nous faire rapporter le corps chez Arturo ?

— « Lunettes d'écaille » ?

— L'homme au menton en broussaille, celui que vous appeliez Hal. Ne me dites pas que vous l'avez oublié, lui aussi !

— J'ai jamais entendu parler d'un gars nommé Hal, fit-il placidement. Des lunettes d'écaille, dites-vous, et une barbe par-dessus le marché ? Qu'est-ce que c'est que ce mironton – un beatnik, au moins ?

— Johnny, implorai-je, fais quelque chose ! Johnny considéra Alex pendant quelques instants, sans prononcer une parole. Puis il haussa les épaules et se leva.

— Si c'est ça ton jeu, Alex, dit-il, tu es libre. Mais Stern avait un drôle de poids, à Los Angeles. Quand les poulets sauront qu'il est mort, ils vont foutre toute la ville sens dessus dessous, pour découvrir qui l'a tué et pourquoi.

— N'empêche que je ne sais toujours pas de quoi il est question, dit Milroyd.

— Tu parles ! dit Johnny. Je ne t'ai jamais avoué que j'ai été boy-scout, dans le temps ?

— Me raconte pas ta vie, ça ne m'intéresse pas, répondit Milroyd avec froideur.

— Tu sais, un bon tour en appelle un autre, reprit Johnny, tout souriant. T'as téléphoné aux flics pour leur dire où ils pourraient trouver le corps, mais les flics ont fait chou blanc. S'ils le savaient, ils t'en voudraient à mort, Alex. Alors, je m'en vais peut-être les appeler, moi aussi – pareil que toi, sans leur donner mon nom – et je leur dirai que c'est toi qui les as lancés sur une fausse piste.

Un silence assez pénible suivit et je regrettai que Johnny n'eût pas fermé sa grande gueule. Milroyd quitta le bar et sortit de la pièce. Je me levai à mon tour et me plantai à côté de Johnny, car je songeais que si on en venait aux mains, je me débrouillerais mieux en close-combat debout qu'assise.

Et puis Milroyd réapparut, portant à la main un porte-documents.

— Je ne sais toujours pas de quoi tu parles, Johnny, dit-il, mais de toute façon, je pense qu'il s'agit d'une affaire quelconque dont tu as été chargé ?

— En un sens, dit Johnny.

— Tu as donc un client ? Exact ?

— En un sens, répéta Johnny.

Milroyd ouvrit le porte-documents et en tira un paquet de billets qui me fit écarquiller les yeux.

Je glissai un regard sur le billet, au sommet de la liasse, et constatai que c'en était un de cinquante dollars. Si les autres lui ressemblaient, ce paquet représentait plus de fric que je n'en avais jamais vu de ma vie.

— C'est bien ma chance, dit Milroyd d'un ton désolé. Écoute, Johnny. Tel que tu me vois là, je pensais justement à faire appel aux bons offices d'un détective privé. Y a un miron-ton en Floride qui me doit pas mal d'oseille et j'ai comme une idée qu'il n'a pas l'intention de me le rendre. J'aurais donc besoin de quelqu'un qui puisse aller le voir et ramasser la fraîche vite fait. C'est marrant, les coïncidences... il a fallu que tu viennes juste ce soir... Moi, j'avais dans l'idée de te passer un coup de tube à la première heure demain matin, des fois que le boulot t'intéresserait. (Il se mit à compter la liasse.) Je paie tous les frais, bien entendu, et je te donne un acompte de... mettons de mille dollars ?

Johnny secoua la tête, l'air résolu.

— Pas mèche, Alex, fit-il. Ce que je viens de te dire tient toujours.

— Tu commets un impair, dit Milroyd avec douceur.

— Ça m'étonnerait, répliqua Johnny.

Milroyd se tourna vers le truand chauve qui nous avait ouvert la porte.

— M. Rio s'en va, Charlie, dit-il. Tu veux le raccompagner ?

Johnny s'en fut vers la porte et je me précipitai à sa suite, mais Milroyd intervint d'une voix nette :

— Pas toi, beauté ! Toi, tu t'assieds et tu te mets à l'aise. On te garde ici.

J'allais lui dire qu'il se fichait le doigt dans l'œil, mais, au même instant, je me rendis compte qu'il ne disait que trop vrai. Les deux autres macaques avaient sorti leur artillerie et la braquaient en plein sur moi. Je me rassis donc vivement sur le divan et m'appliquai à avoir l'air d'être ailleurs.

Johnny se retourna d'une pièce, le visage assombri par la colère.

— Qu'est-ce que c'est que cette combine, Alex ? fit-il d'une voix crispée. Mavis s'en va avec moi !

— Mais non, Johnny, dit Milroyd. Elle reste là, c'est toi qui fous le camp. Je lui offre l'hospitalité pour quelques jours – c'est comme une sorte de police d'assurance. Si les flics s'amènent pour me questionner sur ce coup de téléphone, dont tu viens de me parler, la greluce va

être victime d'un accident. Il ne sera pas mortel, rassure-toi : un vilain accident, c'est tout. De l'acide sur la figure, par exemple... Tu vois à peu près ?

Je vis la main droite de Johnny plonger sous sa veste, mais elle se figea soudain, car Charlie le Chauve lui avait poussé son calibre au creux des reins.

— Fais pas ton matamore, Johnny, dit Milroyd avec un mince sourire. T'as déjà la tête qu'est pas bien étanche, alors si en plus je te perçais un trou entre les omoplates... (Il fit signe à Charlie.) Ouvre l'œil – qu'il foute le camp et qu'il ne revienne pas ! Et s'il revient, les flics ne t'en voudront pas d'avoir abattu un rôdeur.

— Ça va, grogna Charlie en enfonçant son calibre dans le dos de Johnny. T'as entendu ce qu'il a dit, le patron ?

— Une seconde, fit Johnny, la voix dure. Si quelque chose devait arriver à Mavis, je...

— Je sais, interrompit Milroyd. A la télé, il y a plein de mecs qui causent pareil que toi. Il ne lui arrivera rien, dans la mesure où toi, tu ne feras rien. Ne l'oublie pas.

Soudain, je sentis comme un vent coulis sur mes chevilles et levai les yeux pour voir d'où ça venait. La porte vitrée qui donnait sur le patio s'ouvrit vers l'intérieur, et ce qui suivit fut si rapide que mes yeux se brouillèrent.

Les deux hommes de main tournaient le dos à la porte en question, braquant toujours leurs yeux sur Johnny. Et, brusquement, l'un d'eux fléchit les jarrets et s'écrasa, face contre terre. L'autre voulut se retourner et, au même instant, le canon noir d'un pistolet s'abattit en travers de sa gorge. Il tomba à genoux, portant les deux mains à son cou, avec les yeux qui lui sortaient de la tête, car il ne retrouvait plus sa respiration.

Après le bras, prolongé de la main, prolongée du pistolet, le personnage tout entier fit son entrée dans le bar.

Eh bien, c'était comme si le débarquement du 6 juin se reproduisait sous mes yeux. Même que je voulus pousser un cri de bienvenue, mais ma voix s'était égarée quelque part en route. Jamais je n'avais été aussi contente de voir cette paire de lunettes noires !

— *Buenas noches !* dit Rafaël fort poliment. Je ne vous dérange pas, au moins ?

— Laisse tomber ton feu, fit Charlie d'une voix rauque. Ou c'est Rio qui prendra !

— Pauvre Johnny ! répondit Rafaël d'un ton pénétré. Je pleurerai

sa perte. Mais, au moins, si je ne puis le sauver, je puis le venger !

— Euh ? fit Charlie.

Le canon du pistolet automatique pivota lentement dans la main de Rafaël pour pointer droit sur l'estomac de Milroyd.

— Tu butes Johnny, je bute Milroyd, *amigo*, expliqua Rafaël paisiblement. Comme ça, on sera quitte ! (Il inclina légèrement le buste.) *Por favor, señor*, voulez-vous tirer le premier ?

— Lâche ton feu, espèce de sapajou ahuri ! cria Milroyd à Charlie d'une voix stridente. Tu veux qu'il me supprime ?

CHAPITRE VII

Charlie laissa tomber son outil et, pendant quelques secondes, un silence absolu régna dans la pièce. Il fut rompu par un son aigu et sifflant – le truand qui avait pris un coup sur le kiki venait de retrouver sa respiration.

Johnny n'avait pas bronché et je me dis qu'il était peut-être trop effrayé pour remuer, mais, au même moment, il balança traîtreusement son coude en arrière, en plein dans le plexus solaire de Charlie, qui recula de trois pas en titubant et, brusquement, s'assit par terre. Il ne dit mot, mais ses yeux s'emplirent de larmes et sa figure vira au vert tendre.

— J'ai écouté pendant un moment dehors, Johnny, expliqua Rafaël. Si j'ai bien compris, Milroyd ne veut pas vous répondre et je trouve ça très grossier. Je me demande s'il ne faut pas lui donner une leçon de savoir-vivre, pour qu'il réponde aux questions que vous lui avez si courtoisement posées.

Rafaël fit un pas vers Milroyd avec, sur les lèvres, une espèce de sourire rêveur.

— J'enseigne les bonnes manières à la perfection, poursuivit-il d'une voix douce. Dans mon pays, j'ai encore jamais rencontré un type qui ait résisté à mes méthodes. On utilise une technique très simple, en commençant par les oreilles. D'abord, on tranche les lobes, l'un après l'autre, bien entendu, et, si le sujet est toujours réfractaire à la politesse, on lui coupe le bout de la langue. Ça ne l'empêche pas de parler, vous comprenez ? Bien sûr, ça le fera zozoter jusqu'à la fin de ses jours, sauf, évidemment, s'il se vide de son sang.

Rafaël avança d'un pas encore, et Milroyd recula, plein d'épouvante. Il tourna vers Johnny un regard égaré.

— Rio ! fit-il d'une voix fêlée. Ne laissez pas approcher ce sadique !

Johnny haussa les épaules :

— Vous avez entendu ce qu'il a dit ? fit-il d'un ton jovial. Moi, je serai aux premières loges !

— C'est qu'il va le faire ! glapit Milroyd. Il est cinglé... ces binocles noirs... je sais ce que ça représente. Mon psychiatre me l'a expliqué...

ça prouve qu'il est complètement déséquilibré – sadique, quoi !

— Mavis, susurra Rafaël, dans la cuisine il y a sûrement un couteau qui coupe bien. Soyez gentille, allez me le chercher !

— Non ! protesta Milroyd, affolé. N'allez pas lui chercher ce couteau ! Je vais parler ! Qu'est-ce que vous voulez savoir au juste, Johnny ? Posez la question – c'est tout ce que vous avez à faire. Je répondrai !

— C'est bon, dit Johnny. Mais je veux des réponses exactes, Alex. C'est ta dernière chance.

Rafaël parut déçu :

— Je n'aurai donc pas à me servir de ce couteau ?

— Pas encore, tout au moins, dit Johnny.

— Eh bien, je vais me rendre utile autrement, déclara Rafaël avec bonne humeur. Je vais faire le nécessaire pour qu'on ne vous dérange pas.

Il s'approcha de sa première victime qui venait de récupérer suffisamment pour se mettre à quatre pattes, et abattit la crosse du pistolet à la hauteur de son cercelet. Le gars se recoucha aussi sec.

Le deuxième, qui se tenait toujours la gorge, parvint à émettre un bêlement plaintif, juste avant de subir le même traitement. Puis Rafaël traversa la pièce vers Charlie, toujours assis par terre. Charlie, en voyant approcher Rafaël, chercha à se protéger la tête des deux mains et ferma les yeux.

— Ha ! s'exclama Rafaël en le contemplant d'un air rêveur. V'là le penseur !

Là-dessus, il balança sa jambe droite, et la pointe de son soulier vint frapper Charlie à l'endroit même où l'avait touché, quelques instants plus tôt, le coude de Johnny.

Les mains de Charlie retombèrent, puis se plaquèrent sur son plexus en un geste plein de tendresse. Et maintenant, les larmes coulaient sur ses joues.

— *Bueno !* dit Rafaël, satisfait. Johnny, vous allez pouvoir poser vos questions sans être interrompu, pas vrai ?

— Eh bien, Alex, commença Johnny, comment expliquez-vous que la veuve Stern ait obligé ces deux-là à amener le corps de son mari chez vous ?

— J'en sais rien, dit Milroyd.

— Va me chercher ce couteau de cuisine, Mavis, commanda Johnny.

— Non ! brailla Milroyd. C'est la vérité – je vous le jure ! J'en sais rien !

— Attends une seconde, Mavis, dit Johnny. On va voir s'il a plus de chance avec la deuxième question. Qui est le barbu à lunettes d'écaille, nommé Hal ?

Milroyd parut reconnaissant à Johnny de cette question à laquelle il pouvait répondre.

— Son vrai nom, c'est Harold Anderson, dit-il avec empressement. Je ne sais pas qui il est au juste, ni quel est son métier, et ça aussi, c'est vrai !

— Comment l'avez-vous connu, alors ? Demanda Johnny.

— Il est venu me voir, expliqua Milroyd, et il m'a demandé de le dépanner. Paraît qu'il avait entendu parler de moi, comme quoi j'étais le roi des dépanneurs. Il m'a donc parlé du nommé Arturo, fils du président d'un de ces petits pays de l'Amérique du Sud, qui serait venu pour négocier un emprunt auprès de Jonathan Stern. Anderson m'a donc demandé de surveiller Arturo et son compagnon – un flingueur mètèque, qu'il avait ramené avec lui.

— Un flingueur comment ? demanda Rafaël d'une voix froide.

— C'est le mot qu'il a employé ! glapit Milroyd. Vous avez exigé que je dise la vérité !

— Pourquoi Anderson s'intéressait-il à Arturo ? interrompit Johnny.

— Aucune idée, dit Milroyd. Il ne me l'a pas dit et je ne le lui ai pas demandé. C'était son affaire et, comme le fric lui coule des doigts, moi, j'étais content comme ça.

— Mais vous n'avez pas paru surpris quand ces deux-là ont voulu vous fourguer le corps, poursuit Johnny. Comment saviez-vous que Stern était mort ?

Je vis trembler la main de Milroyd, qui se frottait les yeux.

— J'avais posté mes gars autour de la maison d'Arturo pour qu'ils la surveillent nuit et jour. Ils m'ont donc raconté que Stern s'était introduit dans le parc au milieu de la nuit, mais qu'il n'en était pas ressorti. Alors, quand Vega a quitté la propriété, ce matin, pour se rendre chez vous, ils l'ont bien entendu pris en filature. Ils étaient encore derrière lui quand il a quitté votre agence avec la blonde. Même qu'ils n'ont jamais pu comprendre ce qu'ils ont foutu tout l'après-midi, jusqu'au moment où ils se sont amenés de ce côté-ci. Mes gars m'avaient téléphoné, en cours de route, pour m'avertir qu'ils avaient mis le cap sur la maison. Et, justement, Hal avait l'intention

d'aller se baigner, alors il a eu l'idée de descendre sur la plage, en bas, pour le cas où ils s'y arrêteraient. Il pensait vaguement que, s'ils laissaient leur bagnole à la limite du sable, il en profiterait pour la fouiller. Mais ça s'est goupillé tout autrement – il les a surpris en train de planquer le macchab ; il leur a foutu le trac et ils ont été obligés de rembarquer leur passager.

Milroyd aspira une longue bouffée d'air.

— Après ça, reprit-il, mes gars ne les ont plus lâchés. Ils les ont suivis jusque chez Stern et les ont vus repartir avec le corps. Quand ils ont compris qu'ils se dirigeaient encore une fois vers chez moi, ils m'en ont prévenu et c'est comme ça qu'on s'est trouvé là pour les accueillir.

— Pourquoi Anderson les a-t-il obligés, après ça, à remmener le corps chez Arturo ?

Alex tendit sa main ouverte en un geste implorant.

— Ne me le demandez pas. Je n'en sais rien. C'est lui qui a eu cette idée. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il avait le geste si large, question fric, que je me gardais d'exiger des explications, quand il ne m'en donnait pas.

— Où il est, maintenant ?

— Je ne sais pas, fit Alex, désespéré. Quand mes gars sont partis pour s'assurer que ces deux-là avaient bien ramené le macchab chez Arturo, Hal m'a ordonné de téléphoner aux flics pour les affranchir sur l'endroit où se trouvait le corps. Là-dessus, il est parti à son tour. Il m'a dit qu'il m'appellerait dans la matinée.

— Vous en savez bien plus que ça ! déclara Johnny.

— Non ! Ou alors, coupez-moi la gorge ! cria Milroyd avec passion. Je vous ai dit tout ce que je savais, Johnny. Si ça se trouve, c'est un truand qui aime régler ses affaires lui-même. Ou alors, il prépare un coup d'arnaque ou de goulante... bien que ça m'étonnerait.

— Pourquoi ?

— D'abord, il y a sa façon de parler, dit Alex. Il cause comme un homme éduqué, et c'est pas du bidon. Il aurait même la gueule d'un professeur... (Milroyd frissonna.) Si j'avais su que sa combine, elle tournerait en mouscaille, j'aurais mis le feu à sa moustache à sa première visite !

Johnny alluma une cigarette sans se presser.

— Et qu'est-ce que vous savez du beatnik qui habite chez la veuve Stern ? demanda-t-il.

— Beatnik ? (Alex le regarda, l'œil rond.) Vous voulez parler d'un

de ces camés dont j'ai vu quelques échantillons à mon dernier voyage à San Francisco ? (Il hocha la tête.) Je suis allé dans une de ces boîtes de la plage Nord, avec une rouquine de mes amies, pour écouter une petite formation de jazz et, soudain, un de ces cinglés bondit au micro et commence à débloquer... Moi, j'étais sur le point de l'estourbir, mais la môme m'a arrêté – elle m'a expliqué que c'était la nouvelle mode : on récite des poèmes avec accompagnement de jazz. Des poèmes, qu'ils appellent ça ! Ça n'a même pas de rime ! « Je suis le chien de la pluie, sans médaille ni collier, qu'il a débité, le mec, l'air inspiré, mais je suis libre de ne rien faire et de fouler aux pieds la flanelle grise de mon complet, sacré nom de nom. »... De la poésie, ça ?

— J'ai lu pas mal d'auteurs américains, intervint Rafaël. Ce ne serait pas du Gertrude Stein, des fois ?

— Moi, je veux des renseignements sur le beatnik qui vit chez les Stern, coupa Johnny avec impatience.

— Je savais même pas qu'il existait, dit Milroyd. J'ai jamais été chez Stern. Et la femme Stern, je la connais pas non plus.

Johnny acquiesça d'un signe de tête.

— Ça va, Alex. Pour cette fois, tu vas pouvoir garder tes oreilles intactes. (Il se tourna vers Rafaël.) J'ai idée qu'il serait temps de partir. On n'apprendra rien de plus, ici.

— Comme vous voudrez, *amigo*, dit Rafaël plein de bonne volonté, mais il y a une petite chose que je dois régler avant.

Il marcha sur Alex qui, reculant vivement, alla se cogner au mur, ce qui arrêta son élan. Rafaël lui adressa un sourire amical et remit son automatique dans l'étui. Alex soupira, soulagé.

Toujours souriant, Rafaël leva les bras à hauteur de ses épaules, serra les poings, puis les rapprocha brusquement, comme pour les heurter l'un contre l'autre. Cela n'aurait pas manqué de se produire, si la tête d'Alex ne s'était trouvée dans la trajectoire des poings. C'est peut-être comme ça qu'ils combattent le taureau, au pays de Rafaël. Je ne sais pas, au juste... Alex, en tout cas, glissa sur le plancher, sans connaissance.

Rafaël parcourut une dernière fois la pièce des yeux ; son regard s'attarda successivement sur les deux hommes de main étalés sur le tapis, sur Charlie, dont la figure s'était quelque peu transformée, ayant viré du vert au jaune bilieux, et enfin sur Milroyd, étendu à ses pieds.

— Tout est calme et apaisé dans la maison, dit-il, satisfait. On va partir. Et moi, je commence à retrouver un bon moral. Enfin c'est notre tour de leur donner la coryphée.

— Coryphée ? répéta Johnny.

— La corrida, traduisis-je. Y a pas que les beatniks qui renouvellent le langage. Rafaël, dans ce domaine, ne craint personne.

Nous sortîmes de la maison et retrouvâmes la décapotable de Johnny.

— Comment êtes-vous arrivé là ? demanda Johnny à Rafaël.

— J'ai laissé ma Thunderbird au bas de la rue, expliqua Rafaël. Après avoir ramené Mavis, je suis retourné à la maison, où j'ai trouvé Arturo sorti du cirage. (Il s'administra une gifle sonore.) Madre *mia* ! Qu'est-ce qu'il m'a passé ! Je suis un assassin, me dit-il, qui a ramené dans sa maison, au milieu de la nuit, une sorcière pour lui faire son affaire. Il ne veut pas croire que Mavis l'a dérouillé toute seule, il prétend qu'il y avait au moins six malfrats qui l'ont cravaté par-derrière. Il me dit que mes parents étaient des gens bien négligents, il me parle de mes ancêtres et prétend remonter à un bouc, du côté paternel, et à un corbeau de charnier, du côté maternel.

Rafaël s'interrompt pour allumer une cigarette.

— Et ce n'était que le commencement, reprit-il. Il m'explique encore, Arturo, ce qui m'attend quand on sera rentré au pays. Il a l'intention de me faire tabasser, brûler, torturer, écarteler. Il veut me bourrer la tête de ciment et me planter à la porte de la ville. Et il va promulguer une nouvelle loi, comme quoi tous ceux qui veulent pénétrer dans la cité doivent d'abord me cracher dessus.

— J'ai l'impression, intervins-je, que sa théorie de l'hérédité est tout à fait incorrecte et, de toute façon, cracher, c'est contraire à l'hygiène.

— Je n'ai pas d'orgueil, déclara Rafaël avec un évident mépris de la vérité. Mais, au bout d'un moment, j'en ai eu marre d'écouter Arturo et, d'ailleurs, il commençait à radoter. Alors, d'une seule main, je te l'empoigne... Comme vous pouvez vous le rappeler, *chiquita*, Arturo est du genre avorton... je le porte donc au bout de la piscine, où c'est le plus profond, et je l'y laisse tomber.

— Il sait nager ? demanda Johnny, intéressé.

— Aucune idée. (Rafaël haussa les épaules.) Je n'ai pas pris le temps de m'en assurer. J'étais, comprenez-vous, dans un état de grande irritation. C'est pour ça que je suis revenu dans cette maison. J'ai pensé que, peut-être, j'aurais enfin l'occasion de fracasser quelques têtes, d'abattre quelques mecs – enfin, de faire quelque chose, pour changer, au lieu de laisser les autres me faire des choses... Là-dessus, j'ai découvert que vous vous trouviez sur les lieux... et le reste, vous le connaissez.

— Vous êtes certainement arrivé au bon moment, dit Johnny. Je vais d'ailleurs vous demander un autre service.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, *amigo*, vous serez satisfait.

— Raccompagnez Mavis dans votre voiture, dit Johnny. J'ai encore quelques petites choses à régler avant de me retirer pour la nuit.

— Pour le matin, veux-tu dire, remarquai-je. Il est une heure et demie déjà.

Johnny ne me prêta aucune attention.

— Vous feriez bien aussi, Rafaël, de monter avec elle à l'appartement, poursuivit-il. Histoire de vous assurer qu'il n'y a plus de cadavres qui traînent dans les coins. D'accord ?

— Un plaisir, *amigo*, répondit Rafaël.

— Attendez voir, dis-je d'une voix incertaine. Je n'ai pas...

— Bon, voilà qui est réglé, coupa Johnny. Et il vaudrait mieux vous mettre en route tout de suite.

Quand ces braves gens auront retrouvé l'usage de leurs jambes, ils se précipiteront dehors pour tirer sur tout ce qui bouge.

Ayant dit, Johnny monta dans sa décapotable, fit vrombir le moteur et se mit à dévaler l'allée. Ses pneus miaulaient comme une portée de chats-huants nichés sur un toit brûlant.

Je n'eus d'autre solution que de suivre Rafaël. Nous descendîmes l'allée à notre tour, puis montâmes dans la Thunderbird. Je restai silencieuse pendant tout le trajet, sauf pour indiquer l'itinéraire.

Il était un peu plus de deux heures quand nous arrivâmes. Devant l'entrée de mon immeuble, je dis :

— Merci de m'avoir raccompagnée.

— C'était un enchantement, *chiquita*, répondit-il. Maintenant, je monte avec vous...

— C'est inutile, coupai-je froidement. Je vous en veux toujours, Rafaël Vega. Je n'oublie pas que vous m'avez laissé tomber et que vous m'avez livrée à cette vipère d'Arturo.

— Comme je vous l'ai déjà dit, je savais très bien que vous étiez capable d'en venir à bout, Mavis, fit-il d'une voix apaisante. Mais, au premier cri, Rafaël Vega aurait bondi dans la pièce, comme un conquistador et un justicier !

— Cause toujours ! dis-je.

— J'ai promis à Johnny de vérifier qu'aucun corps étranger n'encombre votre appartement. Et une promesse faite à un ami est sacrée.

— C'est bon, dis-je avec lassitude. Mais vous vous contenterez de jeter un coup d'œil rapide et puis vous rentrerez chez vous, compris ?

— A vos ordres, *chiquita*, dit-il humblement.

Nous montâmes donc à l'appartement, j'ouvris la porte et, en passant d'une pièce à l'autre, branchai les interrupteurs. Rafaël se mit à fureter partout, en quête du corps étranger, son gros pistolet au poing, et moi, je l'observai, les bras croisés.

Mais quand, pour la troisième fois, je le vis ressortir de la cuisine, je me dis que la plaisanterie avait assez duré.

— Merci pour votre obligeance, monsieur Vega, dis-je d'un ton catégorique. Dans cet appartement, il n'y a plus, à l'heure qu'il est, qu'un seul corps étranger... le vôtre ! Bonne nuit !

— *Chiquita* ! (Il s'arrêta pour me regarder avec un étonnement douloureux.) Et moi qui croyais que vous m'offririez un verre – un seul... pour la nuit !

— Plutôt pour le matin, répétais-je. Ce n'est pas que j'aie besoin de sommeil pour préserver ma beauté, mais j'en ai besoin pour me reposer... Rentrez chez vous !

— *Chiquita*, insista-t-il, je ne veux pas vous imposer ma présence, mais puis-je vous rappeler néanmoins que sans Rafaël Vega vous seriez encore prisonnière de Milroyd ?

J'avais du mal à l'admettre, même en mon for intérieur, mais il est certain que l'argument était valable. Il m'avait épargné un destin que j'aimais mieux ne pas imaginer. Car, lorsque mon imagination prenait le dessus, je revoyais l'image de Charlie, le gorille.

— Eh bien, dis-je à contrecœur, juste un verre alors – et ensuite, je ne veux plus vous voir !

Il emporta à la cuisine la bouteille de whisky ouverte et, quand il réapparut, trente secondes plus tard, il tenait deux verres.

— J'ai dit un seul ! lui rappelai-je.

— Mais l'autre est pour vous, *chiquita*.

— Vous savez bien que je ne bois presque jamais.

— Mais il faut boire avec moi. C'est mal élevé de me refuser ça, *chiquita*, dit-il avec tendresse. Je ne veux pas insister – et comme j'ai la nature héroïque, cette contrainte m'est facile – n'empêche, si je ne vous avais pas sauvée ce soir, chez Milroyd...

— C'est bon ! (Je lui arrachai le verre de la main.) Buvons à la santé du héros ! Vive Rafaël Vega le Grand ! A bas Arturo, le Stupéfiant !

— Je boirai volontiers à tout cela, dit-il.

— Parfait !

J'avalai mon whisky d'un trait, puis je lui plaquai le verre vide dans la main.

— Eh bien, maintenant que nous avons bu le coup de l'étrier – bonne route !

Il parut blessé.

— C'est vrai, *chiquita* ? Vous voulez que je parte tout de suite ?

— Et même plus vite que ça !

Il s'inclina tristement.

— Eh bien, je pars. Je ne veux pas vous importuner. Et pourtant, votre beauté me rend fou, elle me met le sang en feu au point que tout mon corps se dessèche quand j'ose lever les yeux sur votre radieuse image.

Lentement, il porta la main à sa tempe et ôta ses lunettes noires.

— *Adiós*, *chiquita* ! dit-il d'une voix rauque.

Il n'en fallut pas davantage ! J'avais oublié l'effet que ça m'avait fait, la première fois, alors que j'étais en vacances dans son pays. Je le regardai, et mon cœur fondit comme une glace à la vanille sur une plaque chauffante. J'avais le jarret faible et le genou creux, et je n'eus que le temps de gagner le divan avant que mes jambes ne se dérobaient sous moi.

— Après tout, vous n'avez pas besoin de partir à la minute, marmonnai-je. Ce serait vache de vous jeter à la porte, alors que vous m'avez sauvée de Milroyd... et de tout le reste. Mais il ne faut pas rester trop longtemps... une heure ou deux tout au plus !

— Vous êtes admirablement bonne pour votre Rafaël, *chiquita*, murmura-t-il.

Et, déjà, il était sur le divan, près de moi. Je levai mon regard sur lui, je vis ses yeux tout proches et la faible résistance que je pouvais encore avoir se recroquevilla et expira incontinent.

— C'est si extraordinaire, chéri, dis-je rêveusement. Comment t'as fait pour avoir ces yeux-là ?

— Je ne sais trop, répondit-il. Mais je pense que ça a un rapport avec ma mère. Elle avait épousé en premières noces un *Americano* aux yeux bleus, mais il s'est tué après deux ans de mariage.

— C'est terrible !

Rafaël haussa les épaules :

— Il avait trop bu de tequila et s'était mis en tête d'affronter le taureau furieux. Il a donc pris un des jupons de ma mère en guise de cape. Et, vraiment, il a été mal inspiré. Le jupon était de couleur bleu tendre, mais la chemise qu'il portait était d'un rouge ardent...

— Oh ! je compatis...

— Ne vous donnez pas cette peine, dit Rafaël. Ma mère n'a porté le deuil que pendant un an, mais elle a vécu tout le reste de sa vie avec les tendres souvenirs de son cinglé d'*Americano*. C'est la seule explication que je vois. Comment aurais-je pu, autrement, avoir un œil bleu et l'autre noir ?

— Moi, je trouve ça sensationnel, une combinaison du tonnerre ! Même que ça me fait tout drôle, à l'intérieur...

— Vous voulez dire que ça vous fait rigoler en douce ?

— Mais non, il ne s'agit pas de rigolade, expliquai-je vivement. C'est autre chose – je me sens tout oppressée et affaiblie, et désemparée...

Il glissa son bras autour de ma taille et appuya légèrement ses doigts aux creux de mes reins.

— C'est là que vous vous sentez drôle, *chiquita* ? demanda-t-il avec douceur.

— Si c'était là, je ferais de la gymnastique suédoise.

Je fis appel à toute ma volonté, mais quand elle se présenta, je lui trouvai un petit air débile et résigné. C'est alors que Rafaël se pencha sur moi et je ne pus que me noyer dans ses yeux inoubliables. Ses lèvres effleurèrent les miennes, et ce fut comme s'il avait approché une allumette d'un bidon d'essence. Pendant une fraction de seconde, je songai à le repousser, mais, m'étant rappelé à temps les conseils de ma mère, je me laissai aller. Ma mère était ce qu'on appelle une femme aux idées larges.

C'est pour cela, sans doute, que ses enfants se distinguent également par la largeur de leurs idées.

Moi, en tout cas, je suis comme ça. Quant à mon frère, on peut lui reprocher beaucoup de choses, peut-être avec justesse, mais pour ce qui est de la largeur des idées, il ne craint personne. Et je sais ce que je dis.

CHAPITRE VIII

Je mis en place le dispositif de la pendule-radio, quand enfin, vers six heures du matin, je pus me mettre au lit, car je me proposais de me lever de bonne heure, sinon en bonne forme, pour le cas où Johnny aurait besoin de moi dans ses démêlés avec Georges et ses amis. D'ailleurs, étant son associée, c'était normal que j'assume ma part de boulot, même si Johnny se débrouille, on ne sait trop comment, pour tirer de notre association beaucoup plus de fric que moi.

Cette pendule est très astucieuse : quand il va être huit heures, elle branche automatiquement la radio. Puis, au bout de cinq minutes, elle commence à barrir comme l'éléphant des Démocrates à la veille des élections. Efficacité garantie, même, au besoin, pour réveiller un mort. Mais, avec moi, ça n'a pas marché. La preuve, c'est qu'il était midi quand je me suis tirée du lit.

La radio jouait doucement, puis un petit malin, ayant annoncé qu'il était l'heure de déjeuner, me recommanda, pour ce repas, le délicieux potage aux vermicelles. Je lui dis ce qu'il pouvait en faire, de ses vermicelles.

Je m'étais levée en vitesse, mais, le temps de prendre une douche, de m'habiller et de me ravalier un peu la façade, il était une heure et demie. Il était deux heures cinq quand je parvins au bureau et j'avais encore cette impression de vide dans l'estomac qui, parfois, me fait penser que je devrais porter une gaine. Mais je crois que ça venait surtout du fait que je n'avais pas pris de petit déjeuner et que je m'attendais à affronter la colère de Johnny.

Mais la porte était fermée. J'en déduisis qu'il était encore en train de déjeuner et ça me donna faim. J'ouvris avec ma propre clé et pénétrai dans le bureau. Si Johnny y avait travaillé ce matin-là, ça ne se voyait pas du tout. Le bureau avait exactement la même apparence que la veille. Le courrier était toujours devant la porte. Je le ramassai et l'ouvris. Il y avait là deux factures et la lettre d'un gars demandant s'il existait un syndicat de détectives privés et un statut... tout cela parce qu'il avait engagé un de nos confrères pour surveiller sa femme et qu'il avait fini par le poursuivre pour complicité d'adultère.

A trois heures, je téléphonai à l'appartement de Johnny, sans

obtenir de réponse. A trois heures trente, j'appelai le portier et lui demandai s'il avait aperçu M. Rio ce jour-là. Il me répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis la veille et que sa bouteille de lait et ses journaux étaient toujours devant sa porte.

Du coup, je fus vraiment inquiète. J'appelai l'appartement tous les quarts d'heure jusqu'à quatre heures et demie, puis je me dis qu'il était temps de passer à l'action. Sauf que je ne savais pas par où commencer. Si j'appelais la police, par exemple, pour lui demander d'ouvrir une enquête sur la disparition d'un détective privé, les flics croiraient que je me fichais de leur figure. Et, de plus, Johnny était peut-être sur un boulot où les flics n'avaient pas à mettre le nez.

Quand il fut cinq heures, je ne pus plus y tenir. Je mis du rouge, ramassai mon sac et ouvris la porte. Au même instant, le téléphone sonna.

Je me précipitai et décrochai fébrilement.

— Où es-tu passé toute la journée ? criai-je.

— L'agence Rio ? fit une voix polie.

Et je fus sur le point de fondre en larmes, car ce n'était pas la voix de Johnny.

— Oui, c'est ici, répondis-je d'un ton lugubre. Mavis Seidlitz, à l'appareil.

— Ici, Hal Anderson, dit la voix. Vous vous souvenez de moi ?

— Un peu, que je me souviens ! répondis-je froidement. Vous êtes le barbu à lunettes d'écaille qui, le premier, a tapé sur Rafaël, qui nous a obligés à ramener l'affreux vieux macchab chez Arturo, qui a téléphoné aux flics et...

— Oui, je suis tout ça ! coupa-t-il. Maintenant, écoutez-moi. Il est vital que je voie M. Rio sans délai. Pourrais-je lui parler ?

— Pas question, répondis-je, pour la bonne raison qu'il n'est pas là.

— Il sera de retour à quelle heure ?

— Je voudrais bien le savoir, dis-je, accablée. Il n'est pas rentré de la journée et je ne sais pas où il est.

Il marmonna quelques mots indistincts, puis déclara à haute et intelligible voix :

Dans ce cas, je n'ai pas le choix : va falloir que je m'adresse à vous, Miss Seidlitz.

— Merci quand même, dis-je. Qu'est-ce qui vous fait croire que je consentirai à vous voir ?

— Il le faut, dit-il d'une voix pressante. C'est important pour vous

aussi bien que pour M. Rio. Je ne peux pas vous l'expliquer par téléphone, mais il faut que vous veniez.

— Eh bien, dis-je, je ne sais pas trop si...

— Parfait, trancha-t-il, et il me donna une adresse quelque part à Hollywood. C'est une maison d'un seul étage, expliqua-t-il encore. J'habite au premier et il y a un escalier extérieur. Vous n'avez qu'à monter.

— Je serais bien en peine de le descendre ! dis-je avec mauvaise humeur.

— Si par quelque heureux hasard vous rencontrez M. Rio en chemin, dit-il, emmenez-le avec vous, et faites vite, Miss Seidlitz, c'est vital.

Il raccrocha, et force me fut d'en faire autant. J'étais complètement paumée, je ne savais qu'une chose : j'avais envie d'avoir Johnny près de moi, mais il n'était pas là. Si j'avais connu le téléphone de Rafaël, je l'aurais appelé, mais je ne le connaissais pas, et puis Anderson n'avait pas cessé de répéter que c'était urgent, et, de toute façon, il m'aurait fallu du temps pour aller à Beverley Hills et embarquer Rafaël.

Mais je me rappelai heureusement que j'étais Mavis Seidlitz, associée à part égale à l'agence Rio et capable de prendre une situation en main. Mais oui, j'étais une femme et non une serpillière, j'avais du sang dans les veines et non du shampoing ! J'aspirai une bonne bouffée d'air, redressai les épaules et... comme de bien entendu, fis sauter une agrafe à mon soutien-gorge.

Je trouvai un taxi juste en sortant de l'agence et lui donnai l'adresse hollywoodienne indiquée par Anderson. La circulation, dans le centre, était intense, et le trajet me parut long comme un jour sans amour. Il fut long, en effet, car le compteur marquait deux dollars quatre-vingts à l'arrivée. Je donnai vingt-cinq *cents* de pourboire au chauffeur qui regarda la pièce, retroussa la babine et prononça le seul mot : « Hollywood ! »

— Mais oui, dis-je, c'est même là qu'on fait tous les films.

Je trouvai ma réplique plutôt drôle et descendis de taxi assez contente de moi. Sur le trottoir, il y avait un de ces jeunes dieux grecs, à qui je dus montrer un peu trop de jambes.

Une lueur d'intérêt apparut dans ses yeux et il découvrit à mon intention deux rangées de dents blanches et admirables, tout en effleurant du doigt sa moustache, genre Clark Gable.

— Bonjour, chef-d'œuvre ! me dit-il d'une de ces voix basses et rauques qui me fit penser : « J'ai encore oublié de mettre ma

combinaison, ce matin... Quand on n'a pas de tête, faut avoir des jambes et, fort heureusement, sur ce chapitre-là, j'ai ce qu'il faut.

Je répondis modestement : « Bonjour » et m'apprêtais à lui sourire, quand ce salaud de chauffeur cria à ma suite : « Hé ! la petite dame, vous avez oublié vot' dentier sur le siège arrière ! »

Le dieu grec se dégonfla aussi sec, son sourire se désintégra comme une fusée, il me considéra un instant avec épouvante et disparut dans le paysage.

Je marchai d'un pas ferme vers la maison d'Anderson, feignant de ne pas entendre le rire vulgaire du chauffeur de taxi.

Ainsi que me l'avait dit Hal Anderson, son appartement était desservi par un escalier extérieur. Tout en montant, je pris soin d'enjamber chaque quatrième marche, car j'avais l'impression que si j'évitais soigneusement ces marches-là, tout irait bien pour Johnny.

Un psychiatre de ma connaissance m'avait expliqué tout cela un jour. Il m'avait dit notamment que ces trucs qu'on fait instinctivement, ça s'appelle des réflexes compulsifs. D'ailleurs, quand je me trouvais avec lui, il ne cessait de me faire du rentre-dedans. Je lui tapais sur les doigts et il s'excusait en prétendant que c'était encore un de ces sacrés réflexes compulsifs. Si par hasard j'étais trop fatiguée pour esquiver ses mains, il déclarait que c'était l'amour et me proposait aussi sec « Venez boire un petit quelque chose chez moi, trésor ! » Ce type-là, j'ai jamais compris ce qu'il avait dans le ventre.

J'arrivai au palier, ayant enjambé avec succès toutes les marches fatidiques, et je fus soulagée à l'idée que Johnny allait s'en tirer sans dommage. La porte comportait un de ces mignons petits marteaux en cuivre, tenant lieu de sonnette. Je le soulevai, le cognai énergiquement contre le panneau de bois et, sous mes yeux, le battant s'ouvrit lentement. De deux choses l'une : le marteau était relié à un ressort caché qui libérait le verrou de la porte, ou alors, celle-ci était déjà ouverte à mon arrivée... N'empêche... quand je pense que Johnny fait tout un foin avec ses facultés de déduction !

Je pénétrai dans un minuscule vestibule, recouvert d'un bien joli tapis, mais sans autre particularité.

— Monsieur Anderson, dis-je. Hal Anderson !

Il n'y eut pas de réponse. Aussi répétais-je son nom plus fort, mais toujours sans succès.

Ce devait être une feinte. Anderson m'avait peut-être convoquée sur les lieux pour pouvoir tout à loisir fouiller le bureau. « Eh bien, songeai-je avec colère, il devrait en profiter pour répondre à ce mec qui nous pose des questions sur la moralité de la profession. A part ça,

il ne trouvera rien à l'agence qui puisse l'intéresser. »

Je fermai les yeux, cherchant à me représenter ce que ferait Johnny en de telles conjonctures et, pendant que mon imagination travaillait, je rouvris les yeux et rajustai les coutures de mes bas. Johnny, évidemment, n'aurait pas fait cela, puisque, lui, porte des chaussettes. « Si j'étais maligne, pensai-je, je foudroierais le camp d'ici en vitesse et rentrerais chez moi. »

Mais quelque chose me disait que Johnny n'aurait pas agi de la sorte. Il aurait d'abord jeté un coup d'œil à l'appartement.

Celui-ci comportait une pièce de séjour, une cuisine, deux chambres et une salle de bains. Je les parcourus dans l'ordre. Si le destin m'avait été clément, je me serais cassé la jambe quelques minutes plus tôt, en montant l'escalier.

Arrivée au seuil de la salle de bains, j'étais convaincue qu'il n'y avait personne dans l'appartement et que j'avais perdu mon temps. Je poussai la porte, jetai un coup d'œil à l'intérieur, rougis et ramenai vivement ma tête.

— Monsieur Anderson, dis-je froidement, si vous ne poussez pas le verrou quand vous prenez un bain, prévenez au moins les visiteurs !

Je me dis que j'étais encore bien polie. Pour qui me prenait-il ? Pour son petit frère ?

Il n'eut même pas la correction de me répondre.

— Si vous ne voulez pas me parler, pourquoi m'avoir téléphoné ? Pourquoi m'avoir fait venir ? criai-je. Vous êtes cinglé, ou quoi ?

Toujours pas de réponse et, cette fois, ça dépassait les bornes. Je n'allais pas perdre mon temps à piétiner à la porte de sa salle de bains, alors qu'il ne voulait même pas m'adresser la parole. J'allais me tirer, oui !

Je m'étais éloignée de la porte de trois ou quatre pas quand, brusquement, je m'arrêtai. Au fond, c'était bizarre... Bien entendu, je n'avais jeté dans la salle de bains qu'un rapide coup d'œil et, bien entendu, quand je l'avais vu dans la baignoire, j'avais immédiatement détourné les yeux... enfin, presque immédiatement. Les femmes sont curieuses comme des chattes et peut-être que mon œil s'était attardé un tout petit peu... Et, plus j'y pensais, plus j'étais convaincue que Hal Anderson était la seule personne de ma connaissance qui prenait son bain la tête plongée dans l'eau.

La tête dans l'eau !

J'ouvris vivement la porte et me précipitai dans la salle de bains. Sa tête était bel et bien sous l'eau. Je l'attrapai par les cheveux et le

tirai hors de la baignoire, mais ça ne lui fit, apparemment, aucun bien. Le sol était glissant et je faillis basculer dans l'eau avec le bonhomme, mais, en fin de compte, je réussis à le sortir à moitié et le renversai sur la rebord de la baignoire, de sorte que sa tête touchait le carrelage, ses pieds restant toujours dans l'eau.

Et là, je dus faire ce qui me déplaisait le plus ; je tournai sa tête de côté et regardai sa figure. Sa barbe était imbibée d'eau et toute molle, et sa bouche s'ouvrait en une grimace étonnée. Il ne respirait plus du tout.

Je le lâchai brusquement, car mes genoux se dérobaient sous moi, et sa tête retomba, cognant le sol avec un bruit creux. Je fis un effort pour me redresser, mais les murs de la pièce se mirent à tourner. Ils tournèrent de plus en plus vite et un rugissement m'emplit les oreilles. Le son monta, monta, et s'arrêta soudain.

Je m'évanouis.

Je ne décrirai pas comment je repris connaissance, comment je battis des paupières et tout ce qui s'ensuit. Mais, quand je parvins à soulever ma tête, je découvris que j'étais allongée sur le divan de la pièce de séjour. J'en fus contrariée, ce qui est bien normal pour une fille qui se retrouve couchée sur un divan sans pouvoir expliquer comment elle y est parvenue. Car, si on m'a parlé de gens qui se baladent en dormant, je n'ai jamais entendu parler de gens qui se baladent en état d'évanouissement.

Je crus discerner un mouvement et je me redressai, prête à hurler. Il y avait là un homme qui m'observait, avec un sourire désinvolte :

— Allez, mets pas tes néons en veilleuse, poupée, dit-il, t'es encore capable de rire et de pleurer.

C'était le beatnik, le nommé Terry, celui qui créchait dans le bahut de M^{me} Stern. Et, ma foi, il n'avait pas changé. Ses cheveux blonds lui tombaient toujours sur l'œil et son menton était toujours aussi mal rasé. Il était planté là, les mains dans les poches, et me regardait comme si j'étais une partition de musique classique.

— Comment êtes-vous venu ici ? demandai-je.

— Par l'escalier !... A propos, vous avez toute ma sympathie – cet Anderson, c'était un affreux. Mais pourquoi avez-vous pris la peine de le rectifier ?

— Vous n'allez pas croire que je l'ai tué ? bredouillai-je.

— Parce que ce n'est pas vous ? fit-il, vaguement surpris.

— Absolument et certainement pas ! criai-je. Je l'ai trouvé dans la baignoire et j'ai essayé de l'en sortir, mais j'ai dû m'évanouir.

— Même que j'en ai eu plein les pattes, poupée, dit-il calmement. Vous devez peser dans les soixante-dix kilos.

— Cinquante-huit, rectifiai-je, indignée, et pas un gramme de plus !

— J'aurais dû vous ôter les vêtements pour voir la différence, dit-il. C'est sûr que vous ne l'avez pas noyé, le Neptune barbu ?

— Un peu, que je suis sûre ! Et vous, pourquoi vous êtes là ?

Il haussa les épaules.

— Je voulais causer avec la barbiche, mais les mots n'ont plus guère de sens pour lui. Allez, debout, poupée ! Faut qu'on se tire d'ici en vitesse.

— Passez votre chemin, petit gars, moi, je ne vais pas du même côté.

Il hocha la tête.

— Vous venez quand même avec moi, poupée. Vous avez rencard.

— Erreur ! répliquai-je froidement. Moi, je téléphone à la police et je lui dis que M. Anderson a été noyé dans son bain.

— Pourquoi pas ? fit-il avec un vilain sourire. Si ça se trouve, vous tomberez sur ce lieutenant qui cherchait, l'autre soir, le corps de Stern. Il sera ravi de vous voir – surtout avec les menottes aux poignets.

Je dus admettre, bien à contrecœur, qu'il avait raison. Il me suffisait d'imaginer le regard du lieutenant Fry, pendant que je m'évertuais à lui expliquer ce que je faisais, dans la baignoire, avec le cadavre d'Anderson, pour être secouée de frissons.

— Vous avez saisi ? demanda Terry, toujours souriant.

Nous sortîmes de l'appartement et il referma doucement la porte. Puis nous descendîmes l'escalier et, cette fois, je n'eus pas de scrupules à fouler la quatrième marche, pour ce qu'elle m'avait avantagée, après tout le mal que je m'étais donné en montant !

Terry m'empoigna par le coude, m'entraîna le long du trottoir sur quelque deux cents mètres, puis s'arrêta pile.

— Vas-y, poupée, saute là-dedans, dit-il, et cramponne-toi à tes jarretelles !

Il y avait là une de ces tinettes qui enfonce toutes les tinettes existantes. Elle me faisait penser à l'énorme Duesenberg que mon papa pilotait au temps de mon enfance. Elle n'avait ni capote ni capot et le moteur massif, exposé aux yeux de ceux qui voulaient bien le regarder, était peint en rouge éclatant. Quant au plaid écossais qui

recouvrait les sièges, il offrait des harmonies d'écarlate, de jaune d'or et de noir, à croire que le clan qui l'avait adopté était affligé de daltonisme.

— Quoi ? Là-dedans ? articulai-je avec dégoût.

— Tu ne sais pas ce qui est beau ! dit-il, méprisant.

Puis il me donna une vigoureuse poussée qui me fit tomber à la renverse sur le siège, les jambes enroulées autour du volant. Il s'installa à côté de moi, saisit mes jambes et, comme qui dirait, me les renvoya. Puis il mit le moteur en marche. Il y eut trois explosions formidables, suivies d'un crépitement qui s'amplifia prodigieusement pour brusquement cesser, étouffé par une deuxième explosion non moins formidable. Puis, pendant un moment, le silence s'établit et je fis des vœux pour que cette sacrée machine se désintégrât pour de bon, mais, bientôt, je perçus un ronronnement qui se transforma bientôt en un long gémissement aigu, évoquant le bruit de deux Boeing décollant simultanément.

Et la chose démarra. Je ne savais pas où nous allions et, les dix premières secondes passées, je ne fus pas en état de m'en soucier. J'espérais simplement arriver à destination le plus vite possible. Terry conduisait comme un dément, et les fumées y qui s'échappaient du moteur me brouillaient les yeux. Le vent s'engouffra en sifflant dans la voiture, devint ouragan au bout des premiers cinq cents mètres et me retroussa la jupe jusqu'à la taille.

Évidemment, quand j'avais acheté ce slip bleu tendre bordé de dentelle noire, je l'avais trouvé plutôt mignon, mais je n'avais jamais souhaité l'exposer ainsi à l'admiration de la population de Hollywood, piquée le long des trottoirs.

Le temps d'atteindre Beverley Hills, je ne me tracassais même plus à ce sujet ; j'étais prête, pour sortir vivante de cet engin diabolique, à m'engager comme strip-teaseuse de plein air et à m'exhiber tous les samedis au carrefour de Hollywood Boulevard et de Vine Street.

Cinq minutes plus tard, Terry lança son bolide infernal dans l'allée de la propriété Stern, et le hurlement des pneus se confondit avec le mien. Les freins, enfin, joignirent leur grincement à notre chorale et nous stoppâmes brutalement devant la porte d'entrée, envoyant du gravier jusqu'au bas des falaises. Pendant un instant, la bagnole parut s'apaiser, frémissant comme un lévrier retenu en laisse, et puis il y eut une dernière et fracassante explosion.

Pendant les trente secondes qui suivirent, le silence fut à peine supportable. Terry me regarda et hocha lentement la tête :

— Évidemment, poupée, dit-il, faudrait lui mettre une sourdine, à

cette tire...

— Une sourdine ? dis-je d'une voix étranglée. Pour exécuter un *Requiem* ? C'est quoi, votre job ? Vous faites le rabatteur pour les pompes funèbres ?

CHAPITRE IX

Dans sa maison, la veuve Stern nous attendait, toujours brune et toujours mauvaise. Elle portait un fourreau noir et un collier de perles, genre rançon de pirate.

— Qu'est-ce qui arrive ? demanda-t-elle, glaciale.

— Anderson a pris un bain et il en est mort, Marianne, expliqua Terry avec bonne humeur. Et cette poupée est tombée dans les pommes au pied de la baignoire. Alors j'ai pensé qu'il valait mieux la ramener au bahut, plutôt que de la laisser divaguer. Bête comme elle est, elle se noierait dans un dé à coudre.

— Vous êtes fou ! grinça-t-elle.

— Vous êtes gironde ! répondit-il négligemment. Mais que reste-t-il quand la passion est morte ? Comme qui dirait, rien du tout. Les poupées au pieu, les mecs au bain... Les gens n'arrêtent pas de se noyer, ces temps-ci. Mais le néon ne se met pas en veilleuse, alors pourquoi se fatiguer ?

— Moi, je commence à être fatiguée de toutes ces inepties ! dit-elle d'une voix crispée.

— C'est bon, je mets les bouts.

— Attendez ! dit-elle. Je n'ai pas voulu dire cela. Je suis navrée... Il y a tellement de choses à faire... Le corps de Jonathan a été retrouvé... par la police, s'entend.

— Chez elle ? demanda Terry en me désignant du pouce.

— Sur la plage des Falaises, au bas de la maison Milroyd. C'est dans la matinée qu'il a été retrouvé. La nouvelle est déjà dans toutes les éditions de midi.

— Qui va lire les journaux ? dit Terry.

— J'ai besoin de boire un verre, fit Marianne Stern d'une voix éteinte. Allez m'en chercher un, Terry. Ensuite, nous irons nous asseoir dans le patio.

— Vous buvez un coup, poupée ? me demanda Terry.

— Non, merci, dis-je. Mais je veux savoir ce que je fiche ici !

— Vous êtes en visite, expliqua-t-il. Détendez-vous. Pour

chambouler l'univers, il suffit pas d'ouvrir un robinet.

— Tocard, va ! grognai-je.

Marianne Stern me foudroya du regard.

— Je vous rappelle que je garde toujours certaines photos, dit-elle. Or, si j'ai bien compris, M. Vega est de vos amis. Vous avez donc intérêt à faire ce qu'on vous dit. Suivez-moi !

Je les avais presque oubliées, ces photos, et leur souvenir me rendit toute nerveuse. Je pouvais imaginer la tête de Fry, si elles lui tombaient sous les yeux. Je suivis donc docilement la belle brune à travers la maison, jusqu'à la piscine du patio.

Elle s'installa dans un de ces fauteuils métalliques dernier cri, qui prennent toutes les formes, sauf celle qu'on veut leur faire prendre. Puis elle me fit signe de m'asseoir, tout en protégeant ses yeux de l'éclat du soleil couchant.

— J'ai quelques questions à vous poser, Miss Seidlitz, dit-elle. Je veux des réponses claires et des réponses exactes.

— Tout ce que vous voudrez, répondis-je, accablée.

— Que s'est-il passé dans la maison de Milroyd, la nuit dernière ?

Je lui racontai ce qui s'y était passé et j'y mis pas mal de temps, car la soirée avait été fertile en incidents. Je n'étais qu'au milieu de mon récit quand Terry apparut. Il donna son verre à M^{me} Stern et sirota le sien debout, tout en m'écoutant.

— Ils vous ont donc obligés à ramener le corps de mon mari chez Arturo, résuma Marianne Stern. Et alors ?

— Eh bien, Arturo a voulu me faire du rentre-dedans, et moi...

— Au fait ! Au fait ! dit-elle avec fiel. Votre histoire est assez intéressante, Miss Seidlitz, sans que vous ayez besoin de la truffer de détails imaginaires...

— Mais c'est... Bon, bon, soupirai-je. La police est donc arrivée, elle a perquisitionné dans la maison, mais elle n'a pas trouvé le corps, puisque, entretemps, Terry l'avait embarqué chez moi.

— Je connais la suite, dit-elle. Terry a dû quitter votre appartement à l'arrivée de Rio.

— Même que Terry l'a assommé ! précisai-je avec colère. Jolie façon d'accueillir les amis des autres !

— Rio a donc abandonné le corps sur la plage aux premières heures du jour, poursuivit-elle sans manifester d'émotion et, dans l'après-midi, il a assassiné Anderson.

— Johnny ! Assassin ! explosai-je. Si vous croyez ça, c'est que vous

êtes dingue.

— Si ce n'est pas l'un, c'est l'autre, dit-elle. Rio ou Vega.

— Pourquoi voulez-vous qu'ils assassinent Anderson ? demandai-je.

— J'ai l'intention de faire la lumière sur ce point, dit-elle. Je veux avoir une conversation avec eux. C'est d'ailleurs pour ça que vous êtes ici, Miss Seidlitz. Vous allez leur servir d'appât, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— J'y vois plein d'inconvénients, répondis-je amèrement.

— Ça ne change pas grand-chose, n'est-ce pas ? fit-elle avec un sourire.

Un sourire qui ressemblait plutôt à un rictus sinistre, mais j'en fus quand même réchauffée. Réchauffée et dépitée, car, tout compte fait, c'est elle qui tenait les cartes maîtresses.

— Si vous arrivez à dégotter Johnny Rio, c'est que vous êtes plus maligne que moi, et ça m'étonnerait !

— C'est-à-dire ?

— Il n'est pas réapparu chez lui depuis hier soir, et on ne l'a pas vu dans son bureau de la journée.

— Il est peut-être mort, dit-elle d'un ton indifférent.

Le mot était prononcé ! Cette pensée m'avait hantée toute la journée, sans que je veuille l'admettre. Mais, quand elle l'eut formulée à haute voix, j'eus l'impression que c'était vrai et je connus ce désespoir que l'on ressent en essayant de s'extirper d'un maillot de bain en latex.

La veuve Stern alluma une cigarette, l'air excédé.

— Appelez l'agence Rio, dit-elle à Terry. Si Rio est là, demandez-lui de venir tout de suite. Vous lui préciserez que nous avons déjà ici sa... la compagne de ses nuits. (Le sourire qu'elle m'adressa était si méprisant que je n'eus qu'une envie, l'effacer à coups de talons pointus.) Je crois que ma définition est juste ?

— Allons, ne soyez pas si jalouse, mon chou, répliquai-je avec un sourire figé. C'est pas dur de lever un homme. Suffit d'avoir une figure qui plaît et une silhouette qui séduit. Vous n'avez jamais songé à la chirurgie esthétique ?

Elle jeta sa cigarette et se leva brusquement, le visage blanc de colère.

— Emmenez-la hors de ma vue ! hurla-t-elle en me désignant à Terry. Enfermez-la dans la tanière ! Je vais lui inculquer les bonnes

manières, à cette sorcière aux cheveux jaunes, dussé-je la tuer en cours d'apprentissage !

Terry me saisit par le coude et me guida vers la maison au pas de charge.

— T'aurais mieux fait de fermer ton clapet, poupée, me souffla-t-il. Quand la mère Stern se fout en boule... c'est pas humain, ma parole !... On se croirait...

— En pullman ? grinçai-je.

— Elle sait plus ce qu'elle fait, comme qui dirait, expliqua-t-il doucement. Depuis le temps que je crèche dans ce bahut, je suis au parfum !

Nous pénétrâmes dans la maison, Terry ouvrit une porte et m'entraîna dans ce que la veuve Stern appelait « la tanière ». Et ce nom semblait en partie mérité. La pièce n'avait pas de fenêtres et ce n'est que le ronronnement du climatiseur qui m'empêcha d'avoir une crise de claustrophobie, qui, comme chacun sait, est la peur d'être enfermé – une maladie qui fait des ravages parmi les filles, surtout avant le mariage.

— Mettez-vous à l'aise, poupée, dit Terry.

A ces mots, il me donna une poussée qui m'envoya valser à travers la pièce.

— Merci quand même ! dis-je sur le mode venimeux.

— Vous en faites pas ! (Il sourit et c'était un bon sourire, sauf que ses yeux n'y participaient pas. Ils étaient toujours aussi froids.) Vous ne mettez pas le néon en veilleuse ! ajouta-t-il doucement.

Là-dessus, il sortit, referma la porte sur lui. Et j'entendis la clé tourner dans la serrure.

Je commençai à faire les cent pas dans la pièce, comme si j'attendais l'annonce de mon numéro et l'apparition du dresseur de fauves.

J'arpentai donc la pièce inlassablement, tout en sachant que cet exercice n'était pas très rentable, mais j'aimais mieux ça que de rester dans un de ces fauteuils de cuir froid, à contempler les motifs du papier mural. Et ma rage ne faisait que croître. Jusque-là, j'avais joué le jeu avec la veuve Stern parce qu'elle m'avait rappelé le coup des photos et que je voulais éviter des embêtements à Rafaël, mais pour tout dire, je me tracassais surtout pour Johnny. Rien que de penser à la mère Stern, j'avais envie de cracher par terre.

La porte s'ouvrit tout à coup et elle entra dans « la tanière ». Je m'arrêtai et la regardai. C'était tout à fait réussi... La dresseuse de

fauves ! D'avoir une tanière dans sa maison lui avait tourné l'esprit.

Elle avait troqué son fourreau noir contre une chemise de soie blanche assez collante pour mettre en valeur les pointes de ses seins menus et pour convaincre l'assistance qu'elle ne portait rien d'autre sur la peau. Le bas de sa personne était serré dans un pantalon corsaire de couleur noire et chaussé d'étincelantes bottes également noires.

Dans la main droite, elle tenait un pistolet – un petit 22 d'aspect perfide qui, s'il ne pouvait abattre un éléphant, était fort capable, à courte portée, de faire son affaire à Mavis Seidlitz. De la main, gauche, elle brandissait un fouet, un fouet de cuir, long d'au moins deux mètres, avec une pointe d'acier au bout de la lanière.

Je la considérai, bouche bée, pendant un long moment.

— Vous voulez me faire rugir, ou quoi ? demandai-je enfin. Pour qui vous vous prenez ? Pour la Metro-Goldwyn-Mayer ?

Derrière elle, un lent sourire de satisfaction s'épanouit sur les lèvres de Terry.

— Ça, c'est quelque chose, dit-il, tout béat, que je ne veux pas manquer !

Marianne Stern avança vers moi de quelques pas, les pommettes colorées de rouge sombre :

— Vous allez regretter d'être venue au monde, espèce de putain soufflée ! cracha-t-elle. Déshabillez-vous !

Arturo avait eu la même délicate entrée en matière, songai-je, mais, s'il portait des éperons, il n'avait ni pistolet, ni fouet.

— Vous êtes siphonnée ! dis-je.

J'entendis le sifflement du fouet qui fendait l'air et n'eus que le temps d'esquiver : pour un peu, la lanière me cinglait la figure. Mais une douleur fulgurante me parcourut néanmoins, car elle m'avait entaillé l'épaule.

J'allai, sans réfléchir, me jeter sur la femme, quand je me retrouvai nez à nez avec le pistolet 22. Je freinai mon élan, regardai les yeux de la veuve, qui n'exprimaient rien, mais brûlaient d'une flamme trouble, et me rendis compte qu'elle ne plaisantait pas – elle était capable, au besoin, d'appuyer sur la détente. Ça ne lui faisait ni chaud ni froid.

— Ôtez vos vêtements ! répéta-t-elle d'une voix morne.

Ses seins se soulevaient légèrement.

Je n'avais pas le choix. Je défis donc la fermeture à glissière de ma robe, que je laissai tomber sur le sol. Je la ramassai et la posai sur un

des fauteuils de cuir. Puis j'enlevai ma combinaison que je fis passer par-dessus ma tête. Je m'arrêtai alors et jetai un coup d'œil aux deux autres. Les yeux de Marianne n'exprimaient toujours rien, mais une petite lueur était apparue au fond de ceux de Terry, qui ne me disait rien qui vaille.

— Allez ! dit la mère Stern d'une voix rauque. Enlevez tout !

Je m'assis pour ôter chaussures et bas, puis me relevai pour défaire mon soutien-gorge. Pour enlever le reste, j'aurais pu leur tourner le dos, mais il n'était plus temps pour la pudeur et je ne tenais pas à offrir une cible trop tentante.

Je vis son poignet se relever d'une saccade et, instinctivement, je détournai la tête. Le fouet s'abattit en travers de mon dos. Un instant plus tard, comme la lanière s'incurvait, la pointe d'acier vint me mordre au flanc et mon cri monta avec la douleur.

Puis le fouet m'atteignit au creux des reins, avec une force telle, que je titubai et tombai à genoux. Pendant que je me relevais, il me cingla le haut des cuisses. J'avais le corps en feu et, quelque part au loin, j'entendais une voix grêle qui criait. Il me fallut un moment pour comprendre que c'était la mienne.

Je me remis debout et, toute recroquevillée, battis en retraite vers le mur le plus éloigné. Elle me suivit lentement, un peu essoufflée après son effort. Ses lèvres s'entrouvraient en un sourire pétrifié, et l'on voyait ses petites dents pointues et blanches.

— A genoux maintenant ! Rampe ! Si tu me supplies bien comme il faut, peut-être que je t'écouterai !

Je lui répondis par un mot que j'avais entendu dans la bouche d'un marin, dont un marteau-pilon venait d'écraser le gros orteil. Le fouet s'abattit par deux fois, rapidement, sur mes épaules.

— Rampe ! cria-t-elle d'une voix stridente.

Elle fit un pas en avant et projeta vers moi son pied droit.

— Embrasse ! dit-elle encore.

Tout à coup, j'eus une idée. Je me laissai tomber devant elle à quatre pattes, je rampai vers sa botte, la tête inclinée. J'entendis son ricanement aigu et aussi le sifflement redouté du fouet, mais, cette fois-ci, je ne m'en souciai guère. J'avais saisi sa cheville à deux mains et je la tirai vers le haut, en me redressant simultanément d'un mouvement brusque.

Elle poussa un hurlement et bascula en arrière, lâchant le pistolet qui frappa violemment le sol. Le fouet partit, ondoyant bizarrement, à travers les airs, vers le mur du fond.

Je me relevai sans lâcher sa cheville et tramai la femme à la suite du fouet. Quand je l'atteignis, je laissai retomber la jambe et, me penchant sur la veuve, je la saisis à deux mains par le devant de sa chemise et, d'une secousse, la remis debout.

Il y eut un craquement sonore lorsque le devant de la chemise se sépara de sa personne. Elle partit en arrière en titubant, momentanément déséquilibrée. Je l'empoignai par la ceinture du pantalon corsaire et la ramenai vers moi sans douceur. Puis, saisissant la ceinture à deux mains, je tirai sec vers le bas, en y mettant tout mon poids. Le pantalon fut rabattu sur ses genoux.

Sa figure était figée d'épouvante et un hurlement silencieux lui obstruait la gorge. Elle lança sa main droite en avant, cherchant à me labourer le visage, mais je lui plaçai un bref crochet du droit sous le cœur et elle devint toute flasque. Je la traînai vers le fauteuil le plus proche et la jetai en travers du dossier, la tête pendante. Puis je ramassai le fouet.

Le premier coup de lanière cingla le bas de ses reins, creusant un sillon large comme une autoroute. Son corps se cambra sous l'effet du choc et de la douleur et, brusquement, elle retrouva sa voix. On aurait dit que les Comanches étaient revenus parmi nous. Puis son cri se fonda en un long soupir et elle parut s'affaïsser. Vous parlez d'une souris ! Ça tombe dans les pommes à la première poussée de la contre-attaque !

Je laissai tomber le fouet et, aussitôt, la souffrance que, pendant quelque soixante secondes, j'avais oubliée, se rappela à mon souvenir.

— J'ai jamais été à pareille fête, depuis cette séance de marijuana, il y a six mois, à San Francisco ! dit une voix satisfaite.

Je relevai vivement la tête – j'avais complètement oublié Terry. Adossé à la porte, les bras croisés, il avait retrouvé son sourire.

— Ça, poupée, c'est du spectacle, poursuivit-il. On dirait presque que vous vous êtes foutue en rogne !

— Vous, alors ! m'exclamai-je. Vous auriez pu au moins l'arrêter ! Pourquoi vous n'avez rien fait ?

Il haussa les épaules, très décontracté.

— C'était une fête ! expliqua-t-il avec beaucoup de naturel. Qu'est-ce que vous racontez, poupée ? On n'a plus le droit de s'amuser ? Vous débarquez, ou quoi ? Vous êtes pas à la page !

— Espèce d'affreux machin ! dis-je avec passion. J'ai bien envie de vous donner une correction, à vous aussi !

— Très peu pour moi, poupée ! Moi, je suis pas client pour le truc

de la joie par la douleur. Mais, n'empêche, vous avez du tempérament. Il ne manque qu'un peu de musique.

Il s'avança lentement vers moi, les yeux brillant d'un éclat trop vif.

— Voilà mon idée, poupée, dit-il d'une voix rauque. Je reprends la tâche où Marianne l'a laissée. Ta façon de pousser la gueulante, ça me botte, ça m'envoie en l'air. (Brusquement, les muscles de sa gorge se contractèrent.) Ça me tourneboule à l'intérieur, chuchota-t-il. Te fais pas trop de bile, poupée, je vais pas te défigurer, ni rien. Je veux juste t'entendre piailler – et, après, on s'aimera un brin.

— Vous êtes aussi siphonné qu'elle, ma parole ! prononçai-je, tout opprimée.

— Y a quand même une petite différence, dit-il. Elle, elle n'y peut rien, mais moi, je sais ce que je fais !

Je me mis à reculer, finis par buter contre le mur et ne pus, par la force des choses, reculer davantage. Mais lui s'avançait toujours, lentement, à pas mesurés. Je me rendais compte qu'il trouvait du plaisir à me voir frémir. Et, soudain, je me rappelai le pistolet que Marianne Stern avait lâché, quand je l'avais empoignée par la cheville. Je jetai autour de moi des regards éperdus et le repérai enfin, à trois mètres de moi.

J'aspirai une bonne bouffée d'air et plongeai, la tête la première, les bras tendus. Je touchai le sol, sans même ressentir la douleur du choc et, à plat ventre, me propulsai vers le pistolet. Mes doigts se refermèrent sur la crosse et je connus une seconde de triomphe. Une seconde, mais pas davantage, car, du talon de sa botte, Terry venait de m'écraser la main, la maintenant contre le plancher. Je laissai échapper un cri aigu.

— Regardez-moi cette enragée ! dit-il. C'est dangereux, les armes à feu, poupée. Avec ça, tu peux tuer quelqu'un.

— Une seconde de plus, et c'est vous que je tuais, grinçai-je.

Il appuya plus fort et je criai de nouveau. C'était plus fort que moi et, déjà, je ne sentais presque plus mes doigts. Terry souleva sa botte et, d'un coup de pied, envoya le pistolet à l'autre bout de la pièce.

Je me cachai le visage au creux de mon bras et fondis en larmes. D'avoir laissé échapper le pistolet, ça m'avait en quelque sorte achevée, du moins pour le moment. Je sentis plutôt que je ne vis Terry, qui s'était mis à genoux près de moi. Ses doigts s'enfoncèrent dans mon épaule en une étreinte paralysante.

— Qu'est-ce qui se passe, poupée ? (Il semblait amusé.) On ne se bagarre plus. Moi, je croyais que ça ne faisait que commencer !

Je n'eus pas la force de lui répondre.

— Allons, poupée, fit-il avec impatience. Tu peux chanter mieux que ça ! Vas-y, je t'écoute !

Ses doigts serrèrent plus fort et la douleur devint insupportable.

« Mavis Seidlitz, me dis-je avec feu, tu ne vas pas gueuler pour faire plaisir à cet énergumène, même s'il devait te tuer à force ! » Je pris entre mes dents ma lèvre inférieure et mordis un bon coup.

Presque au même moment, la pression des doigts de Terry se relâcha. Sa main quitta mon épaule et, de soulagement, je manquai de m'évanouir. Je restai prostrée, me demandant vaguement pourquoi il ne poursuivait pas son jeu. Et, tout à coup, j'eus peur d'être devenue folle comme les deux autres, car j'entendais monter un cri et, ce coup-ci, ce n'était pas moi qui le poussais.

Ça avait commencé par une note haute et ténue, puis, rapidement, ça s'était amplifié jusqu'à me blesser les tympans. Je ne savais pas d'où ça venait, mais ça venait de tout près. D'un suprême effort, je me retournai sur le côté et me trouvai nez à nez avec Terry.

« Mavis, t'as des visions ! » pensai-je. Je refermai donc vite les yeux et ne les rouvris qu'après avoir compté jusqu'à dix.

Mais, cette fois encore, son visage m'apparut, tout proche, et je dus constater qu'il était bien réel. Sa tête était rejetée en arrière, de sorte qu'il regardait le plafond ; sa bouche était grande ouverte et c'est elle qui laissait échapper le hurlement. Sa peau était moite de sueur et d'une pâleur grisâtre.

Après avoir secoué la tête consciencieusement pour m'éclaircir les idées, je parvins à me mettre à genoux, puis à me lever tout à fait. C'est alors que je compris le pourquoi du cri. Ce pourquoi-là, dont la seule vue me réchauffa le cœur, ne quittait jamais ses lunettes noires et répondait au nom de Rafaël Vega.

Rafaël était debout, juste derrière Terry agenouillé, son pied s'appuyait fermement dans les reins de Terry et il tirait sur les bras de Terry, les tendant en arrière à l'horizontale, ce qui expliquait le mouvement de la tête de Terry et le regard désolé qu'il levait vers le plafond.

— Je vous demande un tout petit moment, *chiquita*, grogna Rafaël, en tirant de plus belle. Dans très peu de temps, ses vertèbres vont céder.

Le hurlement monta d'un demi-ton et se prolongea.

— Rafaël, dis-je d'une voix mal assurée, vaut mieux pas !

— Quand je vous vois dans cet état ? fit-il d'un ton farouche. Ils

vous ont arraché vos vêtements, ils ont zébré à coups de fouet votre corps magnifique ! Vous croyez que ce n'est pas assez pour tuer un homme ? J'en ai tué pour beaucoup moins !

— Non ! dis-je. Faites pas ça, Rafaël ! Il n'en vaut pas la peine ! Pour l'amour de moi, laissez-le !

Il me regarda un instant, l'œil chagrin.

— Vos désirs sont des ordres, et de les exécuter est un plaisir, Mavis, répondit-il enfin, très cérémonieux.

Il ouvrit brusquement ses mains et Terry fut projeté en avant. Puis il s'étala, les bras en croix. Au bout d'un moment, son hurlement cessa et il se mit à sangloter comme un bébé.

— Pourquoi ils vous ont fait ça ? demanda doucement Rafaël.

Je lui racontai la crise de rage démente qui avait saisi Marianne Stern et tout ce qui avait suivi, et je vis sa bouche se crispier, si bien que sa lèvre inférieure, d'habitude charnue, disparut presque complètement.

— Votre main ? dit-il enfin d'une voix inquiète. Ça va ?

J'examinai les doigts de ma main droite et essayai de les plier. La peau en était tout arrachée aux jointures et le reste avait une teinte bleuâtre, mais tous les doigts semblaient bouger normalement.

— Je crois qu'il n'y a rien de cassé ! dis-je.

— Pourquoi il vous a fait ça ?

— Je me suis précipitée pour ramasser le pistolet et il m'a écrasé la main sous sa botte, expliquai-je. Ensuite, il a appuyé plus fort, pour me faire gueuler. Ça l'excitait, de m'entendre.

— *Chiquita*, dit-il en passant doucement le doigt sur mon épaule, il serait préférable que vous quittiez cette pièce.

— D'accord, fis-je avec lassitude.

Je traversai lentement la chambre, tramant la jambe, et, en passant, ramassai mes vêtements. Marianne Stern était toujours affalée sur le dossier du fauteuil, mais quand je la regardai, je vis battre sa paupière et compris qu'elle n'était pas morte d'émotion, après tout – ce qui était bien regrettable.

Une fois dans le couloir, je me mis en marche et ne m'arrêtai que lorsque j'eus découvert une salle de bains. Je me mis sous une douche tiède, sursautant chaque fois que le jet touchait les bourrelets de mes épaules. Par moments, il me semblait entendre des cris, mais je me dis que c'était un effet de mon imagination, ou le bruit de l'eau, amplifié par les cloisons carrelées de la douche.

Je me taponnai le dos précautionneusement, avec la serviette la plus douce que je pus trouver. Sur l'étagère en verre, près de la glace, il y avait un tube de crème et j'en enduisis doucement mes meurtrissures.

Enfin rhabillée, je pris un peigne dans mon sac et le passai tant bien que mal dans mes cheveux.

Je sortis alors de la salle de bains et, dans le couloir, rencontrai Rafaël.

— Comment vous sentez-vous maintenant ? demanda-t-il d'une voix tendre.

— Je crois que je suis en vie.

— Ce qu'il vous faut, c'est un verre d'alcool, déclara-t-il en me prenant le bras d'un geste plein de douceur. Je me souviens d'une armoire à liqueurs dans le salon – j'ai l'œil pour tous les détails importants.

Lorsque, à son bras, je passai devant la tanière, je voulus m'arrêter.

— Vous vous rendez compte ? Vous avez laissé la porte grande ouverte, Rafaël ! Ils peuvent sortir et nous poursuivre ! Vous feriez mieux de les enfermer à clé !

— Ça ne vaut pas la peine, *chiquita*, dit-il. Venez, il vous faut un remontant !

— Une seconde !

Il y avait dans sa voix une résonance innocente que j'y décelais toujours, quand il avait fait quelque chose d'horrible.

Je me dégageai, revins vers la porte de la « tanière » et regardai à l'intérieur. Marianne Stern, toujours affalée sur le dossier du fauteuil, ne semblait pas avoir bougé. Je me rapprochai de quelques pas, pour mieux me rendre compte, et, au même moment, elle entrouvrit les paupières, posa sur moi un regard éteint et referma les yeux.

Je fis un pas de plus, et c'est là que je constatai le changement. Je ne lui avais donné qu'un seul coup de fouet et, là-dessus, elle s'était évanouie. Mais, maintenant, les meurtrissures zébraient le corps tout entier, régulièrement espacées de trois centimètres, depuis les épaules jusqu'aux chevilles. J'entendis derrière moi une petite plainte tremblée et me retournai vivement. Je vis Terry, blotti dans un coin de la pièce, la figure tuméfiée et enflée, encore ruisselante de larmes. Sa main gauche serrait son bras droit, et sa main droite était tendue en avant. Le pouce et le petit doigt de cette main paraissaient normaux, mais les trois autres doigts étaient retournés vers l'extérieur à partir de la deuxième phalange. Pendant un instant, je me demandai comment

il arrivait à réaliser ce tour, et puis, avec un haut-le-cœur, je compris qu'il ne le faisait pas exprès.

Je ressortis vivement dans le couloir, où m'attendait Rafaël, le visage candide. Ensemble, nous entrâmes dans le salon. Il ouvrit l'armoire à liqueurs et mélangea les alcools.

— Asseyez-vous donc pour boire tranquille, *chiquita*, dit-il avec sympathie.

— Quoi ? Vous ne comprenez pas ? m'écriai-je, incrédule. Vous n'avez pas regardé ?

— Une tragédie ! dit-il d'une voix sombre. Abîmer cette courbe... parfaite comme une symphonie !

— Si on parlait d'autre chose que de ma... symphonie ? dis-je vivement. Je n'ai pas à vous demander ce que vous avez fait à la veuve Stern... mais qu'avez-vous fait à Terry ?

— J'ai fait œuvre de justice, tout simplement : il vous a écrasé la main sous sa botte, je lui ai écrasé la sienne.

— En lui cassant trois doigts ?

— J'avoue que, pour cela, il a fallu y mettre les deux mains, répondit-il négligemment. Et encore, qu'il s'estime heureux, *chiquita*. Le bruit d'une vertèbre qui se brise aurait été bien plus plaisant à mon oreille !

CHAPITRE X

La Thunderbird s'arrêta devant l'entrée de la maison, que je regardai avec dégoût.

— Pourquoi revenir ici ? demandai-je à Rafaël d'un ton plaintif. Je ne suis pas en état de recommencer une démonstration de close-combat avec Arturo.

— Il ne vous embêtera plus, Mavis, répliqua Rafaël, mais il se fait du souci. La police a passé la matinée ici, à lui poser des questions au sujet de Stern – vous savez que le corps a été retrouvé, ce matin, sur la plage ?

— La veuve me l'a dit, juste avant la corrida.

— Vous ne voulez vraiment pas voir un docteur ? demanda-t-il.

— Vraiment pas, dis-je, péremptoire. Comment voulez-vous que je lui explique la chose ?

— Todos Santos ! dit Rafaël d'une voix contenue. Vous avez raison.

— Vous en avez pour longtemps ? demandai-je. Si vous faites vite, je vous attendrai dans la bagnole.

— Je voudrais que vous m'accompagniez, Mavis. Après ce qui est arrivé, je n'ai pas envie de vous laisser seule.

— C'est bon, dis-je. Tout ce que vous voulez, mais ne me demandez pas de m'asseoir.

Nous pénétrâmes donc dans la maison et Rafaël me laissa seule au salon. Le verre qu'il m'avait fait boire à la résidence Stern m'avait certainement remontée, mais son effet s'était maintenant dissipé et je n'avais qu'un seul désir : me mettre dans les draps et dormir pendant un mois. De savoir que c'était impossible me déprimait encore davantage.

Rafaël réapparut avec un Arturo qui me parut aussi répugnant qu'à notre première rencontre. Je notai cependant un changement – sa chemise était blanche et non plus écarlate, mais le pantalon noir et serré et les bottes étincelantes étaient toujours les mêmes, éperons compris.

Pendant un instant, j'eus l'impression d'avoir devant moi Marianne

Stern, mais mon œil se posa sur la verrue au bout de son nez, et je me rendis à l'évidence : c'était bien Arturo. Je remarquai ses yeux, plus congestionnés encore que de coutume et bordés d'un rouge plus vif, et songeai avec satisfaction que ma « fourchette » n'y était pas étrangère. Il me regarda longuement de ses yeux de reptile, aux paupières tombantes, puis il s'inclina légèrement.

— Bonsoir, Miss Seidlitz, dit-il froidement.

— Salut à vous, Arturo, répondis-je d'un ton enjoué. Le fait est que vous avez une mine stupéfiante !

Je vis la grimace de Rafaël, mais Arturo resta impassible.

— Vega m'a parlé de votre incroyable aventure, dit-il. Mes condoléances, *señorita*.

— Merci, dis-je brièvement.

— Ça fait, de toute évidence, partie du plan conçu par ceux qui veulent m'assassiner, poursuivit-il. Ils connaissaient le but de mon voyage – ils savaient que j'étais venu ici négocier un emprunt pour mon pays. Mais je ne comprends pas le rôle que joue, dans tout cela, la femme de Jonathan Stern. Pourquoi vous a-t-elle si odieusement maltraitée ?

— Il y a une réponse simple : elle est cinglée !

— Vous avez peut-être raison, fit-il en hochant lentement la tête. La situation s'en trouve tragiquement compliquée, comme je viens de l'expliquer à Rafaël. Vous comprenez, Jonathan Stern et son associé étaient notre seul espoir. C'étaient les seuls financiers pouvant disposer d'un capital suffisant et qui auraient éventuellement misé sur le nouveau régime. Maintenant, Stern est, hélas ! trépassé et son associé semble avoir disparu. Il ne reste donc qu'une seule personne avec qui j'ai encore espoir de mener à bien les négociations.

— Ah ! oui ? dis-je poliment.

Il opina de la tête.

— Et cette personne est M^{me} Stern. Il paraît certain qu'elle héritera les biens de son mari.

— Le coup est dur, dis-je.

— En effet, surtout après le regrettable incident de cet après-midi. Je viens de l'expliquer à Rafaël, et je suis convaincu, *señorita*, que vous comprendrez, tout comme lui.

— Que je comprendrai quoi ?

— L'obligation où vous vous trouvez, tous les deux, de retourner à la résidence Stern et de réparer de votre mieux le gâchis dont vous êtes responsables, dit-il. Des excuses particulièrement humbles

pourraient peut-être apaiser ce tempérament échauffé, et aussi la promesse de dédommagements...

Je le regardai d'un œil étincelant et fus obligée de ravalier trois fois ma salive avant de pouvoir articuler.

— Ce monstre stupéfiant, il existe donc vraiment ? hurlai-je avec colère. Pour qui il se prend ? Pour Néron ?

Rafaël me jeta un regard désesparé. Comme j'avais encore pas mal de choses sur le cœur, je me tournai vers Arturo pour vider mon sac. Nous nous défiâmes du regard pendant un moment et je vis son visage virer au rouge dindon.

— Vega ! glapit-il soudain, me battant de vitesse.

— Le Stupéfiant ? répondit Rafaël d'un ton morne.

— Sortez-moi cette femme ! (Arturo frémissait de fureur.) Emmenez-la chez M^{me} Stern et arrangez-vous pour qu'elle lui présente ses excuses, conformément à mes ordres ! Je me fous des méthodes employées – au besoin, usez de la force, mais ne remettez pas les pieds ici tant que ce ne sera pas fait !

— Mais... commença Rafaël, tout déconfit.

— Et songez... (La voix d'Arturo décrût pour n'être plus qu'une sorte de sifflement sinistre)... songez que, seule, ma bienveillance peut vous épargner la mort infamante par pendaison. N'abusez donc pas de cette bienveillance qui n'est pas à toute épreuve.

Il pivota sur les talons et s'en fut vers la porte en faisant sonner ses talons.

— Hé ! Arty ! criai-je.

Il s'arrêta sur le seuil et tourna lentement la tête vers moi.

— C'est moi que vous interpellez ? demanda-t-il d'une voix choquée. Moi, Arturo, fils du président, grand-maître de l'ordre du Faucon d'Or, amiral de la Flotte, maréchal de l'Air... Vous osez m'appeler Arty ?

— Et comment ! répondis-je en souriant. Je voulais simplement vous dire ceci : quand vous en aurez assez de mon corsage, faudra penser à me le rendre.

— Caramba ! hurla-t-il.

Je croyais déjà le voir écumer, mais il préféra disparaître en claquant la porte derrière lui.

Il y eut un bref silence, qui fut rompu par Rafaël.

— Venez, *chiquita*, en route !

— Si vous croyez que je vais retourner dans cette maison et

m'excuser auprès de cette femme, vous êtes encore plus bête que je ne le croyais ! dis-je avec circonspection. J'aime mieux lui couper la gorge d'abord !

Rafaël hocha lentement la tête.

— Nous ne retournons pas là-bas, dit-il. Mais il faut que je voie Johnny d'urgence. On va passer chez lui.

La mémoire me revint : Johnny ! Je l'avais complètement oublié, avec tous ces événements !

— Vous avez raison, Rafaël, dis-je d'un ton pressant. Faut qu'on dégotte Johnny ! Si ça se trouve, il a été assassiné, ou je ne sais quoi encore !

Je le mis au courant de la chose, pendant qu'on allait à la voiture et aussi tout le long du trajet, lui expliquant que je n'avais pu toucher Johnny de toute la journée et qu'on ne l'avait pas vu à son domicile personnel.

— Mauvais, ça, dit Rafaël quand j'eus fini. Ça se présente mal. Faudrait, peut-être, appeler d'abord *hombre* Milroyd, des fois qu'il saurait où est passé Johnny.

— Et vous croyez qu'il nous le dirait, même s'il le savait ? dis-je avec mépris.

— *Chiquita*, répondit-il d'une voix nette, il n'y a pas un homme en ce bas monde qui refuserait de me dire ce qu'il sait, si j'entreprends de le convaincre. Je suis passé maître dans cet art.

— Au fond, je sais qui vous êtes, Rafaël Vega – un génie pur et lumineux ! dis-je, sarcastique.

— En effet, acquiesça-t-il d'un ton grave.

— Comment se fait-il alors, puisque vous êtes si malin, que vous vous mettiez au garde-à-vous chaque fois qu'Arturo brandit sa badine ?

Sa figure s'assombrit à vue d'œil.

— Cette situation sera rapidement corrigée, marmonna-t-il. Il y a, dans mon pays, un *peôn* qui se tient à la porte du palais de justice en jouant de l'orgue de Barbarie. Je lui réserve Arturo.

— Quoi ?

— Avec une belle chaîne d'argent autour du cou, Arturo dansera sur le couvercle de l'orgue de Barbarie, et ses beaux éperons d'argent étincelleront au soleil. Moi, Rafaël Vega, je vous le garantis.

Je me radoucis un peu, m'étant rappelé qu'il m'avait sortie d'une situation tragique et sauvée de Terry.

— Ça ne m'étonnerait pas de vous, répondis-je en lui tapotant la main. Mais maintenant, j'ai l'impression qu'il vaudrait mieux aller tout de suite à l'agence, ou chez Johnny. On verra Milroyd après.

— Comme vous voulez, Mavis.

— Comment vous avez fait pour arriver à la « tanière » au moment psychologique ? demandai-je.

— C'est Arturo qui m'a envoyé.

— Arturo !

— Pour que je présente à la veuve ses compliments et ses plus sincères condoléances après la mort de son mari, dit-il gravement. Je devais lui demander si je pouvais lui être utile en quoi que ce soit, et, le cas échéant, Arturo m'avait donné l'ordre de me mettre à sa disposition. Manque de pot – je n'ai pas eu le temps de lui transmettre le message.

Je pouffai de rire :

— En tout cas, vous lui avez fait des choses, à la veuve ! Il ne peut pas dire le contraire !

— Je lui ai consacré mon attention exclusive pendant cinq bonnes minutes ! (Il eut un profond soupir.) *Madré mia* ! Le bras m'en fait encore mal !

Nous rejoignîmes le flot des voitures dans Sunset Strip, et enfin, Rafaël réussit à ranger sa Thunderbird à quelque trois cents mètres de l'agence. En y arrivant, nous aperçûmes les fenêtres éclairées et je me réjouis qu'après tout Johnny fût sain et sauf. Mais l'idée me traversa l'esprit que ce n'était peut-être pas Johnny, mais un inconnu fouillant les bureaux. J'insistai donc pour que Rafaël pénétrât sur les lieux avec toute la prudence nécessaire et... le premier.

J'avais déjà sorti ma clé, mais la porte n'était pas fermée au verrou. Rafaël l'ouvrit d'une petite poussée et entra, pistolet au poing. Je le suivis.

Nous étions en train de traverser l'entrée, quand une voix s'éleva soudain :

— Qu'est-ce que vous cherchez, tous les deux, nom de nom ? Des termites ?

Nous sursautâmes, levâmes la tête et découvrîmes Johnny, dans son bureau, les pieds sur la table.

— Johnny chéri ! criai-je.

Je m'élançai pour lui donner le baiser des retrouvailles, mais la vache me repoussa brutalement, d'un revers qui m'envoya dans un classeur, et ma pauvre vieille symphonie se rappela à moi en accents

douloureux.

— Johnny *amigo*, dit Rafaël avec tendresse, c'est bon de vous revoir... et vivant !

Johnny le dévisagea d'un œil soupçonneux.

— Je voudrais bien savoir à quoi vous jouez ! dit-il sèchement.

— On s'est fait du mauvais sang pour toi. Johnny, expliquai-je plaintivement, en m'écartant du classeur. On se demandait avec angoisse ce qui avait bien pu t'arriver.

— Tiens ? fit-il froidement. C'est vraiment une coïncidence ! Moi, je me faisais du mauvais sang pour toi, Mavis.

Son visage s'empourpra et il me jeta un regard mauvais.

— Où diable as-tu été traîner toute la journée et la moitié de la nuit ? Comme je ne suis pas passé au bureau, tu t'es imaginée que c'était une belle occasion de rester chez toi à ne rien foutre ! Eh bien, je vais te dire une chose, Mavis Seidlitz, à partir de demain, tu seras au bureau à neuf heures... sinon...

— Sinon je resterai au lit toute la journée, dis-je. Quand je pense que je t'ai cherché comme une aiguille dans une botte de foin, que je me suis fait enfermer dans des tanières, braquer par des armes à feu, déshabiller, fouetter, insulter, que j'ai failli mourir à la peine, pendant que, toi, tu traînais je ne sais où, à te soûler, et maintenant t'as le front de me dire, du fond de ton fauteuil, que...

— La ferme ! rugit Johnny. J'ai dans l'idée de te donner ton congé – et pas plus tard que tout de suite !

— Voilà déjà deux impossibilités : d'abord, tu n'as pas d'idées dans ta tête, et ensuite tu ne peux pas me licencier. Je suis associée dans l'affaire !

— Je ferai dissoudre l'association ! brailla-t-il.

— A mes conditions ! scandai-je d'une voix forte.

— D'accord ! aboya-t-il.

— Parfait ! aboyai-je en retour. Eh bien, je vous prierai de sortir de mon bureau – et plus vite que ça !

— Quoi ?

— Vous avez donné votre accord pour qu'on se sépare à mes conditions – eh bien, je veux tout : l'affaire, le compte en banque, le bureau – tout !... En ce moment, vous vous rendez coupable de violation de domicile, monsieur Rio, alors, foutez-moi le camp d'ici, ou je vous fais jeter dehors par les flics !

Il se leva lentement de son fauteuil.

— Non mais, espèce de petite...

— Amigos ! intervint Rafaël en nous distribuant des bons sourires. *Por favor*, ne vous disputez pas comme ça. Je ne puis le supporter – mes deux meilleurs amis aux États-Unis !... Ce n'est pas bien ! J'ai beaucoup de respect pour vous deux et je sais que, tout au fond du cœur, vous éprouvez l'un pour l'autre le même sentiment. Allons ! Embrassez-vous et que ce soit fini... non ?

Johnny le toisa d'un œil froid et se tourna vers moi, en levant les sourcils :

— Qui a laissé entrer ce clochard rastaquouère ? demanda-t-il.

— Je croyais que c'était vous, dis-je.

— Non, pas moi. Je croyais que c'était vous.

Je haussai les épaules :

— Eh bien, alors, je pense qu'on devrait...

Johnny opina du chef :

— ... le foutre dehors !

Rafaël dressa les bras au-dessus de sa tête :

— Siouplaît ? fit-il d'une voix grêle. Anglais, moi pas comprendre beaucoup... Moi autobus ici attraper ?...

Johnny se laissa retomber dans le fauteuil et alluma une cigarette.

— Ça va, grogna-t-il. C'est classé. Vous voulez savoir ce que j'ai fait depuis hier soir ? Eh bien, j'ai cherché des tuyaux sans dételer. Même qu'on m'a surnommé Johnny la Cravache !

Je frissonnai :

— Je porte ton autographe, dis-je, en long, en large et en travers.

— Le nommé Stern, poursuivit Johnny sans me prêter d'attention, était un financier plein de fric, mais aussi un spéculateur. Les gens honorables – comme les directeurs de banques – n'avaient guère d'estime pour lui.

— Le directeur de ma banque, à moi, il n'a rien de très honorable, intervins-je tristement. Je suis allée le voir à son bureau parce que j'avais un solde débiteur et il n'a rien trouvé de mieux que de me faire une proposition malhonnête.

— Excellent ! grinça Johnny. Va falloir qu'on le relance à ce sujet, un de ces prochains jours. Bon, maintenant, boucle-la, Mavis ! Ce que je dis est important. Il semble donc que ce Stern ait été à peu près le seul, dans ce pays, à qui Arturo pouvait s'adresser pour ce fameux emprunt – il était assez rupin pour disposer de la somme et assez porté sur la spéculation pour miser sur la durée du nouveau régime, restauré

à la suite du coup d'État... plus il durerait, bien sûr, plus il aurait de chances de rentrer dans son fric.

— Je sais, déclarai-je.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu sais ?

— Arturo m'a expliqué tout ça, il y a à peine une demi-heure.

— Tiens ? (Johnny semblait ennuyé, je me demande bien pourquoi.) Qu'est-ce qu'il t'a raconté encore ?

— Il a dit que ça doit faire partie du plan des assassins qui complotent sa mort. Maintenant que Stern est décédé, il va avoir un mal fou à trouver le fric, à moins qu'il ne réussisse à embringer dans sa combine cette garce de veuve.

— Il a raison, fit Johnny, l'air absent.

Et, soudain, sa tête se releva et il me regarda fixement.

— Des assassins ! Un complot !... C'est pourtant bien Rafaël qui a rectifié Stern, au départ !

— Une erreur... regrettable ! dit Rafaël d'un ton d'excuse.

— Regrettable, assurément ! déclara Johnny. Une erreur, peut-être.

Les lunettes noires de Rafaël lancèrent des éclairs froids.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre, *amigo*, dit-il. Une erreur... peut-être ?

— J'étais en train de réfléchir, expliqua Johnny avec bonne humeur. Si ça se trouve, vous êtes l'un des assassins, Rafaël !

— Vous déraisonnez !

— Il se peut que vous ayez abattu Stern de propos délibéré, expliqua Johnny.

Il éclata de rire, mais sans y mettre beaucoup d'entrain.

— A moins que ce ne soit Arturo, l'assassin, répondit Rafaël. C'est lui qui, le premier, a aperçu le rôdeur, et c'est lui qui m'a ordonné de l'abattre.

A son tour, il éclata de rire, mais avec moins de conviction encore que Johnny.

— Ouais, fit Johnny. Eh bien, alors... Il y a une question, Rafaël, que je voulais vous poser...

— Posez-la ! dit Rafaël.

— Pourquoi avez-vous amené le corps ici, pour commencer ?

— Parce qu'il fallait que je m'en débarrasse, répondit Rafaël, et que je ne connais pas bien Los Angeles. Vous êtes mes vieux amis,

alors j'ai pensé que vous me donneriez un coup de main. Vous étiez bien placés pour trouver un bon coin où défarguer un cadavre.

— Bien sûr, acquiesça Johnny poliment. Mais qu'est-ce qui vous a empêché d'appeler les flics, tout simplement ? A ce moment-là, vous étiez convaincu d'avoir tiré sur un vulgaire rôdeur, et vous étiez plus ou moins dans votre droit. Pourquoi, dans ces conditions, chercher à vous débarrasser du corps ?

— Arturo y tenait absolument. (Il haussa les épaules.) Il craignait que la publicité autour de l'incident compromette sa mission. C'est du moins ce qu'il m'a dit. Il a voulu qu'on embarque le corps, coûte que coûte, et qu'on le décharge le plus loin possible de sa maison.

— C'est ça ! fit Johnny.

Rafaël alluma une cigarette avec mille soins, puis de nouveau se tourna vers Johnny.

— *Amigo*, dit-il lentement, vous ne me croyez pas, ou alors vous ne me faites pas confiance. Peut-être les deux ?

— Je vous fais confiance, *amigo*, répondit Johnny, mais, pour le moment, je ne sais pas si je vous crois tout à fait...

— Sois pas bête, Johnny ! dis-je vivement. Rafaël est un type formidable et un ami sûr. Si je suis encore en vie, c'est bien grâce à lui.

— Tu nous aurais bien manqué, Mavis, dit Johnny négligemment. C'est bon, n'en parlons plus. Revenons à Stern, plutôt. Stern, donc, avait un associé, un type qui s'occupait surtout de la branche européenne de l'affaire, mais qui s'intéressait également à toutes les transactions importantes de ce côté-ci de l'Atlantique. Et, pour une grosse affaire comme celle d'Arturo, il n'allait pas manquer de venir sur place et d'y prendre part.

— Johnny, interrompis-je, tout excitée, car je n'y pouvais plus tenir, tu veux pas la boucler deux minutes, que je te raconte ce qui m'est arrivé chez les Stern ?

— Epargne-moi les détails sordides de ta vie privée, Mavis, dit-il froidement. Je ne veux pas les connaître, car je les devine. Encore le beatnik, hein ?... Je te dirai simplement que, sans vouloir te faire perdre tes illusions, ton expérience n'avait rien de très original. Ce genre de trucs, y a des années que ça se pratique !

— Johnny Rio ! criai-je avec passion, je te jure que, si tu ne fermes pas ta grande gueule cinq minutes, je t'assomme !

Et j'enchaînai aussitôt, en lui parlant de la tanière, de Marianne Stern, de son fouet, de Terry, de l'arrivée providentielle de Rafaël, du

règlement de comptes avec les deux autres et tout ce qui s'en est suivi. Et, comme de bien entendu, Johnny n'en crut pas un mot. Il fallut que je tire la fermeture à glissière de ma robe et que je lui montre les bourrelets de mes épaules.

Quand il les vit, il ne put que battre des paupières, en nous regardant tour à tour, Rafaël et moi. Il nous dit qu'il était confus et, vintg dieux, pourquoi ne lui en avais-je pas parlé plus tôt ?

— La veuve Stern, elle ondule de la toiture, expliquai-je. Et cette bourrique de beatnik – le nommé Terry – il ne vaut pas plus cher. Je parie qu'ils sont à l'origine de toute cette salade – c'est eux qui ont tout démarré.

— Je respecte ton point de vue, Mavis, dit Johnny. Mais, pour l'instant, il faut se garder de tirer des conclusions.

— Vaut mieux, répondis-je en faisant bouger mon épaule douloureuse, s'en tirer avec des contusions.

D'habitude, il faut bien le dire, je ne ris pas à mes propres plaisanteries, surtout que je n'en fais pas souvent. Celle-là, pourtant, me fit rire, parce que je la trouvais très drôle et que c'était la première fois que je l'entendais. Mais les deux abrutis se contentèrent de me regarder en silence, du fond de leur fauteuil, et mon rire s'éteignit au bout d'un moment.

— Pour en revenir à l'associé de Jonathan Stern, reprit Johnny d'une voix lasse, il est bien venu à Los Angeles. Ça, je l'ai vérifié. On l'a aperçu avant et après la mort de Stern, mais à l'heure actuelle, il a disparu !

— Vous connaissez son nom ? Vous savez de quoi il a l'air ? demanda Rafaël d'une voix crispée.

— Mais oui, dit Johnny, il...

— ... a l'accent anglais, une barbe et les plus grosses lunettes d'écaille qu'on puisse voir, complétoi-je. Et son nom est Harold Anderson, mais on l'appelle couramment Hal.

Johnny paraissait contrarié.

— Comment t'as su ça ? demanda-t-il.

— Une intuition, répondis-je lourdement. C'est exact ?

— Oui, dit-il d'une voix fluette. Il m'a fallu six heures pour le découvrir !

— Faut croire que mes méthodes sont plus efficaces, répondis-je charitablement.

Pour une raison inconnue, Johnny faillit s'étrangler.

— Vous dites qu'il a disparu ? intervint Rafaël.

— Oui, depuis hier soir, répondit Johnny. Personne ne l'a vu.

— Je vais vous apprendre quelque chose, déclarai-je tristement. Il a disparu, oui, au sens absolu du mot – il est mort !

— Quoi ? firent les deux hommes en chœur.

— Il s'est noyé, expliquai-je. Même que je l'ai vu après l'accident.

— Où ça ? demanda Johnny, tout excité.

— Dans son bain.

Johnny ferma un moment les yeux.

— Où le prenait-il, ce bain ? demanda-t-il enfin.

— A Hollywood, dans son appartement...

— Mavis ! dit Johnny, t'as inventé ça de toutes pièces, je...

— Mais c'est la vérité ! dis-je avec emportement. Il a appelé au bureau, cet après-midi, pendant que j'étais là. Il voulait te parler, mais je lui ai répondu que je n'arrivais pas à te joindre et que je ne savais pas à quelle heure tu rentrerais. Alors, il a dit qu'il fallait absolument qu'il voie quelqu'un, alors, faute de pouvoir te parler, il était bien obligé de se rabattre sur moi. Il m'a donné son adresse à Hollywood et j'y suis allée.

— J'ai passé mon après-midi à courir après ce mec, dit Johnny amèrement. Et il aurait suffi que je reste tranquillement au bureau à attendre les événements !

— Tu veux entendre mon histoire, ou tu préfères écouter ton propre bourdonnement ? demandai-je d'un ton froid.

— Je veux entendre ton histoire... si on peut dire, ricana-t-il.

— Quand je me suis amenée là-bas, la porte de l'appartement était ouverte, alors je suis entrée et je l'ai trouvé – dans sa baignoire, la tête sous l'eau ! J'ai sorti sa tête, mais trop tard, il était mort. Ça m'a fait un drôle de coup, faut croire, car je suis tombée dans les pommes. Et, quand je suis revenue à moi, j'étais dans le salon, couchée sur le divan.

— Je l'aurais parié ! s'exclama Johnny méchamment. Ce genre de situation ne pouvait manquer de se produire !

— ... sur le divan, répétais-je, et Terry se trouvait dans la pièce. Il est arrivé sur les lieux peu après moi et il m'a trouvée étendue sur le sol, dans la salle de bains. Alors, il m'a portée dans le salon. Dès que j'ai été en état de l'entendre, il m'a dit que Marianne Stern voulait me voir d'urgence, et il m'a emmenée là-bas dans sa bagnole-suicide. Quant à la suite, je crois que tu la connais déjà...

— T'es sûre de n'avoir pas rêvé tout ça, Mavis ? demanda Johnny d'un ton implorant.

— Si tu ne me crois pas, dis-je, vexée, t'as qu'à y aller voir !

Johnny ramassa son chapeau.

— Voilà la première idée valable que t'aies formulée depuis longtemps, dit-il. Qu'est-ce que vous en pensez, Rafaël ?

Mais Rafaël, déjà, franchissait la porte.

CHAPITRE XI

Nous montâmes dans la Thunderbird et je me trouvai coincée entre les deux hommes, ce qui, d'ordinaire, n'est pas pour déplaire à une fille, mais, ce coup-ci, je n'en éprouvais aucune satisfaction.

— Je n'ai pas mangé de la journée ! répétais-je pour la quatrième fois. On pourrait pas s'arrêter en route, pour casser une croûte ?

— Plus tard, Mavis ! répondit Johnny avec impatience.

— Mais je vais crever de faim ! insistai-je d'une voix éperdue. D'ailleurs, ça n'a pas besoin d'être un restaurant chic – un snack au bord de la route suffirait.

— Non, dit Johnny d'un ton sans réplique.

— Un hamburger⁽³⁾ alors ? suppliai-je. Juste un petit hamburger, avec de la moutarde et des cornichons ? (Cette seule évocation me mettait l'eau à la bouche.) Qu'est-ce que t'en dis, Johnny ?

— Non !

— Je vais mourir, dis-je, et ce sera ta faute ! J'espère que tu t'en rends compte, Johnny Rio, que tu sais ce que tu fais, monstre inhumain !

— Mais oui.

— Des cacahuètes, peut-être ? proposai-je, pleine d'espoir.

— Quoi ?

— Juste un paquet de cacahuètes –enfin, deux ou trois paquets. Je saute de la bagnole, je prends les cacahuètes et je remonte aussi sec... Ça ne...

— Non !

— Dire que, pour toi, j'ai envoyé promener trois détecteurs de talents, murmurai-je, rêveusement. Faut croire que j'avais perdu la tête ! Même un détecteur de talents m'aurait payé un café, s'il m'avait vue en train de crever d'inanition. En tout cas, il l'aurait fait... après !

Johnny scrutait la rue à travers le pare-brise :

— On est encore loin ? demanda-t-il.

— Encore un bon kilomètre, dis-je. T'aurais pas une tablette de

chewing-gum sur toi, par hasard ?

— Non, répondit-il machinalement. Et maintenant, on approche ?

— Espèce de vache ! (Je voulus lui donner un coup de coude dans les côtes, mais mon coude était coincé par Rafaël et je ne pus le décoincer.) Arrête au prochain croisement, dis-je néanmoins d'un ton lugubre.

Rafaël rangea la bagnole et nous descendîmes. Je guidai les deux autres vers la maison et m'arrêtai un instant au pied de l'escalier.

— C'est là qu'on monte, expliquai-je, et s'il vous prenait l'idée d'enjamber une marche sur quatre, je vous préviens que ça ne vous avancerait strictement à rien.

— Quoi ? fis Johnny.

— Rien, dis-je. T'es bien sûr que tu veux aller là-haut ? Ça m'a l'air assez sinistre, maintenant qu'il fait nuit. Si on allait manger un morceau d'abord ? On réfléchira à tout ça, après le deuxième steak...

J'avais encore fait la bêtise de me mettre entre les deux. Chacun m'empoigna par le coude ; il me soulevèrent d'au moins vingt centimètres, de sorte que je ne touchai plus le sol, et se mirent en mouvement.

Ils ne me reposèrent que sur le palier, et Johnny essaya d'ouvrir la porte d'entrée.

— Ce coup-ci, elle est fermée, grogna-t-il.

— Terry l'a fermée quand on est parti, expliquai-je. Excuse-moi, je n'y pensais plus. En somme, on perd notre temps ici. Pas de chance ! C'est quoi, le restaurant le plus proche ?

Johnny se tourna vers Rafaël :

— Tu t'y connais, pour déverrouiller une porte avec une épingle de nourrice ? demanda-t-il. T'aurais pas une épingle sur toi, pour tenir je ne sais trop quoi, Mavis ?

— Non, répondis-je froidement. Moi, je me sers d'élastiques. C'est la toute dernière nouveauté...

— J'ai mieux qu'une épingle de nourrice, *amigo*, marmonna Rafaël en tirant un pistolet de son étui.

— Pas ça ! cria Johnny, affolé. On entendra les détonations à trois kilomètres !

— Attendez ! dit Rafaël en tirant de sa poche un étrange petit engin, qu'il ajusta au pistolet.

— Un silencieux ? fit Johnny. Olé !

Rafaël pointa le pistolet sur la serrure et, en le voyant poser le

doigt sur la détente, je me bouchai les oreilles. Mais le pistolet ne produisit, par deux fois, qu'un tout petit bruit, discret comme un hoquet. Un trou minuscule apparut à la place de la serrure. Rafaël, alors, poussa du pied la porte, qui s'ouvrit toute grande, et il pénétra dans l'appartement.

Nous le suivîmes. Johnny referma soigneusement la porte sur nous et fit de la lumière.

— J'espère que personne ne se rendra compte que la porte est ouverte, dit-il. Allez, Mavis, montre le chemin !

Je les conduisis à travers le salon jusqu'à la salle de bains et, à tâtons, trouvai le commutateur. Je le tournai et les deux hommes pénétrèrent dans la pièce derrière moi. Je ne voulais pas regarder, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

Le corps était toujours là, comme je l'avais laissé, à moitié sorti de l'eau.

Johnny siffla doucement.

— C'était pas une blague, Mavis ! dit-il.

Il se pencha pour mieux voir, puis, passant les mains sous les aisselles du cadavre, le tira hors du bain d'un seul élan et le posa par terre. Il l'examina attentivement, puis se redressa :

— On ne voit aucune marque sur le corps, déclara-t-il. Il semble s'être bel et bien noyé dans son bain.

Je frissonnai :

— C'est horrible ! Tu veux dire qu'il s'y est endormi ou un truc comme ça, et que...

— A moins que quelqu'un ne lui ait foutu la tête sous l'eau, pendant qu'il se lavait, dit Johnny sans s'émouvoir. Il lui aurait maintenu la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— C'est épouvantable, chuchotai-je. Bon, maintenant que vous l'avez vu, on pourrait s'en aller.

— Rien ne presse, dit Johnny. On va d'abord jeter un coup d'œil dans les autres pièces.

— Vous ne croyez pas qu'il faudrait remettre le corps dans l'eau ? demandai-je, tout agitée. Parce qu'on ne devrait pas toucher à un mort, n'est-ce pas ? Il n'y a qu'une chose à faire : téléphoner à la police.

— Tu as tout à fait raison, Mavis, dit Johnny. T'as le sens du devoir civique.

— Eh bien, dis-je, modeste, c'est que j'ai été scoute dans le temps –

jusqu'au jour où je me suis perdue dans les bois avec le chef de sizaine... et là, ça n'a pas été ma faute, parce qu'il m'a dit qu'il s'entraînait pour un nouveau brevet.

— Mais oui, mais oui, fit Johnny d'un ton agacé. T'as qu'à faire ton devoir civique, Mavis, pendant qu'on jette un coup d'œil. Remets-le dans le bain, d'où il n'aurait jamais dû sortir, hein ?

— Moi ? glapis-je. Que je touche ce... cet objet ! J'aimerais mieux...

Mais je m'aperçus que je parlais à moi-même. Les deux autres étaient retournés au salon. Eh oui, c'est ça, les hommes ! Ça laisserait une pauvre fille sans défense s'acquitter des basses besognes, pendant qu'eux... Je me rendis compte soudain que j'étais seule dans la salle de bains, si l'on excepte le...

J'emboutis Rafaël penché sur une commode et occupé à ouvrir un tiroir. Il bascula en avant et cogna du front contre une glace.

— Todos Santos ! grinça-t-il. A quoi vous jouez, *chiquita* ? A la course de taureaux ?

— Excusez-moi, dis-je d'une voix frémissante. C'est juste que j'étais pressée...

Rafaël referma violemment le tiroir et pivota sur les talons.

— Il n'y a rien à chercher ici, *amigo*, dit-il. Et, de plus, il est probable que celui qui l'a noyé a aussi perquisitionné dans l'appartement, non ?

— Oui, acquiesça Johnny. Vous avez sans doute raison. On ferait aussi bien de se tailler.

Il s'avança, en tête de file, vers la porte palière et l'ouvrit. L'instant d'après, il reculait d'un bond, atterrissait sur mon orteil et refermait vivement la porte.

— Espèce de gros lourd ! m'écriai-je, tout en sautillant de douleur sur un pied. Tu ne peux pas regarder où tu sautes ?

— Ta gueule ! dit-il d'une voix crispée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Rafaël.

— Les flics ! dit Johnny. Je viens de voir la voiture de ronde s'arrêter le long du trottoir. Faut trouver une solution en vitesse !

— Dis-leur qu'on est monté pour dire un petit bonjour.

— Et la serrure de la porte d'entrée qu'on a fait sauter, et le cadavre dans la salle de bains ! siffla-t-il. Il n'y a pas d'autre moyen de sortir d'ici ?

— Pas que je sache, dis-je. On pourrait pas se débarrasser du corps,

des fois ?

— Et comment ! répondit-il. T'as qu'à l'envoyer dans le trou de vidange !

— En tout cas, faut les empêcher d'entrer dans la salle de bains !

— Faudrait leur tirer dessus, dit Johnny. Mais... attends donc ! (Il me regarda d'un œil admiratif.) Mavis, t'es un génie !

— Merci, Johnny, dis-je.

Mais, aussitôt, je fronçai le sourcil :

— T'es sûr ?

— Faut faire vite ! reprit-il. La salle de bains !

Il me fit traverser l'appartement au pas de course et Rafaël s'élança à notre suite.

— Donnez-moi un coup de main ! dit Johnny à Rafaël. Refoutez-le dans la baignoire !

Ensemble, ils soulevèrent le corps et le plongèrent dans l'eau. Johnny ouvrit en grand le robinet d'eau chaude.

— Regarde si tu trouves des sels de bains, ou du shampoing ou un truc comme ça, me dit-il.

Dans la petite armoire, je trouvai une bouteille entamée de shampoing moussant et la lui tendis.

— Magnifique ! s'écria-t-il en vidant la bouteille dans la baignoire. Déshabille-toi, Mavis, et que ça saute !

— Johnny Rio ! protestai-je d'une voix indignée. Qu'est-ce que tu vas... ?

— Enlève-moi tout ça ! cria-t-il avec passion. Si quelqu'un leur a donné le tuyau, il y a une petite chance qu'ils ne sachent pas de quel cadavre il s'agit, ni le nom du locataire. On va donc s'installer dans la pièce de séjour et on va leur déclarer que nous sommes là en visite, que c'est toi qui occupes l'appartement et que, justement, t'es en train de prendre un bain. Ils vont vérifier, bien sûr. Par conséquent, quand ils ouvriront la porte, faut que t'aies l'air de sortir du bain. T'as pigé, Mavis ?

— Eh bien, je...

— Bravo ! dit-il en poussant Rafaël hors de la salle de bains. Il n'y a plus une minute à perdre – faut qu'ils nous trouvent dans le salon !

Je prêtai l'oreille une seconde, quand ils eurent refermé la porte, et presque immédiatement, j'entendis frapper violemment et une voix hargneuse crier : « Police ! »

Je parie que j'ai battu là tous les records de déshabillage éclair ! En moins de temps qu'il ne faut pour y penser, je m'étais débarrassée de tous mes vêtements. La pièce était pleine de vapeur, et c'est à tâtons que je trouvai le robinet d'eau chaude que je me hâtai de fermer. On ne voyait que des montagnes de mousse qui ne cessaient de se développer à la surface de la baignoire.

Je me mis en quête d'une serviette de bain et étais encore en train de la chercher, lorsque la porte s'ouvrit brusquement et qu'un flic de taille démesurée s'y encadra.

— Faites excuse, ma petite dame ! dit-il.

Les yeux lui sortaient de la tête.

— Quelque chose qui ne va pas, monsieur l'agent ? demandai-je avec un pâle sourire.

Il regarda la baignoire où la mousse montait toujours comme un champignon atomique.

— M'en voulez pas, ma petite dame, répondit-il. On a dû se gourer d'appartement.

— N'en parlons plus, dis-je, en lui tournant pudiquement le dos.

— Miséricorde ! explosa-t-il.

Et je me rappelai, mais trop tard, les bourrelets qui zébraient mes épaules. Je venais de les lui présenter en gros plan.

— Ma petite dame ! (Sa voix vibrait d'émotion.) Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais le salaud qu'a fait ça, faudrait le tabasser à mort avec une matraque !

Je me retournai pour lui faire face, battant des cils pour chasser des larmes inexistantes.

— Vous êtes trop bon, monsieur l'agent, dis-je d'une voix tremblante. Mais je ne crois pas qu'on puisse y changer grand-chose. Ça ne ferait que l'exaspérer.

— Qui c'est ? demanda le flic avec autorité. Vous me dites son nom, et moi, j'en fais mon affaire !

— C'est mon mari ! chevrotai-je. Mais ne lui...

— C'est lequel ? rugit le flic.

— Vous voyez celui qu'a des lunettes noires ?

— Çui-là, au premier coup d'œil, j'y ai trouvé une sale gueule !

— Eh bien, c'est pas lui, c'est l'autre, dis-je. Mais promettez-moi de ne pas lui taper dessus ! Des fois, en parlant, on arrive à des résultats...

— C'est bon, ma petite dame, dit-il, tout oppressé, en respirant bruyamment par le nez, puisque vous y tenez... Mais un mec qui peut faire ça à une nana qu'est roulée comme vous êtes là – sauf vot' respect – ça, je ne le comprendrai jamais ! S'il voyait ma bourgeoise, à moi !

Il sortit de la pièce à reculons, hochant toujours la tête, et ferma la porte.

On frappa un coup léger, et la voix de Rafaël me parvint.

— Ça va, *chiquita*, vous pouvez sortir. Ils sont partis.

Je retournai dans le salon et Johnny m'adressa un bref sourire.

— Tu t'es bien débrouillée, Mavis ! Ils ont même pas remarqué le trou dans la porte – ce qui t'a à peine laissé le temps de te déshabiller ! J'avais raison, ils ont eu le tuyau par téléphone, et le type ne leur a pas dit de noms. Ils ont donc conclu que l'appel venait encore de quelque cinglé.

— Eh bien, faut pas tenter la chance ! dis-je. Si on partait, pendant que la route est libre ?

J'avais déjà jeté un coup d'œil dans le frigo – il était vide !

— On va leur donner quelques minutes encore, pour qu'ils s'éloignent suffisamment, dit Johnny. Vous vous rendez compte ? Va falloir qu'on trouve l'assassin d'Anderson, et vite !

— Qu'entendez-vous par là, *amigo* ? demanda Rafaël.

— Les flics vont revenir tôt ou tard et ils découvriront le corps, expliqua Johnny. Les deux qui viennent de sortir d'ici se souviendront de nous, et nous avons laissé des empreintes digitales dans tout l'appartement.

Rafaël s'éloigna de la fenêtre.

— Us ont eu le temps de faire du chemin maintenant, dit-il.

— Johnny, dis-je, tu crois que c'est Alex Milroyd qui a tué Anderson ?

— Il travaillait pour Milroyd, tu sais bien ? dit Johnny. Je ne vois pas pourquoi il l'aurait tué.

— C'est vrai, j'avais oublié.

— Et puis, Alex n'est pas un coriace, ajouta Johnny. Du moins, je ne le vois pas comme ça. Bien sûr, on ne sait jamais.

— Je me demande qui a appelé la police et l'a tuyautée sur le corps ? fit Rafaël d'une voix douce. Il n'y a que trois personnes qui pouvaient être au courant – Mavis, le beatnik et l'assassin... non ?

— Si on met Mavis en dehors du coup, ça n'en laisse que deux, dit

Johnny.

— Ou peut-être une ? suggéra Rafaël, candidement.

Deux minutes plus tard, j'étais de nouveau coincée entre les deux garçons, sur le siège avant de la Thunderbird. Après deux, trois kilomètres, je me tournai vers Johnny, pleine d'espoir.

— Maintenant, on va pouvoir manger un morceau ?

— Pas encore, trancha-t-il. On n'a pas le temps pour l'instant. Plus tard, Mavis.

— Plus tard, il sera trop tard ! criai-je avec passion. Tu sais ce qui fait tenir mon porte-jarretelles, à l'heure qu'il est ? Ma colonne vertébrale !

Rafaël appuya un instant son regard sur Johnny.

— On va à la maison Stern, *amigo* ? demanda-t-il.

— Oui, on va à la maison Stern, *amigo*, répondit Johnny.

Nous roulâmes en silence pendant quelques minutes puis, brusquement, Johnny me regarda :

— Un des flics, tout à l'heure, il m'a fait l'effet d'être complètement cinglé ! déclara-t-il.

— Tiens ? fis-je poliment.

— Mûr pour la cellule capitonnée, poursuivit-il avec colère. Juste avant de se tirer, il me repère, il me groupe dans un coin et me tape dessus avec son bâton. Étant donné les circonstances, je n'avais d'autre solution que de sourire – surtout avec le macchab dans la salle de bains ! Un malade, le mec !

— Mais pourquoi il a fait ça ? m'exclamai-je, prudemment.

— Là, tu m'en demandes trop ! grogna Johnny. Comme je viens de le dire, ça doit être un dingue. Il m'a dit que si je m'avisais encore de toucher ma femme, j'aurais affaire à lui, qu'il me briserait tous les os ! Je lui fais : « Mais quelle femme ? » Alors, il me tape encore un coup, pour m'apprendre à plaisanter, qu'il explique, et il me dit que, quand on est l'époux d'une belle blonde aussi bien roulée et qu'on lui fait subir de telles brutalités, on ne mérite pas... (Il s'arrêta soudain et me dévisagea d'un œil soupçonneux.) Il n'aurait pas réussi à apercevoir les bourrelets de ton dos, par hasard ?

— Oh ! Johnny, voyons ! m'exclamai-je en le regardant, les yeux ronds. C'était un gentleman !

CHAPITRE XII

Il était près de minuit quand la voiture s'engagea dans l'allée menant à la maison Stern. La maison était tout éclairée, comme s'il y avait du monde. Dans l'état où je me trouvais, j'étais prête à tout pardonner et à tout oublier, si Marianne Stern consentait à m'ouvrir son réfrigérateur.

La voiture s'arrêta devant la porte d'entrée et nous descendîmes.

— Vous avez un plan, *amigo* ? demanda Rafaël.

— Non, dit Johnny. Ils sont peut-être tous partis, après ce que vous leur avez passé. Si ça se trouve, ils sont à l'hôpital...

— Y a un bon moyen de le savoir, déclara Rafaël en appuyant sur la sonnette.

De nouveau, devant cette porte, je fus prise de panique. Rafaël gardait la main sous sa veste et j'éprouvais un amour quasi maternel pour son gros pistolet. Ça vous remontait quand même le moral !

Soudain, la porte s'ouvrit et Marianne Stern nous apparut, la figure de bois. Je songeai qu'elle devait avoir des idées fixes, car elle s'était habillée de la même façon que dans l'après-midi. Elle avait changé de chemise, bien sûr, qui, ce coup-ci, était d'une tendre couleur corail, mais elle avait le même corsaire, noir et moult, et les mêmes bottes.

— Oui ? fit-elle d'une voix sourde.

— Je suis Johnny Rio, déclara Johnny. On m'a dit que vous souhaitiez me voir.

— En effet, répondit-elle, mais il est trop tard.

— Enfin, puisque nous sommes là, enchaîna Johnny avec désinvolture, on va quand même en profiter pour entrer et discuter un peu.

Il s'avança vers elle, l'obligeant à reculer, et nous pénétrâmes tous à sa suite dans l'entrée.

Elle nous considéra pendant quelques instants, puis ferma le battant et nous guida vers le salon. Quand elle nous était apparue dans l'embrasure de la porte, j'avais été suffoquée en constatant qu'elle arrivait à se tenir debout, après la correction que Rafaël lui avait

administrée. Mais, quand je la vis marcher, je me rendis compte du changement. Ses mouvements étaient lents, ses pieds traînaient – elle avait l'allure d'une vieille.

Je m'arrêtai brusquement en entrant dans le salon, car j'avais reconnu Terry, dans un fauteuil, face à la porte. Il s'appuyait à l'accoudoir pour soutenir la tige de bois qui maintenait son avant-bras et sa main droite. Ses doigts disparaissaient sous les bandages.

Il me regarda de ses yeux froids, sans exprimer la moindre émotion, et je frissonnai malgré moi. Puis il se tourna vers Rafaël et, pendant une fraction de seconde, je surpris une lueur de haine et de rage dans ses yeux, mais elle s'éteignit et son visage redevint impassible.

— Voulez-vous vous asseoir ? fit Marianne Stern, très femme du monde.

— Merci, répondit Johnny en prenant place sur le divan.

Je m'assis près de lui, quant à Rafaël, il prit le fauteuil à côté. Nous étions là, à nous regarder dans le blanc des yeux, et je me demandai si nous n'étions pas tous devenus fous.

Après ce qui s'était passé en fin d'après-midi, je ne pouvais croire que les mêmes protagonistes se trouvaient réunis là, avec en plus Johnny Rio. Un étranger, entrant dans le salon, se serait cru à une soirée mondaine dont les invités venaient juste d'arriver et attendaient les premiers cocktails pour rompre la glace.

— Vous vouliez me parler à quel sujet, monsieur Rio ? demanda Marianne Stern après un silence prolongé.

— D'abord de la mort de votre mari, répondit Johnny. Je me suis trouvé mêlé à cette affaire, je ne sais trop comment, et je voudrais bien y voir un peu clair. J'ai pensé que vous pourriez m'y aider.

— Tout cela est très simple, dit-elle. Mon mari a été assassiné... par cet homme-là !

D'un geste, elle désigna Rafaël.

— Son associé aussi a été assassiné, déclara Johnny. Dois-je comprendre que vous êtes déjà au courant ?

— Oui, je le sais, dit-elle. Terry a vu le corps cet après-midi.

— Terry ? fit Johnny.

— Excusez mon manque de savoir-vivre, monsieur Rio, dit-elle d'une voix posée. Avec tous ces événements... Je vous présente Terry, un ami de la maison. Terry, je vous présente M. Rio.

— Salut, Terry, dit Johnny négligemment.

Terry le dévisagea avec circonspection pendant quelques secondes, puis détourna la tête.

— Vous disiez, monsieur Rio ? reprit Marianne Stern.

— Je me suis demandé si vous pouviez expliquer pourquoi Anderson a été assassiné, dit Johnny d'une voix grave, et qui aurait eu intérêt à supprimer votre mari.

— Je ne vois pas, répondit-elle vivement. Sauf que cela a certainement un rapport avec cet emprunt qui devait être négocié entre mon mari et son associé, d'une part, et Arturo Santerres, d'autre part. Mais vous êtes certainement au courant, monsieur Rio ?

— Bien sûr, acquiesça Johnny. Mais je ne comprends pas pourquoi Vega aurait tué votre mari – il est venu ici comme garde du corps d'Arturo... Qu'est-ce qui aurait pu l'inciter à abattre votre mari ?

— Il cherchait à saboter les pourparlers, bien entendu ! dit-elle. Il n'y a pas longtemps que le président Santerres est le maître de son pays. Et nombreux sont encore les contre-révolutionnaires qui complotent contre lui. De toute évidence, Vega en est un.

— Si tel est le cas, je le verrais plutôt abattant Arturo, remarqua Johnny.

— Et découvrant son jeu, par la même occasion ? Celui d'un contre-révolutionnaire et d'un assassin ? (Elle eut un sourire glacial.) Sa solution était bien meilleure : il sabotait l'emprunt, mais gardait le secret de ses activités !

Johnny alluma une cigarette en prenant son temps. Il semblait perplexe.

— Vous avez reconstitué toute l'affaire, en somme ? dit-il enfin.

— Je ne suis pas tombée de la dernière pluie, monsieur Rio, répondit-elle d'une voix sèche. Et, dans cette affaire, je suis la première intéressée. Jonathan Stern était mon mari, si vous vous en souvenez encore...

— J'y pensais justement, répondit Johnny avec bonne grâce. Je pensais à votre mari, à vous et... à Terry. Est-ce que votre mari voyait d'un bon œil un beatnik installé dans sa maison ?

— Terry était aussi ami avec mon mari qu'avec moi, répliqua-t-elle avec un sourire méprisant. Est-ce que cette réponse vous suffit, monsieur Rio ?

— Et comment ! dit Johnny. Maintenant, madame Stern, je crois qu'il est temps de cesser ce petit jeu.

— Très juste, dit-elle. Vous n'êtes pas sans savoir ce qui s'est passé ici cet après-midi. Vous pouvez constater vous-même les conséquences

des brutalités que nous a fait subir Rafaël Vega ! Il a cassé trois doigts à Terry, impitoyablement, délibérément ! Et moi, je garderai toute ma vie les cicatrices de ses coups.

— J'espère qu'il n'en sera pas de même pour Mavis ! fit Johnny d'une voix soudain cinglante.

— Très bien ! (Elle semblait cracher ses mots.) En somme, nous commençons à nous comprendre, monsieur Rio. Mais il y a un point qui n'a peut-être pas été assez précisé : nous avons pris en flagrant délit Vega et votre... amie, Mavis Seidlitz, alors qu'ils essayaient de déposer ici le corps de mon mari, et Terry a fait un cliché de Vega, portant le corps dans ses bras. Les photos et les négatifs sont actuellement entre les mains de la police, monsieur Rio.

— Ça prouve simplement que Vega a transporté le corps, mais non qu'il ait commis un crime, fit observer Johnny avec douceur.

— Je crois que le lieutenant Fry est tout à fait convaincu de sa culpabilité, dit-elle, pleine de confiance. Il a une déposition d'Alex Milroyd selon laquelle mon mari a été vu, au moment où il pénétrait dans la résidence louée par Arturo Santerres, mais on ne l'a pas vu en ressortir. Le lieutenant Fry a un compte rendu détaillé sur la filature de Vega dans le courant de l'après-midi. Les hommes de Milroyd l'ont vu entrer dans votre agence, puis repartir vers les falaises, où Vega et la fille ont essayé en vain d'abandonner le corps, ayant été dérangés par Hal Anderson. Il a un rapport sur leur visite chez Milroyd, le même soir, et sur leur tentative de se débarrasser du corps là-bas.

Elle pencha le buste en arrière avec circonspection et eut une grimace quand ses épaules touchèrent le dossier du fauteuil.

— A en croire le lieutenant, l'affaire est dans le sac, monsieur Rio. Je sais aussi qu'en ce moment la police recherche Vega et la blonde dans toute la ville.

Elle tourna lentement la tête pour regarder Rafaël.

— Je vous conseillerais, *señor*, de ne pas opposer de résistance à la police quand elle vous appréhendera, dit-elle. (Malgré ses efforts, sa voix résonnait, pleine de triomphe et de sarcasme.) Depuis que le lieutenant a été mis au courant de votre agression inqualifiable de ce soir, depuis qu'il sait ce que vous nous avez fait subir, à Terry et à moi, alors que nous étions sans défense, il ne voit plus en vous qu'un sadique criminel. Je suis donc persuadée qu'un policier n'hésiterait pas à vous abattre si vous faisiez seulement mine de lui résister.

Rafaël se leva d'un mouvement vif et gracieux, telle une panthère :

— Vous avez fait de votre mieux, *amigo*, dit-il à Johnny avec douceur. Mais maintenant, c'est mon tour, je crois. Ces deux-là, ils

sont bien de la même race... (Il désigna d'un geste la veuve Stern et Terry.) Ils ne comprennent que deux choses – la peur et la douleur physique. Vous, vous faites appel à l'intelligence, Johnny, mais avec ces charognes-là, c'est peine perdue. Moi, je les comprends, et ils me comprennent.

Il s'avança vers le fauteuil de Marianne Stern.

— On veut la vérité, petite sorcière, dit-il d'une voix presque tendre. A moins que vous ne m'obligiez à vous dérouiller une seconde fois, ou peut-être à employer le couteau ? J'ai mis une technique pour tailler les narines avec le minimum de souffrance, après quoi, vous serez sûre de trouver un boulot permanent, comme monstre de foire.

Elle se recroquevilla, comme si elle eût voulu s'incruster dans le fauteuil.

— Foutez le camp, idiot ! pleurnicha-t-elle. La police sera là d'un moment à l'autre !

— Va falloir parler vite, alors, dit-il. D'autre part, je reconnais que j'ai été idiot et bien trop longtemps ! Idiot et aveugle – car il y a des choses dont j'aurais dû me souvenir. Des choses que je me rappelle maintenant.

Il se mit à caresser lentement, de sa main droite, les cheveux de la veuve, qui fut secouée d'un tremblement irrépessible.

— Il s'agit de la correction que je vous ai infligée, expliqua-t-il d'une voix très naturelle. Vous ne saviez pas si j'avais l'avais l'intention de vous dérouiller à mort, ou si je m'arrêterais avant. Maintenant, c'est encore pareil – vous n'êtes pas sûre d'être tuée, si vous ne me dites pas toute la vérité. Eh bien, croyez-moi, je vous tuerai sans hésiter.

— Laissez-la tranquille ! glapit une voix. Vingt dieux ! je vous dis de la laisser tranquille !

Terry s'était levé de son fauteuil, la main droite tendue devant lui, d'un geste maladroit, les yeux brillant d'un éclat sauvage.

— Tiens ? (Rafaël lui adressa un sourire, qui ressemblait à un rictus de tigre.) C'est le valeureux voyeur, l'amateur de dérouilles, qui vole au secours de la *señora* ! (Il fit un pas vers Terry.) Si tel est votre désir, poursuivit-il courtoisement, je serais heureux de vous satisfaire, cher ami. On va s'occuper un peu de ces doigts ! A l'autre main, peut-être, cette fois-ci ?

L'épouvante emplit les yeux de Terry.

— Tu ne me fais pas peur, espèce de...

Mais sa phrase se perdit dans un bredouillement et, comme Rafaël

s'avançait, il se tut brusquement, puis se laissa tomber dans le fauteuil, en se protégeant le visage de son bras gauche.

— Me touchez pas ! hurla-t-il. Me touchez pas ! Moi, je ne connais pas le fin mot de l'histoire – mais elle, elle sait tout ! Demandez-lui. Elle sait tout !

Rafaël s'arrêta et se retourna vers Marianne Stern.

— La peur a une odeur, déclara-t-il.

Sa main, de nouveau, effleura ses cheveux et on pouvait voir la veuve se raidir sous cette caresse légère. Mais, soudain, les doigts de Rafaël se fermèrent brutalement sur sa chevelure et, d'une secousse, il lui rabattit la tête sur le côté.

— On y est ! dit-il. C'est la minute de vérité... Idiot et aveugle, voilà ce que j'ai été dans cette affaire ! Personne n'a comploté la mort d'Arturo, n'est-ce pas, petite sorcière ? Et les tueurs n'existent pas non plus – du moins, il n'y en a qu'un, et son nom est Arturo Santerres !

Elle gémit faiblement et, de nouveau, il lui cogna la tête contre le dossier.

— Répondez.

— Elle n'a pas à te répondre, Rafaël ! dit une voix derrière moi.

Je tournai la tête et vis Arturo, dans l'embrasure de la porte, un pistolet au poing. De toute évidence, il savait s'en servir. Il s'approcha lentement de notre groupe, savourant la situation. Ça se devinait à chacun de ses mouvements, au tintement même de ses éperons d'argent.

— Très juste ! lui dit Rafaël. Insensé, que j'étais ! J'aurais dû me rendre compte qu'un crétin, tout en étant crétin, pouvait être dangereux !

Le sourire d'Arturo s'effaça.

— Surveille tes paroles, Vega, dit-il d'une voix tremblante, ou tu raccourciras encore les instants qui te restent à vivre !

Rafaël haussa les épaules.

— Et puis après ? Tu vas me tuer de toute façon... Maintenant, pour ce qui est de la mort de Stern, elle n'avait rien d'accidentel. Tu avais mis ça au point très soigneusement. Mes compliments.

— Oui, je lui ai téléphoné. Je lui ai dit de laisser sa voiture dans la rue et je lui ai recommandé de ne prendre, en aucun cas, l'allée principale, expliqua Arturo avec fierté. J'ai pris un ton mystérieux, j'ai fait allusion à des tueurs à gages et je lui ai laissé entendre que ma vie était en danger. C'était presque trop facile !

— Mais pourquoi ? demanda Johnny, intéressé. Même s'il était dans vos intentions de ne pas contracter l'emprunt pour votre père, vous n'aviez pas besoin d'assassiner Stern !

Arturo se rengorgea.

— Vous allez comprendre, fit-il avec condescendance. Je ne voulais certes pas que mon père obtienne la somme en question, mais moi, je le voulais, cet argent !

— Pour quoi faire ?

— Pour subventionner une contre-révolution qui renverserait mon père et me donnerait le pouvoir, à moi, Arturo Santerres ! expliqua-t-il avec simplicité.

— Je commence à y voir clair...

— J'ai dû expliquer à Stern pourquoi je voulais cet argent, poursuivit Arturo, car il aurait fallu le déposer dans une banque étrangère, sous un nom d'emprunt, au lieu de le verser directement à la banque d'État.

— Et Stern n'a pas voulu marcher dans la combine ? demanda Johnny.

— Ça a été d'abord son associé, dit Arturo. Un type affreux, méfiant qui, dès le début, a mal interprété mes intentions. Il a même engagé des types pour surveiller ma maison, pour m'espionner !

— Mais oui, opina Johnny. Il s'est adressé à M. Lagoupille soi-même – autrement dit à Alex Milroyd et à ses lurons.

— Alors, vous comprenez, j'avais pas mal de difficultés, reprit Arturo. Ce fric, il me le fallait, or, non seulement ils me l'avaient refusé, mais ils étaient aussi au courant de tous mes projets. Rien ne les empêchait d'en parler à mon père ! Dans ces conditions, comment pouvais-je les laisser vivre ?

Johnny regarda la veuve Stern avec un sourire presque admiratif.

— Et c'est là qu'intervient la brave petite épouse, dit-il. Elle tolère son mari, à cause de son fric, mais se délasse avec un tocard du nom de Terry qui sait lui procurer des sensations. Et tout à coup, elle voit une occasion unique de se débarrasser du mari, tout en conservant sa fortune, et, qui plus est, elle a une chance de devenir M^{me} la Présidente de l'autre côté de la frontière Sud.

— Je suis amoureuse d'Arturo, murmura Marianne Stern.

Johnny eut un ricanement.

— Gardez vos déclarations pour le futur président ! dit-il. Il sera bien obligé de vous croire ! (De nouveau, il fit face à Arturo.) Vous nous avez expliqué comment vous avez éliminé Stern, mais que s'est-il

passé au juste avec son associé, Harold Anderson ?

— Encore un cinglé, dit Arturo en brandissant son pistolet d'un geste exalté. Il a cru m'avoir, mais ça n'a pas marché. Il était persuadé que Vega était un tueur à ma solde, mais, encore une fois, il s'est mis le doigt dans l'œil. Peut-être qu'au dernier moment, il s'en est rendu compte.

— Oui, sans doute, dit Johnny. Il a téléphoné à l'agence. Il voulait me voir en précisant que c'était urgent.

— Ça n'aurait rien changé, répondit Arturo. Il serait mort quand même.

— C'est vous qui l'avez tué ? demanda Johnny.

— Non, c'est pas lui ! fit une voix aiguë.

Je me tournai pour voir Terry qui s'était relevé, les yeux fous et brillants.

— C'est moi qui l'ai tué ! cria-t-il. *Man !* Vous auriez dû voir ça ! Qu'est-ce qu'il pouvait gigoter ! Je l'ai laissé sortir la tête de l'eau, une fois ou deux, histoire de rigoler, mais sans lui donner le temps de respirer. Et au moment où il ouvrait la bouche toute grande, je l'ai replongé dans la flotte !

Ses lèvres s'agitèrent.

— Monsieur Santerres, reprit-il presque humblement. Je vous ai fait du beau boulot avec Anderson !

— De l'excellent boulot ! fit Arturo avec un sourire bienveillant.

— Alors, vous m'accorderez bien une petite faveur !

— Dans la mesure du possible.

— Laissez-moi m'occuper de ces trois-là, à votre place ! implora-t-il. Ce n'est pas beaucoup demander... D'accord ?

— Pourquoi pas ? dit le futur président, magnanime. La récompense me paraît adéquate.

Marianne Stern se leva, s'approcha lentement d'Arturo, posa la main sur son bras et lui sourit, les yeux dans les yeux. Et soudain, je vis leur ressemblance – ça ne tenait pas à la similitude de leurs vêtements ou de leur taille – c'était une parenté profonde, et qui me glaçait le sang. Et pourtant, j'étais déjà drôlement paniquée... Ouïe, ouïe, ouïe !

Arturo sourit à la veuve Stern et lui tapota la main avec tendresse. Puis, de la tête, il fit signe à Terry :

— Passons à l'exécution, dit-il.

CHAPITRE XIII

— Une seconde, général ! dit Johnny d'une voix crispée.

Arturo le regarda avec une petite grimace d'impatience.

— Rien ne sert de supplier, dit-il, je ne puis revenir sur ma décision.

— Juste une question, insista Johnny. Vous n'allez quand même pas laisser ce jeune sadique tuer, deux, trois personnes ? Comment pourrez-vous justifier tous ces cadavres ? Vous expliquerez que c'était une petite fête de famille qui a mal tourné ?

— N'ayez donc aucune inquiétude, monsieur Rio, intervint Marianne Stern d'une voix acide. Je vous ai dit tout à l'heure que la police recherchait Vega et aussi votre blonde, et qu'elle considérait Vega comme un fou criminel.

— Et alors ? grogna Johnny.

— Alors le criminel en question et sa complice sont revenus ici ce soir, en menaçant de tous nous massacrer. Vous êtes arrivés sur ces entrefaites et avez appris avec horreur que votre associée était de mèche avec un individu comme Vega. Quand ils se sont précipités dans cette pièce, vous vous êtes interposé, monsieur Rio, n'écoulant que votre courage, et on ne peut que déplorer votre mort, survenue au cours de cette tentative désespérée. Mais votre geste héroïque a permis à Arturo et à Terry d'affronter l'ennemi. Il est évidemment regrettable que la blonde ait été abattue en même temps que Vega, mais quand il y va de sa vie, on ne pense pas à régler son tir de façon à blesser l'adversaire au lieu de le tuer...

Elle sourit encore.

— Ma réponse vous satisfait-elle, monsieur Rio ?

— Et comment ! grogna Johnny.

Terry avait traversé la pièce pour ouvrir le tiroir d'un bureau. Il en sortit d'un geste gauche un pistolet et revint vivement vers nous. Il regardait Arturo d'un air extasié.

— Je peux y aller, monsieur Santerres ? (Sa voix vibrait d'impatience.) Les conversations sont terminées, n'est-ce pas ?

— Je crois que vous pouvez passer à l'exécution.

— Merci, dit Terry.

Il se retourna, la main tremblante sous l'effet de l'émotion, et fit face à Rafaël.

— C'est toi qui passes le premier, plein de soupe ! dit-il. Tu l'auras dans les tripes pour que tu en profites un bon moment, avant d'avaler ta chique !

Il tourna brusquement la tête pour regarder Johnny.

— Toi, tu passes ensuite, t'es le veinard, le doré. Je te ferai un beau petit boulot bien propre, en plein au milieu du crâne.

Il fit encore pivoter sa tête et c'est moi qu'il regardait maintenant, droit dans les yeux.

— Et toi, poupée, tu seras la dernière, déclara-t-il d'une voix brouillée. T'as pas mal de choses à expier, après la séance de cet après-midi, et je veillerai à ce que tu en prennes pour ton grade. Je m'arrangerai pour que la balle te touche à un point drôlement sensible, mais, à ce moment-là, tu seras heureuse d'avoir ton compte et tu n'auras plus d'autre souci que de mourir !

Il revint se poster devant Rafaël, les lèvres de nouveau frémissantes.

— Tu fais un sourire à Tonton ? demanda-t-il, d'une curieuse voix de fausset. Ou tu ménages ton souffle pour mieux gueuler ?

— Caramba ! fit Rafaël.

Et soigneusement, méthodiquement, il cracha à la figure de Terry. Le pistolet, au poing de Terry, eut un soubresaut et explosa. La balle arracha du plâtre au plafond.

Rafaël abattit violemment son poing sur les doigts bandés de Terry, qui poussa un cri horrible. Puis il plaça un coup de genou au creux de l'estomac, et Terry, plié en deux, se tordit en silence, car le souffle lui manquait pour hurler.

D'un geste lent et dédaigneux, Rafaël appliqua sa main sur la joue de Terry et lui donna une poussée. Terry vacilla, puis s'écroula sur le sol. Il resta immobile quelques secondes, puis ses talons battirent le parquet.

Rafaël maintenant s'avavançait sans hâte vers Arturo.

— Eh bien, à nous deux, Arturo Santerres, futur président, grand maître de l'ordre du Faucon d'Or, général des Forces armées, amiral de la Flotte, maréchal, assassin, lâche, crétin !

Arturo se léchait les lèvres.

— Reste où tu es, Vega ! cria-t-il d'une voix stridente, ou je tire !

— Toi ? (Rafaël ricana.) Un lapin ne tue pas un renard, Arturo ! T'es incapable de tuer, tu ne peux même pas viser droit. Regarde – ta main tremble déjà !

Arturo regarda sa main, dont le tremblement s'intensifiait.

— Me touche pas, gémit-il. T'as pas le droit de me toucher. Je suis le fils de ton président ! Tu ne dois jamais l'oublier, Rafaël Vega ! Jamais !

Soudain, il fondit en larmes.

— Pauvre loque ! cria Marianne Stern rageusement. Je le ferai, moi, si t'en es incapable ! (Elle lui arracha le pistolet des mains et le braqua sur la poitrine de Rafaël.) Et j'y trouverai un plaisir que vous ne soupçonnez pas ! ajouta-t-elle d'une voix crispée.

Une détonation assourdissante me projeta hors de mon siège. Et je vis la stupéfaction envahir les yeux de Marianne Stern. Le pistolet lui échappa des mains, elle tendit aveuglément ses bras vers Arturo. Mais il était trop loin et elle s'abattit sur le plancher.

— Merci, *amigo*, dit Rafaël.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Johnny, en remettant son pistolet dans l'étui.

Arturo tomba à genoux près de Marianne Stern et saisit sa main dans les siennes.

— Elle est morte ! dit-il d'une voix tragique. Mon seul amour !

Les sanglots se firent plus bruyants et je me tournai, hagarde, vers Johnny.

— Pour une fois, dis-je, j'ai besoin de boire un coup ! Tu connais pas un moyen de le faire taire ?

Johnny me sourit :

— Inutile !

Rafaël tapa légèrement sur l'épaule d'Arturo.

— Viens, ô Stupéfiant ! dit-il. On a deux, trois petits trucs à discuter.

— Non ! (Arturo recula, pitoyable.) Faut pas me toucher ! Je... je t'ordonne de ne pas me toucher. Mon père est...

— Ton père est un homme, lapin, dit Rafaël avec une vague tristesse, et c'est quelque chose que tu ne deviendras jamais. Allez viens, crétin stupéfiant !

Il souleva Arturo par le collet et quitta la pièce, emportant son

fardeau qui gigotait lamentablement, à quelques centimètres du sol.

Johnny, d'un geste brusque, me tendit un verre.

— Je ferais bien d'appeler les flics, déclara-t-il. Le lieutenant Fry va exiger pas mal d'explications. Heureux encore que Terry soit en vie et parmi nous. Et espérons qu'Arturo le restera aussi. Pour corroborer nos dires, on n'aura jamais assez de témoins.

— Dis-moi une chose, Johnny, quand t'as tiré sur Marianne, est-ce que tu avais l'intention de la tuer ?

Il réfléchit quelques instants.

— Je ne le crois pas, Mavis, dit-il enfin. Je voulais surtout l'empêcher de tirer sur Rafaël. Ce n'est pas tout à fait pareil, je crois... Pourquoi ?

— Pour mon édification personnelle, répondis-je. Autrement je n'aurais plus jamais été tranquille, si tu te fâchais avec moi.

Je terminai mon whisky, pendant que Johnny téléphonait à la police. Il remplit, une fois de plus, nos deux verres, puis se mit à guetter la porte.

— Rafaël doit faire un drôle de turbin, marmonna-t-il, en tout cas il y met le temps...

A peine avait-il prononcé ces mots, que le bruit assourdi d'un coup de feu nous parvint.

— Vingt dieux ! cria Johnny. J'aurais dû prévoir que ce cinglé de Latin ferait encore des siennes !

La porte s'ouvrit et Rafaël entra lentement, tête basse.

— Je suis content, déclara-t-il d'une voix grave. Je suis content qu'en fin de compte il se soit conduit comme un homme.

— Quoi ? fit Johnny.

— Il a choisi la seule solution honorable, expliqua Rafaël. Il s'est fait sauter la cervelle !

— Formidable ! s'exclama Johnny, écœuré. Et maintenant, il ne peut plus confirmer notre version de l'affaire devant les poulets.

— Il s'est fait sauter la cervelle, précisa Rafaël, suave, après avoir rédigé des aveux complets, que j'ai là, dans ma poche. Vous m'avez blessé, Johnny, en pensant que je pouvais oublier ce genre de détails.

Johnny lui sourit à contrecœur.

— J'aurais dû le savoir, que vous penseriez à tout, répondit-il. Mais comment avez-vous réussi à insuffler assez de courage à Arturo, pour qu'il se supprime ?

Rafaël sourit encore.

— Je lui ai laissé l'alternative... dit-il doucement. Ça a suffi !

Il était quatre heures et demie du matin, quand je pénétrai, traînant la jambe, dans mon appartement, avec les deux mousquetaires sur mes talons. Je me laissai tomber dans le fauteuil le plus proche, pendant que Johnny vérifiait le niveau de ma bouteille « d'urgence », en hochant la tête, l'air contrarié. Rafaël, cependant, ôta ses lunettes noires et m'envoyait la décharge électrique de ses yeux vairs.

— J'ai bien cru qu'on n'en sortirait jamais ! m'exclamai-je.

— C'est marrant quand même, dit Johnny, tout en répartissant soigneusement le reste de mon whisky dans deux verres. Logiquement, le lieutenant Fry aurait dû nous en savoir gré. On lui résoud son affaire de A jusqu'à Z et on la lui sert sur un plateau. On lui donne même un cadavre en prime, dont il ne soupçonnait pas l'existence, si on peut dire... celui d'Anderson !... Mais, au fond, je dois être trop sensible...

— Oh ! fis-je.

Il se tourna vers moi, l'œil sombre :

— Je suis, peut-être, hypersensible ! renchérit-il. N'empêche que Fry ne m'a pas paru très content. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je dirais, *amigo*, répondit Rafaël, que, si ces jours prochains, vous attrapez une contredanse pour excès de vitesse, le lieutenant Fry se fera une joie de vous expédier pour cinq ans à la prison centrale.

— Je lui ai quand même gardé Terry en vie, protesta Johnny. Il a donc au moins un client à faire passer en jugement.

— Je ne crois pas qu'il puisse jamais comparaître devant un tribunal, *amigo*, répondit Rafaël. Avez-vous seulement remarqué sa tête, pendant qu'on l'emmenait ? Quelque chose en lui s'est déglingué, pour sûr, et son cerveau a cessé de fonctionner.

— Après tout... (Johnny tendit un verre à Rafaël.) ... qu'il aille se faire voir, le lieutenant Fry ! Buons à nous !

— *Salud y pesetas !* dit Rafaël.

Je bâillai à grand bruit, mais ils ne me prêtèrent aucune attention.

— Et maintenant, quels sont vos projets ? demanda Johnny.

— Je prends l'avion dans quatre heures, pour rentrer au pays, répondit Rafaël. Il va falloir rendre compte au président de ce qui est arrivé.

— Je vous souhaite bonne chance !

— Je crois que ça se passera très bien, dit Rafaël. J'emporterai une copie des aveux d'Arturo pour la montrer au président. Et il n'est pas fou. Vaut mieux que son fils soit mort dans un pays étranger, que sous les balles d'un peloton d'exécution, et sur les ordres de son père !

— Évidemment, fit Johnny.

— Et surtout, envoyez-moi la note, *amigo*, je vous en prie, poursuivit Rafaël. Le gouvernement vous la paiera, j'en fais un point d'honneur !

— Merci, *amigo* ! (La figure de Johnny s'éclaira à cette perspective.) J'étais justement en train de me demander à qui on pouvait encore s'adresser pour le règlement des frais, et je ne trouvais pas grand monde...

Rafaël me jeta un coup d'œil plein de tendresse.

— Maintenant, vous m'excuserez, Johnny, dit-il, mais il me reste si peu de temps pour dire *adiós* à Mavis...

— Je vois, dit Johnny, vous êtes obligé de partir tout de suite pour ne pas rater votre avion, et...

— *Caramba* ! aboya Rafaël. Ce n'est pas moi qui vais partir, c'est vous !

— Moi ? fit Johnny, indigné. Écoutez voir... Mavis est mon associée et on a pas mal de choses à discuter, pour le boulot... Des questions très importantes, qui ne peuvent pas attendre... des questions personnelles et confidentielles... aussi nous est-il impossible d'en parler devant un tiers... Désolé, Vega, mais c'est comme ça !

Je me levai avec lassitude et considérai mes deux bonshommes.

— Navrée de vous décevoir, les gars, dis-je, mais j'ai rendez-vous !

— Rendez-vous ? répéta Johnny d'une voix sourde.

— Maintenant ? dit Rafaël, sceptique.

— Rendez-vous, maintenant ! déclarai-je avec emphase. Donc, si vous voulez bien, je vais vous dire bonsoir... C'est un de ces rendez-vous qui... enfin, vous me comprenez ! (Je leur adressai un sourire complice.) Je ne peux vraiment pas avoir quelqu'un ici, pour me regarder, quand...

Ils échangèrent un coup d'œil, puis, ensemble, se tournèrent vers moi.

— Eh bien, dit Johnny d'un ton lugubre, il n'y a rien à faire ! Bonne nuit, Mavis. Je te vois au bureau, demain.

— Dans trois jours, oui ! rectifiai-je vivement.

— *Adiós*, *chiquita* !

Rafaël me baisa la main et, l'espace d'un instant, je fus tentée, mais je luttai contre la tentation et en triomphai.

— Comme par le passé, vous êtes la plus fascinante blonde que j'aie l'insigne bonheur d'avoir rencontrée, dit Rafaël. Nous nous reverrons bientôt. *Hasta la vista, chiquita !*

Je fermai la porte sur eux et tirai le verrou. Et, aussitôt, une joie ineffable s'empara de moi – enfin j'allais pouvoir courir à mon rendez-vous ! Je m'en fus en clopinant à la cuisine, et il était là, qui m'attendait, tout blanc et luisant, et bourdonnant en sourdine !

Je n'hésitai plus. J'ouvris fébrilement sa porte et me jetai dans ses entrailles glacées, les mains en avant. Elles saisirent un demi-poulet froid qui, pour commencer, allait bien faire mon affaire, et j'y plongeai les dents avec bonheur.

Ce qui est embêtant, avec les hommes, c'est qu'ils ne tirent jamais de leçons de la vie – offrir son cœur à une fille qui a l'estomac vide, c'est comme proposer du caviar à un naufragé qui s'est nourri de poissons volants et d'embruns pendant quinze jours.

Enfin, pour tout dire, l'amour, c'est ce qui manque le moins !

*Achevé d'imprimer
le 26 avril 1973.
Firmin-Didot S.A.
Paris – Mesnil – Ivry.
Imprimé en France
N° d'édition : 18056
Dépôt légal : 2^e trimestre 1973. – 2113.*

{1} Beatniks : Nom donné aux U.S.A. à la jeunesse décadente, barbue et d'avant-garde.

{2} *Man* : Exclamation des fanas du jazz.

{3} *Hamburger* : Sandwich de viande hachée avec un œuf.